

Communication et dialogue

Mustapha Cherif

PID_00177665



Universitat Oberta
de Catalunya

www.uoc.edu

Sommaire

Introduction	5
1. Le discours islamophobe	9
1.1. Les causes de l'islamophobie	9
1.2. La nécessité de s'attaquer aux causes	14
2. La difficulté de communiquer et le dialogue interreligieux..	16
3. L'islam et la communication	19
3.1. Les dix commandements qui déterminent le rapport à l'autre en Islam	20
3.2. Deux positions erronées : l'occidentalisation et le repli	33
3.2.1. Le parti-pris de la mondialisation-occidentalisation	33
3.2.2. Le parti-pris du repli et du refus du dialogue	34
3.2.3. Conclusions	34
3.3. Les buts du dialogue aujourd'hui	35
4. Les difficultés du dialogue	38
5. L'histoire commune	41
6. Les réticences, les divergences et l'ambiguïté	46
7. Le dialogue théologique	50
8. L'initiative des musulmans	54
8.1. Rappel des valeurs communes	54
8.2. Connaître et respecter	57
8.3. Parole et raison	59
8.4. Paix et justice	61
9. Foi et liberté	63
10. Le dialogue et l'universel	65
11. Religion et monde	76
12. L'avenir du dialogue	79
13. Pluralité et unité	84
13.1. Les éléments internes et externes qui entravent le dialogue	84

13.2. La situation de crise actuelle	86
13.3. L'interprétation de l'autre	88
13.4. La religion contribue à la civilisation	90
13.5. De la singularité à la pluralité	94
14. Questionnement réciproque sur les points difficiles.....	98
14.1. Le dialogue avec les non-croyants	101
14.2. Le questionnement mutuel	102
14.3. L'appel	104
15. Le dialogue et l'interconnaissance.....	108
16. La foi et le savoir mystique.....	117
17. L'islam, la science et le savoir aujourd'hui.....	121
Bibliographie.....	127

Introduction

« Discute avec eux de la plus belle manière,

Seul ton Seigneur sait qui s'est égaré loin de son chemin et Il est le seul à reconnaître les Bien-Guidés. »

An-Nahl, 125.

Pour appréhender la relation entre dialogue, communication et religion au sein du village global, approfondir nos connaissances et comprendre l'impact des nouvelles technologies de la communication sur l'évolution des religions, il est important de connaître ce que dit la religion, dans notre cas l'islam, au sujet de l'acte de communiquer. À l'ère des dialogues de sourds, du brassage culturel et du recul des connaissances en matière religieuse, on doit traiter de manière intelligible le fait culturel et religieux. Les mass media apparaissent comme des armes de distraction/destruction massive et les institutions religieuses s'investissent dans ce domaine.

La communication dominante renforce-t-elle à la fois la compréhension des religions, la société civile locale/globale et l'émergence d'une opinion publique internationale capable de discernement ? Les religions comme l'islam favorisent-elles le sens de la communication et du dialogue ? Sur quelles bases et selon quelles méthodes ? Ce cours présente sous leurs aspects théoriques et pratiques, les notions, concepts et problématiques en jeu. Notre souci est de rendre intelligible la complexité des relations interculturelles et interreligieuses tout en développant une approche critique.

« Dieu n'a pas besoin de marketing, mais l'Église si », écrivait un théologien chrétien en 1984. L'islam précise, d'une part, que Dieu n'a pas besoin de nous et d'autre part, que « croit qui veut, et nie qui veut », mais le Coran – qui se définit comme un communiqué, une information et une nouvelle – ajoute : « des bienfaits de ton Seigneur, raconte, informe ».

Les croyants ont besoin d'affirmer leur existence au sein des nouvelles réalités du monde et compte tenu des préjugés et ignorances. Lorsque les grandes religions étaient confinées dans une aire géographique donnée, il leur était facile d'affirmer que le « vrai Dieu » était le leur. Et quand, depuis ces aires géographiques, se préparaient des conquêtes, on transportait et imposait le « vrai Dieu ».

Aujourd'hui, les différentes religions se côtoient avec ou sans discrimination et sans vraiment se connaître : catholique, protestante, islamique, juive, hindoue. Dans chaque religion, des écoles de pensée s'affrontent. En outre se déve-

loppent des formes dévoyées de « religions » : les sectes multiples. Des formes d'idolâtries prolifèrent dans le cadre du libéralisme et du « marché monde ». Chacun revendique la primauté de « son » Dieu et la validité de « sa » religion.

Le problème se complique au vu de l'évolution générale des sociétés développées, lesquelles produisent des discours contradictoires sur la religion et considèrent leurs fondements comme dépassés par le progrès scientifique et technologique, ou estiment que toute religion est contraire à la logique et à la liberté humaine.

Les dialogues de sourds dominant, et l'image et la crédibilité de la religion sont au plus bas. Des idéologues considèrent que les guerres de religion se perpétuent dans plusieurs régions du monde et que le fanatisme religieux est de retour. Les médias répètent que l'on tue, s'entretue et opprime au nom de la religion, ou au nom d'un critère ethnique et culturel qui concernerait des différences religieuses.

Le terme de « religion » est sujet à controverse et couvre un vaste horizon. Pour l'islam, c'est l'acte d'adorer « Dieu » dans toutes les facettes de la vie. Sous couvert de modernité et pour éviter le poids des préjugés, des auteurs utilisent la notion de « spiritualité » pour dire que la « foi » peut exister sans Dieu et Dieu sans spiritualité. C'est un raisonnement nouveau, qui a peu à voir avec l'islam. Il devient courant d'entendre que la croyance en un « Dieu » peut s'exprimer à l'extérieur de la religion, tout comme la pratique de la religion peut s'effectuer sans croyance.

Nous sommes en fait confrontés à la crise du sens et la faiblesse de la connaissance sur la religion. Avec la baisse de la pratique religieuse dans de nombreux pays développés, les difficultés de recrutement de nouveaux membres, et le pseudo-retour du religieux sous ses formes intégristes, la confusion s'amplifie.

L'islam, qui résiste au désenchantement du monde et à la sortie de la religion de la vie, est perçu comme un phénomène antimoderne.

Le besoin de dialoguer, de communiquer, de clarifier, d'expliquer, est majeur. Les musulmans cherchent à affirmer leur existence et à clarifier leur originalité, mais leur réaction n'est pas tout à fait à la hauteur de l'enjeu, d'autant que des pratiques passivistes et négatives nuisent à ce qu'elles croient défendre.

Il ne s'agit pas seulement de prêcher la bonne parole et de sauver les âmes, mais de faire passer des messages clairs et crédibles sur la réalité de la doctrine et l'histoire de la religion islamique, afin que le vivre-ensemble – enjeu central, compte tenu de la mondialité et des crises multiformes – ne soit pas remis

en cause. C'est en somme comme l'enjeu entre paix et guerre. Communiquer, informer et dialoguer pour réduire ou empêcher toutes les formes de violence et d'exclusions est un impératif logique.

Les courants opposés à la religion prétendent qu'elle se « repolitise » et cherche, pour défendre ses idées, à revenir dans l'arène sociale, politique et médiatique. Ils assurent que la séparation de l'église et de l'état rend pourtant inappropriée toute intervention de la religion dans les débats politiques. Ces courants considèrent que la modernité, la laïcité et la sécularité interdisent aux religions de se mêler du monde, alors que moralement elles peuvent et doivent donner leur point de vue, sans confondre religion et politique.

La communication est un outil essentiel pour la religion comme pour toute institution. Tout comme la politique, l'économique, le culturel et le social s'expriment et se définissent dans et pour les médias, l'institution religieuse et les croyants ont, eux aussi, comme droit et devoir de s'exprimer et d'intervenir dans les débats.

Les voyages du pape à l'étranger, qui constituent des événements médiatiques, en sont l'un des exemples les plus significatifs. Aux États-Unis, les télévangélistes ont ramené la religion au rang de spectacle. L'intégrisme extrémiste utilise la violence comme une forme de propagande. Les sectes ont des stratégies de communication redoutables et structurées : elles cultivent l'opacité, exploitent leurs enseignes pour acquérir une plus grande renommée, et font feu de tout bois pour faire parler d'elles. Des églises ont aussi recours à la publicité pour recueillir des fonds, et confient à des agences spécialisées leur stratégie de communication. Elles initient des recherches pour évaluer l'importance de leurs adversaires, et effectuent des sondages pour connaître les sentiments de leurs adeptes.

Paradoxalement, la société de l'information et de la communication semble en butte à l'affaiblissement du lien social et à l'absence de vrai dialogue entre ses membres. La « désignification » du monde, la crise morale et économique et les systèmes de contrôle des vies privées produisent des situations de repli et de recul de l'interconnaissance. Les interrogations métaphysiques que provoquent le matérialisme et les impasses de notre temps semblent sans réponse.

Dans ce contexte, le dialogue interculturel et interreligieux apparaît comme indispensable. Tout contribue à faire de la religion un partenaire essentiel de la société humaine, alors même que la méfiance – voire le rejet – à son égard reste grande.

La réputation de la religion n'est pas bonne à cause de sa dimension subversive, de l'histoire des guerres de religion, des dérives sectaires et de la violence utilisée abusivement au nom de la religion.

Plus encore, la modernité s'est construite non pas seulement comme areligieuse, mais comme antireligieuse, c'est-à-dire principalement antichrétienne. Alors que le christianisme a favorisé ou accompagné le désenchantement du monde, c'est dit-on la religion de la sortie de la religion de la vie.

Et les autres religions en pâtissent, surtout si, comme l'islam, il s'agit d'une religion méconnue des étrangers et instrumentalisée par certains des siens et par là réduite à des dérives contemporaines qui occultent sa singularité et sa force civilisatrice.

Malgré sa proximité avec l'Occident, malgré des valeurs et une histoire riches et humanistes qui ont orienté vers le vrai, l'islam n'arrive pas à rectifier son image et se trouve manipulé par les médias. Tel un épouvantail, il est présenté comme le nouvel ennemi, pour faire diversion et tenter d'asseoir l'hégémonie du système dominant.

Des médias dominants, qui détruisent parfois les valeurs morales de l'être humain et obéissent principalement à des impératifs de profit et de guerres idéologiques, n'accordent de l'attention à la religion que pour la réduire à leurs prismes, ou la dénigrer, en particulier l'islam. La majorité des médias occidentaux nient à la religion musulmane ses convergences avec l'Occident ainsi que ses qualités émancipatrices, civilisatrices et humanistes. Au contraire, les médias la jugent rétrograde et source d'aliénation et d'arriération, sous des prétextes multiples avoués et non avoués.

L'espace médiatique consacré à la religion en général et à l'islam en particulier, en tant que culture et civilisation, est insignifiant, même si des efforts sont visibles, compte tenu des événements qui y sont liés. Les médias traitent de la religion, en s'attardant sur les pulsions de mort, les interdits, les sacrifices, le spectaculaire et la controverse, en donnant une image réductrice et déformée de la réalité religieuse. Et le traitement est excessif, discriminatoire et alarmiste dès qu'il s'agit, en particulier, de parler des musulmans. L'hostilité non déguisée est de plus en plus visible.

1. Le discours islamophobe

Les musulmans doivent réapprendre à communiquer car l'islamophobie a pris des proportions importantes et les musulmans ont une part de responsabilité. L'attitude islamophobe s'exprime de multiples façons et a des causes à la fois externes et internes.

1.1. Les causes de l'islamophobie

Les causes externes à l'islam sont multiples :

- **L'ignorance.** On observe un recul du savoir en général et de l'islamologie en particulier. Dans ce dernier cas, je propose de remplacer le texte surligné en bleu par « en matière d' » Des préjugés datant du moyen âge et l'ignorance dominant, et il y a très peu de spécialistes de la religion musulmane dans les universités et encore moins dans les médias.
- La **décolonisation** qui a eu lieu au cours du XXème siècle. Cette histoire a produit du ressentiment envers les musulmans qui, pour recouvrir leur indépendance, ont combattu des états coloniaux européens. Et l'émigration qui s'ensuivit est perçue comme problématique.
- Le **conflit israélo-arabe**, en particulier la colonisation de la Palestine depuis 1967. Les occidentaux, sous l'influence de lobbys et sous le poids de la mauvaise conscience suite au génocide juif de la Deuxième guerre mondiale, pratiquent une politique des deux poids et deux mesures au détriment des musulmans.
- Après la **chute du mur de Berlin** (1989), le système dominant s'est inventé un nouvel ennemi en la figure du musulman. Le système des grandes puissances a besoin de l'idée d'ennemi pour dominer.
- La crise, les désillusions et les **impasses de l'ordre mondial**, qui suscitent la panique, la peur et des politiques sécuritaires qui de surcroît n'arrivent pas à cerner le phénomène de l'islam, un phénomène qui inquiète car d'une part il résiste et progresse, et d'autre part il suscite des comportements de repli.

Les causes internes de la déformation de l'image de l'Islam contribuant à alimenter l'islamophobie sont également multiples :

- Le **recul historique**, voire la rupture, du monde musulman avec la dynamique civilisationnelle qui a prévalu durant 1000 ans. Aujourd'hui le monde musulman apparaît comme le dernier sous-développé politique de

la planète, un monde d'où la démocratie et l'esprit scientifique seraient absents. Cela n'est que partiellement vrai car le monde musulman n'est pas monolithique et homogène. En outre, le système mondial des puissants ne favorise pas le changement et s'appuie sur des régimes archaïques coupés de leurs bases. Résultat, l'image que renvoie les régimes islamiques produit de la répulsion au sein de l'opinion publique mondiale.

- **La réforme de la tradition islamique est faible**, alors même que le Coran appelle au renouveau permanent. Des courants obscurantistes freinent les possibilités de progrès. Leur interprétation des textes est superficielle. Leur lecture est fermée et reflète l'oubli du contexte de la révélation. Le Coran a été révélé pendant environ 23 ans, et les raisons de la descente et le contexte dans lequel il a été transmis relèvent de l'histoire du salut et des contingences de l'époque. Les lectures et pratiques figées, apologétiques et idéologiques du texte ne tiennent pas compte de cette donnée. Elles extrapolent et trahissent le sens d'une parole qui est ouverte. Il y a une crise du comportement et des institutions religieuses du savoir traditionnel qui porte préjudice à l'image de l'islam.
- Les **réactions désespérées de groupes opprimés**, comme en Palestine, nuisent à leur juste cause. L'instrumentalisation de la religion et des actes de violence aveugle, au vu des provocations, du déséquilibre des forces et de la répression féroce, suscitent des comportements qui choquent l'opinion publique internationale intoxiquée par le battage médiatique centré sur les effets et non sur les causes.
- Le phénomène transfrontalier du **terrorisme** intégriste des faibles et de groupes de criminels manipulés comme ceux liés aux actions des talibans en Afghanistan, aux attentats du 11 septembre à New York et du 11 mars à Madrid, sont une catastrophe pour l'image des musulmans, alors même que l'amalgame est injuste. Les terroristes sont le produit de l'ignorance, de l'inculture, des contradictions du système mondial et le fruit dévastateur de manipulations.
- Les officiels musulmans au sein de la Ligue des États Arabes et au sein de l'Organisation de la Conférence islamique **ne sont pas parvenus à mettre en place une politique de l'information réellement efficiente** pour communiquer et s'adresser à l'opinion internationale. En outre, la société civile dans ces pays est désorientée face au courant idéologique « islamiste » et au courant « occidentalisé ».

Les extrêmes occupent la scène médiatique

Aucun de ces deux courants – « islamiste » et « occidentalisé » ne correspond à leur aspiration : celui d'articuler authenticité et progrès. Ce sont les extrêmes qui occupent la scène médiatique, tandis que les « voix » représentatives du juste milieu, du « vrai » islam et de la hauteur de vue sont rares et ne sont pas assez entendues.

Des responsables occidentaux, comme le président américain Barack Obama, répètent que les États-Unis ne seront jamais en guerre contre l'islam. Cependant, des politiques occidentales discriminent leurs citoyens de confession musulmane et agressent des peuples musulmans de par le monde. Dans ce contexte d'islamophobie à grande échelle, où la lutte antiterroriste a plus que dérapé, en contradiction avec les valeurs démocratiques et celles des lumières, des actes xénophobes contre les musulmans sont enregistrés tous les jours. Ce fut le cas par exemple de la menace d'un pasteur évangéliste sectaire hypermédiatisé de brûler des exemplaires du Coran, qui mit en péril la sécurité mondiale. Par delà le caractère démentiel qui caractérise la perception de l'islam dans l'esprit des ignorants, nous avons là le symptôme d'un problème de fond.

Il ne s'agit pas de liberté d'expression, ni du droit légitime à critiquer une religion et ses adeptes, mais d'une incitation à la haine et à la violence. Le système libéral mondial semble avoir atteint ses limites, apparaissant comme incapable d'accueillir la diversité, de produire des normes, du droit et du sens. Il n'hésite pas à déployer sa violence militaire pour aller chercher son ennemi au bout du monde, et, malgré son gigantisme, ne fait qu'aggraver la situation.

Ce système libéral mondial manifeste par là son impuissance à se pencher sur les causes des problèmes, à réguler ses contradictions et sortir de la politique des deux poids et deux mesures. Soumis à l'idéologie du marché, du laïcisme et de la permissivité, il sacrifie sur l'autel de ses pulsions autodestructrices tout symbole éthique, ce qui produit de tous les côtés des monstres et des fanatiques.

Pourquoi des occidentaux haïssent-ils l'islam et ont-ils peur des musulmans ? Le fanatisme antimusulman, d'une part, et les réactions extrémistes de musulmans radicaux, d'autre part, ne sont pas dus au hasard. Une pluralité de causes nourrit l'islamophobie :

- **Le système dominant a besoin d'un épouvantail** pour faire diversion et ainsi tenter d'asseoir son hégémonie. Après la chute du mur de Berlin en 1989, la politique belliciste et le terrorisme des puissants qui manipulent, se sont réinventés un ennemi pour faire écran aux injustices. Cela a terni l'image des musulmans et trompé les opinions.

L'amalgame entre islam et extrémisme, pierre angulaire de la propagande islamophobe, fonctionne à partir du matraquage de médias et d'industries culturelles liés à des cartels d'intérêts qui diabolisent les musulmans et les réduisent au prisme de la violence. Ce n'est pas une ruse difficile à mettre en pratique, car l'islamophobie et l'ethnocentrisme occidental sont anciens. Depuis 14 siècles, l'islam est déformé. Les xénophobes puisent dans un imaginaire qui occulte le fait qu'entre l'Occident et l'islam l'échange a été plus décisif que les divergences.

L'amnésie et l'invention d'un adversaire ruinent les relations entre les communautés. Il ne saurait y avoir d'entente avec une communauté que l'on traite d'entrée de jeu comme un ennemi potentiel, dont on regarde avec suspicion les signes d'appartenance, en commençant par se demander si on peut ou non les accepter.

- **L'exploitation du traumatisme du 11 septembre 2001.** La propagande islamophobe, mise en place il y a plus de 20 ans par les néo-conservateurs, est propulsée, « dopée » par ces attentats qui donnent du crédit à la propagande du « choc des civilisations ». La stigmatisation des musulmans bat son plein. Ce n'est plus le radicalisme qui est dénoncé, ce sont les références fondatrices, le Coran et le Prophète, qui sont accusées et caricaturées.

L'extrême-droite raciste prolifère et le laïcisme sectaire et dogmatique considère que la religion est une idéologie d'asservissement. Des chefs d'état et de gouvernement, des personnalités, avec virulence et cynisme, diabolisent les musulmans. Dans le cinéma américain, les scénaristes ont fait du musulman le « méchant ». Des occidentaux font la confusion entre islam et phénomènes rétrogrades.

Des journaux publient des opinions dignes des temps des croisades, de la colonisation et des années 30 : « je hais l'islam », « la talibanisation des sociétés musulmanes se généralise », « la logique de violence de l'islam » et « le choc des civilisations est en train de triompher... à cause des musulmans ».

Des intellectuels tiennent des propos fondés sur la manipulation politique des peurs. Des intellectuels d'origine musulmane, choqués par la violence extrémiste, dénigrent de manière schizophrénique leurs racines. L'islamophobie se banalise, à grand renfort d'amalgames.

Le musulman, comme le juif hier, est présenté comme une menace pour les sociétés occidentales. La peur entretenue fait croire qu'il cherche à imposer à la société occidentale un autre mode de vie qui entraînerait une déstabilisation. Tout cela signe la victoire de l'ignorance, de la désinformation et de la provocation.

- Occident, malgré ses progrès techniques incomparables, sa puissance et ses acquis prodigieux, est confronté aux impasses de **la déshumanisation, de la désignification et de la marchandisation de l'existence**. Les musulmans sont pris comme boucs émissaires. Et ce d'autant plus que l'islam reste le témoin de la spiritualité, l'autre version de l'humain perçue comme concurrente, qui résiste à la déshumanisation et à la volonté d'hégémonie totale. Paradoxalement, malgré ses difficultés, l'Occident vise l'occidentalisation du monde, qui est un pari impossible, car cela demande d'abandonner des valeurs qui ont fait leurs preuves, pour une appartenance ambivalente, problématique et compromise.
- **Les comportements archaïques et violents des extrémistes** qui trahissent la lettre et l'esprit coraniques. Les réactions aveugles de ceux qui usurpent le nom de l'islam, le terrorisme des faibles qui nourrit la bête immonde antimusulmane, l'apparition de courants fondamentalistes et extrémistes dans les pays musulmans – phénomène favorisé par des facteurs internes et un soutien de l'extérieur – ont alimenté l'islamophobie. Le monde musulman, par delà son hétérogénéité et ses potentialités, empiété dans le repli, les luttes intestines et une décadence, a des difficultés à se reformer, à réaliser la ligne médiane alliant authenticité et progrès.

Le monde musulman cherche rarement à remédier intelligemment à l'islamophobie. Sous prétexte que la question est politique ou mafieuse et non religieuse, il sous-estime les effets sur la mémoire collective occidentale de la peur du terrorisme des faibles et le poids des attentats du 11 septembre, et d'autres attentats, comme ceux perpétrés à Madrid et Londres.

Cependant, différentes initiatives historiques pour relancer le dialogue des religions et des cultures, ont eu lieu : ma rencontre avec le pape, puis la lettre de 138 savants musulmans (aujourd'hui plus de 500), dirigée par la fondation d'Amman Ahl Al-Bayt en Jordanie, dans laquelle les dignitaires des autres religions sont appelés à suivre une « Parole commune » pour le bien de l'humanité. La Turquie et l'Iran de Khatami, en coopération avec des pays européens comme l'Espagne, proposent chacun de leur côté des forums sur le thème de l'Alliance des civilisations. Le roi d'Arabie, gardien des lieux saints, a organisé en 2008 un Congrès mondial sur ce sujet à Madrid et à l'ONU.

De leur côté, les pays du Maghreb, terre proche de l'Europe et espace de symbioses intenses des cultures et des civilisations, ont toujours soutenu le rapprochement des peuples et le dialogue des civilisations, des cultures et des religions. Le sujet est devenu un enjeu des relations internationales.

Les occidentaux sous-estiment l'impact des discriminations à l'égard de leurs citoyens musulmans, l'impact du terrorisme des puissants que subissent des peuples en Irak, en Afghanistan et ailleurs, l'impact de l'impunité d'Israël en Palestine. De plus, le nombre de pertes de vies musulmanes, victimes à la fois

du terrorisme des faibles et des puissants, est 1000 fois supérieur au nombre de victimes occidentales. On ne compte pas les morts de la même manière, alors qu'une vie égale une vie.

- Les **errements du libéralisme sauvage**, la crise économique et les politiques isolationnistes. Dans ce contexte, il est plus facile de susciter le rejet d'autrui que la solidarité et le respect mutuel. Les responsables des échecs et des faillites détournent le problème vers un autrui différent, occultant ses apports et leurs convergences. De plus, l'existence de sources d'énergies sur les terres arabes est perçue comme une menace à contrôler.

Des penseurs occidentaux, de Berque à Derrida, d'Esposito à Sacks, de Ward à Wright, reconnaissent que l'extrémisme est l'anti-islam, et d'autres, comme Legendre, Badiou, Agamben, Nancy, montrent que l'islamophobie est le prolongement de l'antisémitisme. Cependant l'amalgame absurde et contre nature islam-extrémisme fait des ravages. L'islamophobie n'est donc pas le fruit du hasard. D'un côté, l'islam est pris comme cible pour sa vitalité qui dérange des non-musulmans, d'un autre côté, il est trahi par certains de ses adeptes extrémistes manipulés, ignorants. C'est donc le produit d'une stratégie préméditée que le dialogue doit changer.

Des occidentaux dénoncent aujourd'hui l'islamophobie, alors qu'ils ont contribué hier à la nourrir en pratiquant l'amalgame. C'est une grande hypocrisie que l'empressement avec lequel des responsables condamnent des actes islamophobes et antisémites qui procèdent d'un climat de défiance auquel ils ont eux-mêmes contribué.

Des régimes islamiques et des fondamentalistes crient à l'offense alors qu'ils ont peu fait pour présenter le vrai visage de l'islam ou défendre la dignité des musulmans, et ont au contraire contribué à déformer leur image par leurs réactions irrationnelles.

Le degré de gravité de l'islamophobie doit servir de leçon à la communauté internationale, afin d'arrêter le délire généralisé de la propagande du « choc des civilisations » chez les extrémistes de tous bords. La montée de politiques xénophobes au nord, l'instrumentalisation de la religion au sud, mènent le monde vers l'abîme.

1.2. La nécessité de s'attaquer aux causes

Retrouver le lien entre politique et éthique et reconnaître partout le droit à la différence, sont la base du vivre-ensemble. Il n'y a pas d'alternative à la sagesse, à la raison et au droit. Le dogmatisme de courants occidentaux en guerre contre tout signe spirituel musulman, et l'intégrisme de croyants qui, faute de savoir éclairé, tombent dans le piège, nuisent à ce qu'ils croient défendre.

La banalisation de la haine et la diabolisation d'autrui risquent de se généraliser si la pulsion de vie et le besoin de partage, qui amènent les hommes à s'unir, abdiquent face à la pulsion de mort et d'isolement. Raison de plus pour ne pas s'abandonner à la lassitude, mais dialoguer, énoncer des formes de vie fondées sur la justice et la compréhension mutuelle et non point sur la peur des uns et la colère des autres.

Dans ce contexte de psychodrame, le ressentiment contre les musulmans de l'intérieur de l'occident s'amplifie. Pourtant, l'immense majorité des citoyens occidentaux de confession musulmane sont paisibles, loyaux, produit du lien social et se considèrent comme faisant partie intégrante de la communauté nationale où ils vivent. Ils tiennent, de plus en plus, un discours responsable sur ce que c'est qu'être musulman aujourd'hui.

Tout humaniste doit refuser que le monde se dirige vers, d'un côté, un monde « libéralo-fasciste », de l'autre, un monde « obscurantiste et totalitaire », dans lequel rien ne s'échange, rien d'humain ne circule, rien de sage ne se dit. Tous les occidentaux ne confondent pas islam et fanatisme. Tous les musulmans ne confondent pas agresseur et occidental.

Condition première pour vaincre l'injustifiable extrémisme de tous bords et l'insécurité : il faut s'attaquer aux causes, c'est-à-dire à l'injustice, à l'ignorance et à la paupérisation, pas seulement aux effets. Par la démocratisation des relations internationales et des sociétés du sud, par le dialogue des cultures et des religions, l'élargissement du sentiment d'appartenance à l'humanité toute entière l'emportera.

Les puissances occidentales, dans leur intérêt et pour être à la hauteur de leur responsabilité en tant qu'avant-gardes du monde actuel, doivent revoir cette politique de la loi du plus fort, d'hégémonie et selon laquelle la figure déformée du musulman sert d'épouvantail.

Si on travaille à régler les problèmes dus à l'injustice, si l'occident se libère de sa vision étriquée de l'islam, si l'école, au nord comme au sud, éduque dans le sens d'une reconnaissance de l'altérité, si les musulmans sortent des réactions aveugles, du syndrome de victimisation et s'ouvrent de manière vigilante au monde, et partant si on dialogue vraiment pour pratiquer l'interconnaissance, qui contribue au vivre-ensemble, on réduira le fossé qui existe entre les deux mondes imbriqués et tarira grandement les sources de tous les délires fanatiques.

Un pacte de paix et de justice entre l'occident et le monde musulman ? Cela implique une révision en profondeur des politiques actuelles et non des mesures lénifiantes pour la forme.

2. La difficulté de communiquer et le dialogue interreligieux

Des conseils de pays islamiques et arabes n'arrivent pas à forger des stratégies de communication utilisées par des institutions scientifiques, économiques, culturelles, politiques ou religieuses pour défendre leur cause et affirmer leur existence.

Conscientes des difficultés qu'ils rencontrent pour obtenir dans les médias la place qu'elles estiment leur revenir, ils tentent d'élaborer des approches pour contourner le problème. Pour affirmer leur présence, les religions se rendent compte qu'elles doivent composer avec l'outil le plus puissant de la communication sociale : les médias. Non seulement les différentes religions doivent apprendre à utiliser les médias dans leur démarche de propagation de la foi, mais elles doivent aussi subir la logique des médias qui les oblige à redéfinir leur présence sociale et leur discours.

L'information se réduit à une valeur marchande. La préoccupation pressante de la religion de s'affirmer sur la place publique implique de développer des stratégies de communication adéquates pour partager l'espace médiatique avec les autres institutions. Sans contenu crédible, il est utopique de penser que le message sera compris. Que dit le Coran au sujet des autres cultures et religions et comment pratiquer le dialogue interreligieux ?

Le dialogue interreligieux est une forme organisée de dialogue entre des religions ou spiritualités différentes. À l'intérieur d'une même religion, le dialogue entre les différents courants est appelé « œcuménisme ». Le croyant intolérant ignore et dénie le sacré des autres et exige d'eux la révérence en ce que lui croit, révérence qu'il n'est pas prêt à manifester à l'égard de ses interlocuteurs.

La plupart des religions enseignent ce qu'elles croient « vrai », et désignent les autres religions par la notion de « faux » ou les ignorent. Le Coran, au contraire, reconnaît l'origine divine de l'ensemble des livres sacrés révélés depuis Adam, et notamment ceux du judaïsme et du christianisme, tout en considérant qu'ils sont, dans leurs écritures actuelles, le résultat d'une falsification partielle : le Suhuf-i-Ibrahim (les Feuillettes d'Abraham), la Tawrat (le Pentateuque ou la Torah), le Zabur de David et Salomon (Livre des Psaumes) et l'Injil (l'Évangile).

Le mot « Islam », qui peut alors porter une majuscule, a toutefois aussi en français un sens différent : il désigne, au-delà de la religion proprement dite, avec sa foi et son culte, un mouvement de civilisation. La question de la pluralité des religions est un problème pour le christianisme et les religions en général,

et non seulement pour l'athéisme. Comment s'affirmer comme la « vraie religion » et assurer sa singularité, voire sa supériorité, tout en reconnaissant les autres religions ?

Il est clair que le pape Benoît XVI, au début de son pontificat, a montré des signes de frilosité vis-à-vis du dialogue interreligieux. C'est un théologien qui paraît obsédé par le relativisme religieux et culturel qui, selon lui, peut perturber l'identité chrétienne, produire de la confusion et décourager la fonction missionnaire.

Durant des siècles, la doctrine chrétienne à ce sujet se fondait sur l'annonce et le prosélytisme pour le salut des « infidèles ». Les autres religions étaient définies comme fausses, liées à la superstition, à la magie, à l'idolâtrie et au paganisme. Il a fallu attendre le XX^{ème} siècle en 1965, avec le Concile Vatican II, pour entrer dans une phase féconde qui affirme le respect et l'estime des autres religions monothéistes, le judaïsme et l'islam.

Il s'agit alors d'un acte historique : l'introduction de la théologie du pluralisme. Mais cette nouvelle théologie a des difficultés à se développer, à se raffermir et à légitimer pleinement cette approche ouverte.

Qui peut nier le pluralisme religieux, qui est un fait ? Le monde musulman se compose d'une cinquantaine de pays, et compte dans le monde près de deux milliards de musulmans de toutes races, cultures et sensibilités, face au christianisme, au bouddhisme, au judaïsme, au taoïsme, et à des milliers d'autres cultures religieuses et à des formes variées de l'humanisme agnostique ou athée.

Il ne suffit pas de reconnaître un pluralisme de fait des religions et cultures. L'intelligence est de comprendre que le projet de Dieu pour l'humanité implique la manifestation plurielle et une de sa vérité. Cela signifie que la pluralité est un signe et un mystère que nul ne peut ignorer ou réduire. Le pluralisme est une énigme et en même temps il interpelle et oblige à chercher sa signification. Le droit à la différence, à la pluralité, à la singularité, est fondamental. Reconnaître l'autre, c'est une chance pour approfondir sa propre foi.

Une interprétation à la lumière des événements historiques est nécessaire. La signification de la pluralité des traditions religieuses à l'intérieur du projet de Dieu est un sujet majeur. Babel, symbole de la diversité, dans le chapitre 11 de la Genèse de la Bible, est présentée comme un châtement infligé au mauvais pluralisme, polythéisme, tour rivale de l'unicité de Dieu, un déni de vérité. Contrairement, Dieu crée et bénit la multiplicité des races, des langues, des cultures, et des formes religieuses.

Il y aurait donc un mauvais pluralisme, celui du dialogue de sourds, du refus du droit à la différence, et un pluralisme légitime : réalité plurielle du dialogue, de la reconnaissance de l'altérité. La vérité une et la diversité multiple. Vrai : d'autres vérités, vérité particulière, une manifestation de la plénitude de vérité.

Saint Paul dans le chapitre 1 verset 18 de ses épîtres condamne les païens pluriels et loue l'esprit religieux des Athéniens. Le paganisme qui voue un culte à des idoles et intermédiaires est dénoncé par le monothéisme comme aberrant. Pas de médiateur en islam. Dieu est un et ses créatures plurielles. Concilier volonté universelle de salut de la part de Dieu avec ce qui est révélé en propre est un acte légitime. Le droit à la différence, la sagesse des nations, les semences du Verbe, les signes divins n'étaient pas ignorés et amoindris par les théologiens classiques. Aujourd'hui cela est remis en cause par l'islamophobie qui ne respecte pas l'altérité, la singularité, l'irréductibilité. Une révolution copernicienne est nécessaire pour revenir au vrai pluralisme.

Monopoliser le vrai et totaliser les richesses est impossible. Les croyants, tout en étant fiers de leur foi, doivent apprendre à dialoguer avec humilité. Il ne s'agit pas de complémentarité ou de relativisme, mais d'intelligence de la relation, de théologie interreligieuse, pour rechercher une intelligence de la foi, à partir de l'écoute de l'autre, découvrir les nuances et les différences, pour faire une critique de notre manière de croire. Dieu, disent les mystiques, est déjà là.

La théologie des religions doit tenir compte du pluralisme et des progrès de réflexion sur ce que c'est que « croire ». L'islam considère qu'il y a accomplissement du judaïsme par le christianisme et accomplissement des deux par lui. Non pas annulation, mais dépassement. Il respecte et confirme le passé, tout en corrigeant ce qu'il considère comme erreur humaine ou déviation. La part d'irréductibilité des autres religions est respectée.

Le dialogue interreligieux et intrareligieux et avec l'humanisme séculier, a pour but le consensus humain universel pour avancer vers plus de justice et de paix. Se laisser interroger par les exigences de la foi et de l'humanisme, est une sagesse.

3. L'islam et la communication

L'islam favorise-t-il la communication interhumaine et sociale ? Encourage-t-il le dialogue ? À l'heure du règne de la fermeture, les musulmans sont-ils capables de s'ouvrir et d'accepter la discussion démocratique ? L'islam est méconnu et les musulmans de notre temps ne savent pas communiquer. Ce sont ses questions et remarques que l'on entend aujourd'hui.

L'orientaliste Bernard Lewis, peu enclin à l'indulgence vis-à-vis de l'Islam, reconnaît, par exemple, que : « deux clichés dominant à peu près tout ce que l'on a pu écrire sur la tolérance ou l'intolérance dans le monde islamique. Le premier nous présente un cavalier arabe fanatique surgissant du désert, une épée dans une main, le Coran dans l'autre, et offrant à ses victimes le choix entre les deux. Cette vision [...] est non seulement fautive, mais impossible [...]. L'autre cliché, presque aussi absurde, se complaît dans la description d'une utopie interconfessionnelle et multiraciale dans laquelle hommes et femmes de races et de religions différentes auraient coexisté dans la plus parfaite harmonie. »

Il y a lieu d'examiner ce qu'il en est au juste et d'essayer de cerner une problématique que le poids des préjugés rend plus que complexe. Il s'agit de repérer et, si possible, dénouer, une partie des nœuds. La question du dialogue implique nécessairement de comprendre ce que dit, sur ce sujet, la référence fondamentale de cette religion, le Coran, d'interpréter les passages concernés, de présenter et d'analyser les actes et les paroles du Prophète.

D'emblée, on peut dire que l'islam propose une doctrine du dialogue interreligieux et une méthodologie de la communication en dix commandements dans un ordre logique, en trois phases, la première étant celle de l'ouverture et de la reconnaissance. Il est préconisé de dialoguer de la meilleure manière, car nous sommes tous, avant tout, des êtres humains à la fois égaux et divers par la race, la culture et la religion. Deuxièmement, les musulmans doivent reconnaître tous les prophètes. Troisièmement, tous sont mis à l'épreuve de la différence, car si Dieu l'avait voulu, il aurait fait des différentes communautés humaines et religieuses une seule communauté. C'est le sens de l'ouverture qui domine.

Le Coran éduque en même temps à la vigilance, à la prudence et à la légitime défense, afin que le musulman ne soit pas otage de l'autre, il dit par exemple : « Juifs et chrétiens ne seront pas satisfaits tant que tu ne suivras pas leur tradition » (Le Coran). On ne dialogue pas pour dicter sa loi ou réduire l'autre. Le dialogue exige de se décentrer. L'islamologue Louis Massignon disait ainsi que « pour comprendre l'autre, il faut se mettre dans l'axe de sa naissance ». Le manque de réciprocité mène à l'impasse. Le dialogue aboutit

au vivre-ensemble, s'il est une approche de respect et de vérité qui est le fruit de l'interaction. La majorité des croyants savent que nul n'a l'exclusivité de la vérité et que nul n'est supérieur à l'autre, si ce n'est par la piété et le bel agir.

3.1. Les dix commandements qui déterminent le rapport à l'autre en Islam

Dix dimensions fondamentales sont explicites sur le rapport à l'autre en Islam :

La première est liée au point essentiel visé par la révélation : « Votre Dieu est Unique. Il n'est de Dieu que Lui, le Tout Miséricorde, le Miséricordieux ». Il est rappelé, avec force et clarté, que les êtres humains sont de la même espèce, ont la même origine et le même devenir : le retour au Dieu Unique, Créateur de la vie. **Le Coran s'adresse à toute l'humanité** sans exclusive. L'autre est mon semblable : l'autre est d'abord le même. L'égalité foncière des êtres est première. Roger Arnaldez écrit : « Il est inévitable qu'entre des hommes qui descendent d'un ancêtre unique, il y ait [en Islam], sur le plan de la prime nature (la *fitra*), une espèce d'union (*muwassala*), une fréquentation (*mukhalata*), qui entraînent forcément un surcroît d'amour (*mahaba*) ».

Pour un musulman sincère, il est logique d'être imprégné de l'idée que Dieu a créé les êtres humains semblables dans leur humanité, à partir d'une racine unique et pour une destinée commune. De ce fait, il est impérieux d'accueillir et de respecter sans condition les autres êtres humains. Des centaines de fois, le Coran s'adresse aux hommes en les interpellant par la formule « Ô fils d'Adam ». Souvent, la pluralité dans l'unité est précisée : « Humains, Nous vous créâmes d'un mâle et d'une femelle, pour vous répartir ensuite en nations et en tribus ».

Ainsi, pour les musulmans, Dieu créa les êtres humains à partir d'un archétype unique (*min jins wahid*). Tous les hommes en forment donc la descendance et sont égaux par leur humanité, même si le Coran distingue les croyants (en général) et ceux qui ne croient pas. Mais le fait de faire mention de ces derniers, qu'il appelle infidèles, dénégateurs, oublieux, ingrats, montre que leur existence n'est pas niée. Ils peuvent, par l'exercice de la raison, accéder à des formes objectives de maîtrise du réel. Les règles du jeu sur terre (mais il ne s'agit pas d'un jeu) restent valables pour tous, croyants et incroyants.

Sur ce point, il est significatif que le mouvement soit celui de la tolérance foncière et de l'ouverture. Le Coran dit : « Que celui qui le veut croie, que celui qui le veut soit un incroyant ». La différence réside dans le fait que le message se décline en promesses en direction des croyants et en menaces à l'adresse des incroyants. Mais Dieu seul connaît le secret des cœurs : nul être humain n'a le droit de se faire le juge d'un autre. Dans ce sens, la révélation s'adresse à toute l'humanité sans exception, c'est le caractère universel du message.

La deuxième dimension qui fonde le sens de l'ouverture, de la tolérance et de la prise de conscience du caractère essentiel de la relation à l'autre différent, c'est le fait que **la vie est mystère**. Dieu est présence et absence. Dieu dépasse infiniment tout ce que je peux imaginer. Il est le tout Autre par excellence. En même temps être ouvert à l'Absolu, à qui rien ne ressemble, c'est être plus qu'une simple créature. Être fidèle à l'Invisible, au Très Haut et au Très Proche, redimensionne l'être humain et lui permet d'assumer la distance et la proximité qui le lie au Créateur. Croire au mystère, par-delà la réalité de l'existence, c'est se soumettre dans la confiance, sens de la foi en islam. Cette soumission dans la confiance est définie comme libération par rapport aux limites de la vie terrestre. Avoir la foi, c'est avoir confiance et s'ouvrir à soi, au monde et à l'autre.

Ce que je crois, ce en quoi j'ai confiance, est par définition l'Ouvert. Car la Révélation elle-même est l'ouverture de l'Ouvert sur le monde, horizon de l'humain. La guidance, *el huda*, vers l'Ouvert, est centrale, et la première sourate du Coran en fait mention – elle s'appelle bien « L'Ouverture », « Al-Fatiha ». Croire au mystère, à l'au-delà, à l'invisible, en somme à la possibilité de leur ouverture en direction de l'humain, est donc le propre du croyant, sa définition. Le Coran dit : « Les croyants sont ceux qui croient au Mystère ». Cela implique un sens profond de l'ouverture vers ce qui n'est pas donné d'avance. Même si chacun estime ensuite en détenir une version parfaite, en connaître la droite orientation, nul n'a le monopole de la vérité.

Comment dialoguer au sujet du mystère, l'appréhender, le *ghayb*, c'est-à-dire le retrait de la vérité, capable de s'entrouvrir, dont l'idée même échappe en grande partie à la majorité des hommes ? « Ceux qui savent sont-ils semblables à ceux qui ne savent pas ? », lit-on dans le Coran. Les chemins privilégiés, non encore tracés, pour accéder au vrai, au beau et au juste, dépendent de la capacité à reconnaître l'autre et à dialoguer avec lui, du moins à donner l'exemple de la rectitude et du caractère incorruptible qui doivent être le fait des êtres soucieux de vérité, aptes à recevoir l'autre au-delà des dénominations, des lieux, des subjectivités.

Cette possibilité de l'ouverture est inscrite au cœur même du bien-fondé de la création :

« Si Nous avons fait de vous des peuples et des tribus, c'est en vue de votre connaissance mutuelle. Le plus digne au regard de Dieu, c'est celui qui se prémunit davantage. »

Le Coran

Ce verset est clair. Face au mystère de la trace de l'Infini qui est en chacun de nous, il s'agit de pratiquer l'ouverture, l'interconnaissance par l'exercice du dénominateur commun, la raison ; il s'agit d'exercer sa pensée à réfléchir sur la meilleure façon d'apprendre à vivre ensemble et d'assumer la distance qui

nous sépare de la vérité. Présence/absence, jonction/disjonction, lien/rupture, relation/cloisonnement : ces niveaux et couples déterminent les enjeux des relations entre les êtres.

La pratique de l'interconnaissance comme objet de l'existence, la prise de conscience que l'exister se présente à nous sous la forme du mystère et du rapport unité/pluralité, voilà qui est conforté par de nombreuses orientations majeures qui résonnent profondément dans la mémoire des musulmans. Ainsi : « Ne controversez avec les gens du Livre que de la plus belle sorte ». Dans cette perspective, la relation avec l'étranger devrait être marquée, comme le dit le Coran, par les signes de l'échange, de l'hospitalité et de la paix : « Les adorateurs du Tout Miséricordieux sont ceux qui vont par la terre modestement ; et si des étrangers les interpellent, ils disent : Paix ».

La troisième dimension majeure qui devrait orienter la structure mentale des musulmans se résume en un verset décisif : « **Pas de contrainte en religion** ». Croire relève du mystère de l'âme, de la liberté de conscience, de la responsabilité de chacun, de l'intimité du cœur, de la prédisposition du caractère. Le Coran précise : « Il ne t'appartient pas de juger de leurs intentions, comme il ne leur appartient pas de juger les tiennes ; [...] doux, humain, enclin à l'indulgence, adresse-toi à eux avec douceur ». Un célèbre hadith exprime avec éclat et concision sa position sur la question de la différence : « La différence/divergence est une miséricorde », dit-il, ce qui signifie qu'elle est un axe clé du projet de Dieu pour l'humanité. Sa dénégation est une faute, sa reconnaissance est un bienfait, et ce tout en se gardant de toute fusion irréfléchie et confusion.

Selon l'islam, l'accueil de l'autre, c'est la reconnaissance à la fois de sa singularité – tout être est unique – et de sa différence radicale. Rien ne ressemble à Dieu, mais en même temps sa trace est en nous, et l'autre être humain a une histoire, une destinée et un devenir propres. L'hospitalité, l'accueil, la reconnaissance, mettent l'accent sur la différence comme richesse, sans oublier ce qui est semblable et qui dépasse la différence, le fait que chaque être humain porte en lui la trace de l'Absolu, du Divin, de l'Infini.

Privilège qui fait que, selon le Coran, les anges se prosternent devant Adam, à qui Dieu enseigne les noms de toute chose. L'épreuve de la vie, l'existence elle-même est portée par la liberté, le risque du vivre ; en conséquence, le Coran précise que la contrainte en religion est irrecevable. La religion est comme la vie et la vie est comme la religion. Refuser l'hospitalité, l'accueil, la reconnaissance, c'est s'inscrire dans la dénégation, une forme de *kofr*, d'impiété, deux termes synonymes.

La quatrième donnée qui forge la vision du musulman quant à la communication avec autrui, quant à la discussion avec l'étranger, est la dimension de l'épreuve de vivre. Les êtres humains sont mis à l'épreuve à la fois en tant qu'ils

sont face au mystère et en tant qu'ils sont face au monde et à l'autre à qui ils doivent s'adresser et dont ils doivent être à l'écoute. La vie fait sens à partir d'un début de **maîtrise de l'épreuve du vivre-ensemble**, de la prise de parole.

Le Coran développe maintes fois cette idée : « Vous qui croyez, Dieu vous met certainement à l'épreuve » ; « Prétendez-vous entrer au jardin sans aucunement passer par les épreuves ? ». Le lieu, le champ, la nature de l'épreuve sont clairement explicités : « C'est ainsi que Nous mettons à l'épreuve les gens : les uns par les autres ».

En ce sens, le Coran et, partant, la culture musulmane, imprègnent tout musulman d'un principe fort : la décadence, le châtement, la sanction n'interviennent que si les hommes oublient que l'existence n'a de sens que dans le dialogue, l'ouverture en fidélité au Vrai qui est l'Ouvert. S'opposer au dialogue et à l'ouverture, c'est être infidèle, se comporter mal avec les autres et provoquer des dommages, des iniquités, des injustices. Le Coran rapporte que les peuples anciens de Noé, de Loth, de Hud, de Saleh, et tant d'autres, furent anéantis et punis pour le mal qu'ils firent aux autres êtres humains. La tradition retient que l'oubli du divin, donc de l'ouverture, l'infidélité à l'Ouvert, seront sanctionnés dans l'au-delà, mais que l'injustice, le refus d'écouter l'autre, la fermeture, commis à l'encontre de l'étranger, peuvent être sanctionnés ici-bas et dans l'au-delà.

À la question « Quel est le meilleur musulman ? », Tabari rapporte que le Prophète a répondu : « Celui qui ne fait de tort à personne, proche ou étranger, ni par ses paroles ni par ses actes, car l'injuste est celui qui a deux faces, l'une pour ses proches, l'autre pour les étrangers, ou qui arrivera au jour du jugement dernier avec prière rituelle, jeûne, aumône, mais qui aura calomnié et violenté l'étranger ».

La maîtrise relative d'un rapport ouvert, juste et équilibré avec l'autre différent (perçu comme autre dans un second mouvement, après la dimension première de l'autre comme même, car porteur comme moi des traces de l'Absolu Ouvert) reste, pour les croyants comme pour les autres, la condition de l'épanouissement, de la perception de ce qui sauve. Réciprocité en vue de s'inscrire dans l'ouverture, et non dans la fermeture : tel est le but recherché.

S'ouvrir à l'autre, lui parler, aller dans l'Ouvert, prendre conscience que c'est à ce niveau que se situe l'épreuve de vivre, voilà qui favorise l'élévation de la condition humaine, la création de valeurs évolutives, la formation d'une dynamique de civilisation universelle, en fidélité à Dieu qui est l'Ouvert absolu.

Cela signifie aussi que l'homme ne connaît pas d'emblée comment vivre et préserver l'ouverture, ce qui peut le rapprocher de la vérité. L'autre différent, selon le Coran, n'est pas second par rapport à moi. Se connaître soi-même,

s'exercer à penser le mystère, s'étonner et apprendre à vivre simplement, passe par la capacité de chaque être à dialoguer et pratiquer l'ouverture, en particulier en direction de l'autre différent.

Il ne s'agit donc pas d'une simple tolérance, au sens où elle suggère de supporter la présence de l'autre ; il s'agit de reconnaître le droit à la parole de l'autre, d'assumer et de dépasser la différence en tant que champ, plan et dimension indispensables pour le devenir où se joue le rapport fermeture-ouverture. Il n'y a pas de vérité de la vie sans l'accueil et l'écoute de l'autre différent.

La cinquième dimension qui détermine le rapport à l'autre en Islam, au cœur de la parole coranique, est **la définition du vrai croyant**. L'ouverture sur l'autre, sur l'étranger, est au centre de cette définition :

« La conduite vraie ne consiste pas à tourner votre tête vers le levant ou le couchant. Mais la piété consiste à croire en Dieu, au jour dernier, aux anges, à l'Écrit, aux prophètes ; à donner aux miséreux, aux étrangers, fils du chemin, [...] à accomplir la prière, à acquitter le don de la purification, à remplir les pactes une fois conclus, à prendre patience dans la souffrance et l'adversité, au moment du malheur : ceux-là sont les véridiques, ce sont ceux qui se prémunissent. »

En traducteur fidèle, le prophète résume la définition du vrai croyant en une formule majeure : « Aucun de vous ne sera vraiment croyant, tant qu'il n'aime pas pour son frère ce qu'il aime pour lui-même ». Le frère, ici, est à comprendre, nous disent la plupart des commentateurs, comme étant le frère humain, non pas seulement le frère dans la religion. D'autant que la vertu par excellence, en Islam, se dénomme *Ihsan*, le bel agir, c'est-à-dire le fait de bien agir envers l'autre, à commencer par l'écouter.

L'Islam considère que la seule différence valide entre les êtres humains est celle de la piété, c'est-à-dire la vertu qui consiste à reconnaître que nous sommes tous créatures, avec pour devoir de nous souvenir du Créateur et de reconnaître en l'autre les qualités qui sont les nôtres. Cela signifie la générosité. Selon le Coran, être vrai avec l'autre c'est être généreux (*karim*) (c'est aussi l'un des 99 noms divins).

Dans *Les passions de l'âme*, Descartes résume en ces termes sa définition de la générosité :

« Ainsi je crois que la vraie générosité, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut légitimement estimer, consiste seulement partie en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que cette libre disposition de ses volontés, ni pourquoi il doive être loué ou blâmé sinon pour ce qu'il en use bien ou mal ; et partie en ce qu'il sent en soi-même une ferme et constante résolution d'en bien user, c'est-à-dire de ne manquer jamais de volonté pour entreprendre et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures. Ce qui est suivre parfaitement la vertu. »

René Descartes. *Les passions de l'âme* (p. 98).

En accord avec l'orientation coranique, Descartes précise que la vertu est de ne jamais mépriser personne : « Ceux qui ont cette connaissance et ce sentiment d'eux-mêmes se persuadent facilement que chacun des autres hommes les peut aussi avoir de soi, parce qu'il n'y a rien en cela qui dépende d'autrui. C'est pourquoi ils ne méprisent jamais personne ». Cela commence par reconnaître le droit à la liberté d'expression.

Référence bibliographique

René Descartes. *Les passions de l'âme* (p. 98).

Tout comme le Coran définit la vraie foi à partir de *el niya*, la sincérité, la bonne intention, la bonne volonté, avant toute chose, Descartes souligne que les hommes vertueux « ne s'estiment-ils point beaucoup au-dessus de ceux qu'ils surpassent ; à cause que toutes ces choses leur semblent être fort peu considérables, à comparaison de la bonne volonté, pour laquelle seule ils s'estiment, et laquelle ils supposent aussi être ou du moins pouvoir être en chacun des autres hommes ».

Référence bibliographique

René Descartes. *Les passions de l'âme* (p. 98).

L'Islam exige à ce que personne ne se sente supérieur à l'autre, ce qui signifie aussi que nous avons besoin d'entendre l'autre, de débattre avec lui. Le philosophe de la modernité n'en dit pas plus dans l'article intitulé « En quoi consiste l'humilité vertueuse » : « Ainsi les plus généreux ont coutume d'être les humbles, et l'humilité vertueuse [...] est cause que nous ne nous préférons à personne [...] ».

Référence bibliographique

René Descartes. *Les passions de l'âme* (p. 99).

Sixièmement, un autre point coranique qui forge le profil du musulman au principe du dialogue est le principe religieux fondamental du **caractère sacré de la vie**. Le « Tu ne tueras point » est mis en avant, dans une perspective spécifiquement pédagogique, d'une manière radicale et incomparable que le Coran explicite :

« Tuer une âme, non coupable du meurtre d'une autre âme ou de dégâts sur la terre, c'est comme avoir tué l'humanité entière [...] et sauver une vie, c'est comme sauver l'humanité entière. »

Le Coran

Les critères de langue, d'ethnie, de couleur, de statut social, les différences, sont d'emblée abolies face au caractère sacré de la vie. Pour résoudre les tensions et conflits, la non-violence et le dialogue sont à la base de ce précepte. Ils sont plus hauts, plus forts, plus déterminants que tous les autres critères. Tout être humain a le droit à la vie ; nul ne doit porter atteinte à l'autre. Le respect du caractère sacré de la vie, exprimé par cette parabole, par ce verset, est sans appel.

Rien n'est plus important que la vie elle-même, et être frère humain c'est prendre conscience que la mort que je peux donner et qu'on peut me donner est réfutée par la fraternité humaine. La parole d'écoute, le dialogue, permettent de dépasser les différends et de réaliser la réconciliation.

La solidarité humaine, sur la base de ces principes, est fondatrice de nouvelles relations. La coexistence est naturelle, nous dit le Coran : « La terre est assez vaste pour vous tous ». Point de différence entre un arabe et un non-arabe, aimait à rappeler, de son côté, le prophète. Toute atteinte à l'existence, à la sécurité, à la dignité de l'autre, est anti-islamique. Toute discrimination raciale, ethnique, linguistique, religieuse ou autre, constitue, aux yeux de l'Islam, une attitude immorale, illégitime et illégale. La non-violence doit être recherchée à tous les niveaux du comportement, à commencer par celui du discours, sauf dans le cas de légitime défense dont la tâche incombe à l'état.

De par le caractère sacré de la vie, l'islam ne perçoit jamais l'autre, ce même et ce différent, comme un être amoindri. Face à l'adversité, à la rivalité, aux tensions relationnelles, le message révélé recommande à chacun des croyants de patienter, de pardonner, et partant de dialoguer : « Cela répond vraiment, dit-Il, à l'exigence morale ». Lorsqu'Il s'adresse à la communauté, à la cité, au détenteur de l'autorité, à la volonté générale, il est permis, dit-Il, de se défendre, à condition de respecter les non-belligérants, de ne jamais s'inscrire dans la haine et de laisser toujours ouverte la possibilité du dialogue.

Pour le Coran, s'il arrive que l'ennemi soit l'étranger, l'autre différent, les hostilités ne doivent jamais être marquées par la haine : il est possible de faire la guerre à quiconque, s'il agresse et s'oppose au droit à la vie, mais dans tous les cas de figure, la haine est vouée à l'échec, c'est un avertissement clé du Coran.

Septièmement, autre point majeur du Coran qui oriente les musulmans vers l'ouverture, l'affirmation de la reconnaissance, du rappel, **la confirmation des messages antérieurs** dans le cadre de l'histoire du salut monothéiste :

« Ceux qui croient, ceux qui suivent le judaïsme et les chrétiens, quiconque croit en Dieu et, au jour dernier, effectue l'œuvre salutaire, ceux-là trouveront leur récompense auprès de leur Seigneur. Ils n'ont pas de craintes à nourrir, et ils n'éprouveront nul regret. »

Le Coran

Les rappels insistants et multiples, à des centaines de reprises, de l'histoire des prophètes bibliques, de Noé à Abraham, de Jacob à Moïse, et l'histoire du Messie Jésus, tous ces faits religieux relatés par le Coran, explicitent le message, qui se veut d'abord communication, récapitulation et rappel. La figure d'Abraham, emblématique du monothéisme, est centrale dans le Coran. Il est le modèle : « Moi, Dieu, j'institue Abraham en modèle pour les hommes ». Il est le modèle universel, dont personne n'a le monopole ; il est possible à tous de suivre cet exemple.

Abraham et son fils Ismaël apparaissent dans le Coran comme ceux qui acceptent leur destin de fils du chemin. Ce sont des étrangers, des êtres de l'exil ; mis à distance, ils gardent confiance. Dieu les entend. Ismaël signifie « Dieu entend ». La différence entre les musulmans, les juifs, les chrétiens, et les croyants en général est définie à partir d'un seul critère universel, la piété : « Ceux qui croient et pratiquent le bien sont les meilleurs de tous les êtres créés ». Être

pieux, c'est rester fidèle à l'Ouvert ; la meilleure manière d'exprimer cette fidélité, c'est de pratiquer le dialogue et l'ouverture comme expression de l'existence mise à l'épreuve du retrait et de la différence.

Il n'y a pas d'exclusivité de la vérité ; il est prescrit aux musulmans de dire : « Nous croyons à la descente sur nous opérée, sur vous opérée, notre Dieu ne fait qu'Un avec le vôtre. À Lui nous nous soumettons ». Plus de 300 fois, « Dieu » dans le Coran ordonne au prophète de « dire » : c'est l'acte d'informer, d'annoncer, de dialoguer et de communiquer.

La foi est définie, avec clarté, selon les catégories concrètes de la justice et du pardon dans le vivre-ensemble : « Comment te faire comprendre ce qu'est la foi ? [à saisir comme : comment te faire comprendre ce qu'est l'Ouverture ?] C'est libérer les prisonniers, libérer l'esclave, nourrir les pauvres, un orphelin ou un étranger et, de plus, être de ceux qui croient, se recommandent mutuellement la patience, la compassion et le pardon. Ceux-là sont les compagnons du côté faste ». Le Message est plus qu'explicite.

Les juifs, les chrétiens et tous ceux qui croient en Dieu et à l'au-delà sont appelés « **les gens du Livre** ». Cohérent avec lui-même, le Coran affirme trois formes de fraternité : la fraternité humaine, la fraternité monothéiste et la fraternité musulmane. L'islam restaure, rappelle, confirme les révélations antérieures. Au sein de l'humanité, seule la piété, qui n'est l'objet d'aucun particularisme, introduit une hiérarchie et une différence entre les êtres.

La piété, à laquelle peuvent être liés le savoir et la connaissance, est le lieu privilégié. Dans ce cadre, les gens du Livre constituent l'ensemble de la proximité :

« Dis-leur seulement : je crois à toutes les écritures révélées ; j'ai reçu l'ordre d'être avec vous équitable. Dieu est notre Seigneur, comme Il est le vôtre. Toute dispute entre nous serait vaine. Dieu fera, un jour, l'accord entre nous, car vers Lui tout doit faire retour. »

Le Coran

Les relations humaines et sociales en Islam se fondent sur le binôme piété/équité et se pratiquent sur la base du dialogue et de la communication. Aucune supériorité n'est admise, ni celle de la puissance, ni celle de la race, ni celle du nombre. En conséquence, la notion de minorité apparaît comme vaine. Sans souci d'apologie, sans exagération, on peut donc affirmer avec certitude qu'aucune trace de racisme, de sectarisme ou d'ethnocentrisme, donc de fermeture, ne peut être décelée dans le Coran, lequel recommande d'accueillir l'autre et de dialoguer avec lui.

L'Islam n'a jamais lié la vérité à la qualité de ceux qui s'en réclament, ni à leur nombre. La supériorité de la communauté islamique, l'*Umma*, n'en est une que si elle recommande et pratique le bien ; rien n'est donné d'avance. Si on fait référence en profondeur aux orientations, à la direction, aux repères fixés par le Coran, l'ouverture à l'autre est ontologique ; elle détermine l'être

humain. Bien plus, quelles que soient ses critiques en direction des gens du Livre, quelles que soient ses réserves, et même s'il avance le principe d'un dépassement, le Coran suggère une relation privilégiée avec eux, faite de reconnaissance et de dialogue fécond.

Les différences entre les religions monothéistes, sur des questions eschatologiques et théologiques, ne sont pas formelles, mais cela peut être dépassé. En ce sens, le concept de fraternité, pilier des relations humaines, n'a rien d'exclusif. « Tous les croyants sont frères », dit le Coran. *El mouachara*, la coexistence, est non seulement possible mais exigée. *El uns*, la compagnie de l'autre différent, m'ouvre la possibilité de m'étonner. Je reconnais que je ne maîtrise pas le fond du fond, je n'ai pas la garantie de transformer la distance en proximité, le retrait en ouverture, et le secret de la vie excède ma capacité de garantir l'avenir. Mais la foi, la confiance en l'Infini, le proche et le lointain, a pour but de me donner la possibilité d'assumer mes responsabilités, dans l'humanité.

La foi permet d'accueillir l'autre sans condition et d'avancer sur le chemin de l'Ouvert. L'homme ordinaire, selon l'islam, c'est-à-dire chacun de nous, le même ou le différent, est un être capable de débat. La disposition au bien, selon l'expression kantienne, dépasse de loin la propension au mal. La foi fondée sur le dialogue et l'Ouvert peut, sans rien garantir, aider à garder visibles les signes du monde. *El uns*, la compagnie de l'autre, *el mouachara*, la coexistence, sont au cœur de ce qui est requis : discuter, débattre, dialoguer.

Huitièmement, autre point qui devrait servir de repère positif aux musulmans pour appréhender le rapport à l'autre différent, celui de **la paix comme fondement du statut pratique de l'étranger en Islam et des rapports intercommunautaires**. Les orientalistes et la tradition nous disent qu'à Médine le prophète a mis en place **une forme de constitution, pacte de paix qui résume les droits et les devoirs communs conclus entre les musulmans et les gens du Livre**, en l'occurrence, à l'époque, les juifs.

L'historien Gaudefroy-Demombynes considère que cette constitution de l'an I est « un chef-d'œuvre de politique internationale ». Elle vise à créer un climat de dialogue, un consensus au sein de la cité et à substituer une solidarité séculière, objective, organique et fondée sur le droit à la solidarité tribale et religieuse.

Un des plus anciens commentateurs musulmans de ce texte, Ibn Hichâm, déclare que cette nouvelle société constitue « une communauté unie, distincte des autres hommes. » Il s'agissait d'assurer l'hospitalité, comme valeur première, de respecter sans condition le caractère sacré de la vie de l'autre et la différence des traditions, de participer à la défense de la nouvelle cité sur la base d'un acte volontaire et consensuel, du sens commun, du bon sens et de la raison.

Le concept de paix en islam est central, en plus d'être l'un des beaux noms de Dieu, *Salam*, dont l'importance est au moins égale à celui de *Rahman*, le Miséricordieux. C'est à une culture de la paix qu'appelle, en premier lieu, le Coran. Ce concept est directement lié au dialogue et au vivre-ensemble. Dans ce sens, la paix exige une reconnaissance sans condition de l'autre.

L'acte qui traduit cette orientation est celui de **l'hospitalité**, de l'accueil, qui doit s'effectuer de manière infinie. Accueillir la différence, à titre personnel, dans la relation humaine, doit se faire dans la plus grande des ouvertures.

L'hospitalité est infinie et sans condition ou elle n'est pas. À titre collectif, étatique et politique, les conventions et contrats liés à l'accueil de l'autre doivent tenir compte de cet impératif, même si des conditions d'ordre organisationnel et d'intérêt général peuvent être effectivement précisées.

Le concept de paix en Islam dépasse tous les autres : il est religieux, humain et politique. Les qualités du croyant, généreux, hospitalier, bon, communicateur, convergent toutes dans le sens d'instaurer la paix vis-à-vis de soi, de l'autre et du monde. La constitution mise en place par le prophète reflète le concept de paix et celui de l'accueil de la différence.

Gaudefroy-Demombynes note :

« Il est remarquable de constater [...] la modération du Prophète qui [...] ne mentionne même pas la religion dans cette Constitution. Il s'agit de la paix entre groupes. »

Gaudefroy-Demombynes (16)

Ce qui définit en priorité l'identité des êtres dans la cité n'est pas la confession, le culte ou la religion. En effet, l'étranger, au sens de l'autre différent, par-delà sa religion, sa culture ou sa race, est admis, de façon toute naturelle, dans la société musulmane puisque, dès le départ, sur la base des orientations du Coran, la sécularité et les droits humains y sont affirmés.

En islam, le ciel n'écrase pas la terre : l'homme n'est pas ligoté de mille liens. La révélation laisse ouverts à l'infini des espaces où la responsabilité du musulman peut et doit s'affirmer, où la différence de l'autre doit être accueillie.

À l'avènement de l'islam, si on parle d'étranger, on pense en fait principalement à quelqu'un qui fait partie des gens du Livre ; on pense aussi, par extension, à tous les êtres humains. Conformément aux préceptes du Coran, les gens du Livre reçoivent hospitalité et protection ; c'est pourquoi ils sont désignés par le terme de *dhimma*. Le terme *dhimma*, cité une fois par le Coran, signifie, selon l'islamologue Louis Gardet, hôte protégé ayant conclu un pacte avec les musulmans.

Référence bibliographique

Louis Gardet (17)

En effet, dans son sens original, si l'on en croit les dictionnaires arabes et *l'Encyclopédie de l'Islam*, *dhimma* signifie protection, pacte, contrat. Il s'agit, selon la majorité des exégètes, d'un contrat par lequel la société musulmane dialogue et pratique l'hospitalité, en principe de manière inconditionnelle. La société musulmane s'ouvre à la différence ; elle autorise les populations non musulmanes, en particulier monothéistes, à conserver leur religion, leur culture et leur autonomie, à avoir le droit de s'exprimer librement, à la seule condition de ne pas porter atteinte à la sécurité des musulmans et de payer une taxe compensatrice.

Au plan juridique et pratique, par exemple, les habitants non musulmans d'un territoire conquis voyaient garantir leur sécurité et celle de leurs biens, reconnaître leurs droits civils, et préserver leurs spécificités religieuses et culturelles. On sait que, par là, l'hospitalité est devenue l'une des caractéristiques des sociétés musulmanes.

Le traité de protection garantissait une souveraineté interne relative aux communautés concernées. Louis Gardet considère qu'il y a là une forme de droit d'asile, de sacralisation de l'hospitalité, de respect de la personne humaine à travers l'hôte étranger. Ainsi, la constitution établie par le prophète et les habitants de Médine permet de vérifier que les juifs étaient considérés comme membres à part entière de la cité de Médine (qui signifie en arabe la cité par excellence).

Tout en conservant leur statut religieux séparé, ils étaient admis dans la collectivité au sens large. Même si son application n'a duré que trois ans (623-626) – du fait d'une rupture de loyauté de la part de certaines tribus juives, disent les historiens arabes –, cette constitution représente un début de mise en œuvre concrète de la citoyenneté, de l'hospitalité, de l'accueil de l'autre différent. Dans le contexte historique de l'époque, celui de l'édification naissante d'un nouveau type de cité, la pluralité est incluse comme un élément de bon sens.

Quelques années plus tard, en 630, après de longues discussions et de longs débats, le prophète passe une convention avec les chrétiens d'une région de l'Arabie nommée Najran. Par la suite, cet accord sera considéré par les historiens et les juristes comme l'exemple des dispositions applicables aux populations soumises à un pouvoir musulman. Le prophète s'engage à protéger les chrétiens, à garantir leur sécurité et celle de leurs biens, à leur assurer la liberté de rester fidèles à leur croyance, à leur culte, à leur tradition.

Si, en retour, ils doivent accepter la nouvelle autorité et l'impôt compensatoire, ces conditions n'altèrent pas, sur le plan des principes, le caractère essentiel de l'hospitalité. Des dispositions particulières empêchaient l'immixtion du pouvoir musulman dans l'appareil ecclésiastique chrétien ; elles s'opposaient évidemment à toute humiliation et à toute oppression.

Ces dispositions et cette vision servent de repères au double plan de la jurisprudence et de la morale. On voit que, dès le départ, rechercher des formes de coexistence pacifique, de dialogue et de cohabitation était un souci incontournable, en particulier lorsqu'il s'agissait de monothéistes ; cette cohabitation entre musulmans et non-musulmans était fondée sur bien plus qu'une simple tolérance. Parfois, nous le verrons, les aléas de l'histoire ont compromis ces intentions et dénaturé ces références. La responsabilité en incombe aux hommes, et non pas au texte ni à son messenger.

Selon la majorité des savants de la tradition, le messenger aurait dit : « Celui qui offense, oppresse ou tue un protégé ne sentira pas le parfum du paradis ». Au cours de l'histoire sont, hélas, apparues des limitations à l'encontre des principes d'hospitalité et de droits des protégés, c'est-à-dire des penchants à la fermeture plutôt qu'à l'ouverture.

Neuvièmement, **la conduite du musulman devrait être façonnée, modelée par le concept de justice.** L'insistance du Coran sur ce thème, son orientation constante, qui est de mettre l'accent sur la justice, sur l'équité, sur l'égalité, rendent les musulmans extrêmement sensibles à ces dimensions qui apparaissent comme premières dans les relations sociales.

Le caractère, l'esprit, le comportement des musulmans ne peuvent être que profondément marqués par l'impératif de justice présent dans le Coran. Un musulman n'est pleinement croyant que s'il applique la justice et l'équité, à commencer par le respect du droit à la parole de l'autre.

Être un homme juste envers ses proches et les étrangers, les écouter, voilà une donnée coranique d'une importance majeure. En droit, le monde de l'Islam est censé être le monde de la justice : Islam et justice sont théoriquement synonymes. La justice, selon le Coran, participe à la piété : « La justice est proche de la piété ». Le Coran précise encore : « Dis: mon Seigneur prescrit l'équité », et encore : « Vous qui croyez, témoignez de l'équité : que la rancune contre un autre peuple ne vous vaille pas de tomber dans l'injustice. Soyez justes ».

Reste à mesurer la distance qui sépare ce principe coranique de l'exercice de la justice dans la pratique quotidienne, et à rechercher les causes réelles des dérives. Le Coran s'adresse à l'humanité, sans distinction ; le concept de *Nass*, l'humanité, les gens, les êtres, est ainsi repris à cinq reprises dans la dernière sourate. La révélation vise les gens dans leur ensemble et non pas une communauté donnée. Ce qui peut poser problème, c'est la question de la justice, et non pas la différence de religion, de culture ou de race.

Il ne s'agit jamais de s'opposer à la différence, mais à l'injustice. Selon le Coran, chacun est non seulement responsable de ses actes et doit juger selon les intentions, la bonne volonté et la sincérité, mais est aussi responsable de

l'autre devant tous les autres. Personne ne peut se targuer d'irresponsabilité ou d'inconscience, même s'il y a une part de mystère ou d'inconnu dans tout rapport et toute prise de décision qui nous engage avec l'autre.

Le dixième point majeur a trait aux caractéristiques de **la parole révélée elle-même**. Cette parole ouvre le débat, se veut communication, désigne ce qui est ouvert, le Vrai, elle conduit à l'ouverture. Par le fond comme par la forme, cette Voix interpelle les êtres. Sans doute s'agit-il, en partie, d'un mouvement qui est perçu comme subjectif, mais, **en islam, l'objectivité ne nie pas la réalité du cœur, ni le mystère d'une dimension spirituelle, ou intérieure**, invisible, comme un secret caché dans les vibrations de l'être et sa *fitra*, la prime nature de l'humain.

L'objectivité de la raison, le démonstratif logique ne sont pas à opposer à la subjectivité. En général, quand on écoute le Coran, on est transformé d'une manière positive, on est en état de sentir l'acte même de s'ouvrir. Le croyant qui comprend l'arabe se sent touché jusqu'au tréfonds de l'âme, par cette ouverture de l'Absolu vers et dans le temps qui est le nôtre sans qu'il ait besoin d'une médiation particulière.

Par la psalmodie, la récitation et le chant associés à la compréhension de cette parole, on vibre, touché par l'Ouvert. Selon l'expérience vécue évoquée par la tradition, et pas seulement par les mystiques, elle transforme l'être, le pacifie, l'illumine intérieurement : « Lumière sur lumière », selon le Coran.

Chez un être disposé et sincère, l'écoute transforme l'inquiétude en sérénité, l'agressivité en retenue, la prétention en humilité. Le Coran se définit comme une communication verticale de l'Absolu, de l'Unique, à l'homme, relatif et pluriel, en vue de maintenir vivant le lien entre eux et de maîtriser les tensions et les violences de la vie terrestre. Le Coran se veut réveil, éveil au Vrai, à l'Ouvert qui est en retrait, inaccessible et pourtant proche. « La mémorisation de Dieu apaise les cœurs », dit le Coran lui-même de sa récitation.

L'apaisement se veut un encouragement à assumer pacifiquement le cours de la vie – risqué, évolutif, imprévisible – en dialoguant. Se fermer, devenir sourd aux autres et perdre la capacité de l'accès au Vrai et la possibilité de s'ouvrir, ou, au contraire, les réaliser et garder en vue ce qui fonde et sauve la vie, tel est l'enjeu.

L'originalité, la singularité, la difficulté résident dans le fait qu'il ne suffit pas simplement de s'ouvrir au Vrai, de lui prêter attention, pour assurer le devenir sur terre et le salut dans l'au-delà. La fidélité au Divin, la confiance en Lui, c'est-à-dire la foi, sont nécessaires pour assumer le mystère de l'Ouverture, mais en même temps il y a lieu de pratiquer le dialogue avec autrui, l'humilité et la patience.

Personne ni rien ne garantit la possibilité de percevoir et de comprendre ce qui s'entrouvre, le devenir, ni la foi seule ni la raison seule. Le Coran nous dit : « L'âme ne sait pas sur quelle terre elle mourra, ni ce qui l'attend demain ». Mais en même temps être vrai, c'est rester confiant, s'engager et accepter le débat contradictoire. Des musulmans et des croyants d'autres religions se méfient du dialogue, perçu comme un moyen de diversion. Pourtant il est vital.

3.2. Deux positions erronées : l'occidentalisation et le repli

3.2.1. Le parti-pris de la mondialisation-occidentalisation

La première position est celle de l'**attraction face à l'Occident**. Cette approche n'apporte rien de nouveau, récite en quelque sorte une leçon pour dire que tout est semblable, pour plaire à l'Occident, et stipule que « le monde musulman a participé par un passé glorieux à la civilisation occidentale », en mettant en avant les apports des sciences et de la langue arabes aux cultures européennes et en précisant « qu'il n'y a pas de problème entre l'Occident et l'islam ». Certes, la convergence et le fond commun abrahamique et gréco-arabe sont importants, mais nul ne peut nier les singularités et les divergences et le fait que l'occidentalisation du monde pose problème.

Cette position de « passage à l'ouest » occulte la réalité de notre temps et les enjeux. Elle contourne la difficulté. Elle met l'islam en position de faiblesse, ce qui n'avance en rien la compréhension et le traitement du sujet, d'autant plus que certains discours en Occident véhiculent l'idée selon laquelle ce rappel constitue de la nostalgie inopérante d'un âge révolu et réfutent l'idée de l'apport civilisationnel arabe.

Au sujet de l'affirmation selon laquelle « il n'y a pas de problème entre l'Occident et l'islam », cela est perçu comme une reconnaissance de l'inutilité du dialogue, signifiant que le modèle occidental dominant aujourd'hui est à suivre. C'est, en effet, une fuite face à la profondeur de la question, une forme d'alignement sur le modèle occidental. Mettre l'accent sur la grandeur ancienne et sur l'idée de compatibilité avec la modernité, peut séduire un instant, mais l'effet de scène ne dure pas.

Dans le contexte de la mondialisation-occidentalisation, au moment où les concepts d'Occident et d'Orient sont dépassés, de quels occidents et modernités parle-t-on ? Ceux des valeurs des droits de l'homme, ou de la xénophobie et de la marchandisation de la vie ? Ceux de l'état de droit, ou ceux des discriminations ? Ceux du multiculturel ou de l'uniformisation ? L'islam non seulement est compatible avec la raison, la sécularité et la démocratie, mais il les exige et les fonde à sa manière. Les peuples doivent pouvoir s'affirmer tels qu'ils se veulent, et les peuples d'islam tout autant que les autres.

3.2.2. Le parti-pris du repli et du refus du dialogue

La deuxième position est celle des **tenants du conservatisme**, qui, dépassés par les événements, marqués par le repli, s'affirment dans la répulsion et disent en bloc et sans nuances être contre le dialogue des religions et des cultures. Ils multiplient les accusations de l'Occident, dans un langage polémique. Ils s'imaginent, peut-être, qu'ils sont meilleurs musulmans quand ils sont contre l'Occident.

Il ne faut diaboliser l'Occident, ni l'idéaliser. Tout comme il est légitime de refuser que le musulman soit diabolisé ou idéalisé.

Le dialogue est incontournable, on pourrait juger superflu de plaider sa nécessité. Mais cette nécessité n'est pas reconnue par tous, ni côté occidental ni côté arabo-musulman. Ces entités ont tendance à se raidir. Il faut avoir une pensée du discernement. Quand il y a de mauvaises pratiques chez des musulmans ou des occidentaux, il faut les critiquer. Pour pouvoir le faire de manière objective et forger une société responsable et ouverte, **le défi à relever est celui de l'éducation et de la culture**. L'islam est une religion qui est méconnue par les étrangers et incomprise par bon nombre de ses propres adeptes.

Les conservateurs de cette position se prévalent d'une mission de gardiens de la tradition et de défenseurs de l'arabo-islamisme, et sévissent dans des médias. Même les « arabes » de la période antéislamique, la *djahiliya*, avaient un code d'honneur et acceptaient les joutes oratoires avec autrui.

3.2.3. Conclusions

Si la première position est naïve, la deuxième est indigne des valeurs civilisées de l'islam et contraire aux directives du Coran.

Car de quel monde musulman parle-t-on ? Celui, majoritaire, des valeurs d'hospitalité, ou celui de la fermeture ? Celui, ancestral, de la culture de l'*ijtihad*, du bon sens et de la sagesse, ou celui de l'extrémisme ? Les deux positions, celle de l'attraction et celle de la répulsion, manquent de crédibilité scientifique.

L'Occident déroute. Il est comme Janus, ambivalent, à deux visages, à la fois auteur de progrès prodigieux fondés sur la techno-science et porteur de comportements risqués pour l'humanité, notamment compte tenu des ruptures entre les dimensions essentielles de l'existence et le fait d'imposer par mille moyens sa version unilatérale religiophobe et consumériste, liée au libéralisme sauvage.

L'arrogance de l'Occident le conduit à s'approprier, de manière injustifiable, des valeurs comme la démocratie, la sécularité et la raison, et sa politique des deux poids et deux mesures et de la loi du plus fort aggravent la situation.

3.3. Les buts du dialogue aujourd'hui

Le monde musulman, qui recèle une vision spécifique, qui se veut celle du juste milieu, de la ligne médiane, d'une version de l'humain, résiste. De ce fait il est attaqué. Parfois, la résistance des musulmans est irrationnelle, abrupte et obscurantiste. Elle nuit à ce qu'elle imagine défendre, et les attaques redoublent de férocité.

Ainsi, se profilent les réponses à la question posée : « **Pourquoi le dialogue des religions et cultures ?** ». On peut énumérer au moins dix raisons :

- Du temps de sa grandeur, le monde musulman a dialogué et accueilli des découvertes et des valeurs des autres cultures. Aujourd'hui, environ 80% des musulmans du monde vivent dans des régimes despotiques, dans un contexte de paupérisation et de fragilité, et 40% sont illettrés. Au vu de l'écart entre théorie et pratique, en temps de décadence, de sous-développement et de dépendance, le monde musulman doit, plus que jamais, faire son autocritique, s'ouvrir et dialoguer. De son côté, le monde occidental est confronté à des déséquilibres, des crises et des formes de déshumanisation et ne peut pas faire l'économie du dialogue.
- Tous les problèmes du monde musulman se posent en même temps : politiques, économiques et culturels, et sur le plan mondial, la crise est multidimensionnelle. Le dialogue des cultures et des religions est, par conséquent, vital. Nul ne peut faire face seul aux défis de notre temps. L'œuvre d'aucune civilisation n'est irréversible ni suffisamment accomplie pour protéger des dérives.
- Le monde est un village planétaire dans lequel les problèmes sont communs aux humains, quelles que soient leur culture et leur religion. Le monde « occidental » et le monde « oriental » sont liés, sont imbriqués, leurs limites et frontières sont factices, malgré les politiques de forteresse.
- Il n'y a pas d'alternative au dialogue si ce n'est la confrontation et la guerre, nuisibles pour tous. L'isolement, le repli et l'ignorance sont voués à l'échec.
- La réalité de l'islam et celle des musulmans sont déformées. Ceux-ci sont pris comme cible et comme nouvel ennemi. La désinformation et la propagande antimusulmane et islamophobe s'inscrivent dans une stratégie d'hégémonie. Elles fabriquent de la terreur, manipulent, amplifient nos faiblesses internes et les errements d'extrémistes pour faire l'effet d'un épouvantail. C'est une guerre multiforme qui pratique la stigmatisation et les amalgames et propose des boucs émissaires, pour faire diversion aux

impasses et iniquités du système dominant et contrôler les richesses. En réponse, dialoguer, communiquer et instruire sont incontournables pour éclairer l'opinion publique internationale. De même, l'Occident et le christianisme sont abusivement assimilés à l'impérialisme. Le dialogue a pour but de clarifier ces notions.

- Les références fondatrices des musulmans : le Coran, la Sunna et l'héritage culturel et scientifique islamique ordonnent de dialoguer et ce, de la meilleure façon, entre musulmans et avec autrui. Il ne s'agit point d'un luxe, mais d'un principe de base de la foi, de la raison et du bon sens pour surmonter les épreuves de l'existence. Il en est de même des principes évangéliques et de ceux des lumières.
- Le Coran et la Sunna ne font pas que tolérer, ils reconnaissent le droit à la différence et au pluralisme religieux et culturel.
- Le Coran et la Sunna offrent une méthode pour dialoguer : l'obligation de s'ouvrir, d'accueillir l'autre et en même temps appellent à la prudence et à la vigilance afin de ne pas être otage de l'autre.
- Aucune culture n'est monolithique, autosuffisante, fermée et non redevable aux autres. Une culture s'élève au rang de civilisation à partir du respect de la pluralité, du dialogue, du partage, de l'échange et de la synthèse, pour atteindre l'universel et croître dans sa trajectoire propre. Nul ne peut progresser sans le dialogue, l'échange et la confrontation des idées dans un contexte de liberté et de comportement responsable. Reste à traduire cela dans les faits.
- Sans le dialogue, il est impossible de changer le rapport de forces et déjouer les pièges, les instrumentalisation et les manipulations de ceux qui, dans le monde, cherchent à justifier des situations de domination et à se limiter à changer la forme et non le fond de la réalité. Le monde moderne n'a pas su créer de civilisation, les cultures ont succombé au modèle dominant déshumanisant, marchand, et le monde musulman ankylosé a perdu son niveau d'antan.

L'humanité est dans l'incertitude. Le dialogue est incontournable pour rechercher ensemble un monde qui ait du sens, logique et juste. Telles sont les conditions pour réinventer de la civilisation universelle et empêcher que la propagande du « clash des civilisations » l'emporte.

Si l'humanité éprouve les limites extrêmes de vivre-ensemble, cela signifierait que la banalisation de la haine s'est généralisée et que la diabolisation d'autrui a atteint des cimes, que la pulsion de vie et le besoin de partage qui poussent les hommes à s'unir se sont épuisés, abdiquant face à la pulsion de mort et

d'isolement. Il est plus facile de susciter la méfiance, la haine et le rejet d'autrui que le respect mutuel. Raison de plus pour dialoguer et ne pas s'abandonner à la lassitude.

Par le dialogue des cultures et des religions, l'élargissement du sentiment d'appartenance à l'humanité toute entière doit l'emporter. Si l'on dialogue vraiment, pour pratiquer l'interconnaissance, qui contribue au discernement, au rapprochement et au vivre-ensemble, il restera un avenir.

4. Les difficultés du dialogue

L'islam est donc ouvert au dialogue sous toutes ses formes, notamment culturel et interreligieux : ses principes et son histoire le prouvent, même si des « musulmans », minoritaires, et des régimes islamiques, les contredisent. Retrouver la compréhension des valeurs de l'esprit, du sens inépuisable des manifestations multiples de Dieu et des différences pour apprendre à vivre ensemble dans la cité, sur la base de l'interconnaissance, constitue l'un des buts clés du dialogue.

Par le passé, malgré des moments dramatiques, les musulmans et les chrétiens ont vécu ensemble et montré que leur civilisation réciproque était proche et intimement liée à l'autre. Ce qui a été possible hier, comment ne le serait-il pas aujourd'hui dans le cadre du village planétaire ?

Le croyant ne doit pas renoncer à témoigner. Cela a porté ses fruits. Le dialogue est un instrument clé qui peut aider à sortir de la spirale sans fin des conflits et des tensions multiples qui traversent nos sociétés.

Les experts le savent : nous nous trouvons actuellement à un tournant des relations internationales, du rapport entre l'Occident et l'islam, et de celui entre les trois religions abrahamiques, le judaïsme, le christianisme et l'islam. Les options sont claires : soit la rivalité des religions, le choc des cultures et les guerres internationales, soit le dialogue des cultures et la paix entre les religions, qui sont les conditions de la paix entre les nations.

Il faut étudier la religion de soi et de l'autre, notamment le judaïsme, le christianisme et l'islam, pour favoriser le dialogue interculturel et interreligieux. Après la chute du Mur de Berlin en 1989 et après le 11 septembre 2001, le dialogue est devenu plus urgent que jamais. La situation du monde reste incompréhensible si on ne tient pas compte des religions universelles. Le défi posé par ce dialogue ne concerne ni les civilisations ni les cultures en tant que telles, car, en elles-mêmes, celles-ci n'ont rien de blocs fermés. Il concerne en premier lieu des personnes et des groupes qui se réclament d'elles, et notamment les élites responsables de la politique, de l'économie et de la culture qui les instrumentalisent.

Aujourd'hui, ce dialogue connaît des difficultés du fait que le monde est en crise politique, économique, morale et culturelle globale, largement provoquée par le laïcisme dogmatique, le libéralisme sauvage et les guerres en Palestine, en Afghanistan et en Irak.

Cette attitude belliqueuse n'a pas éliminé l'insécurité, mais elle a au contraire favorisé sa dissémination. Cependant, la conscience de la nécessité du dialogue est nettement plus grande que par le passé. Si on veut isoler tous les extrémistes et stabiliser les relations entre le monde occidental et le monde de l'islam, il faut créer des liens de confiance dans un monde dominé par la méfiance et la peur.

Des auteurs chrétiens prétendent qu'il faut avant tout assurer la impossibilité de la confrontation avec un contexte comme l'europpéen, dans lequel il y aurait une distinction entre état et religion, et, donc, entre les lois de l'état et les préceptes religieux. C'est un problème qui est amplifié, car l'islam ne confond pas religion et politique.

Les musulmans sont conscients que, vivant en Europe, ils doivent chercher à s'intégrer le plus possible dans la société et dans la culture européennes, sans perdre leurs repères et leur foi. De leur côté, les européens ont le devoir de s'approcher de la culture musulmane pour apprendre à la connaître. L'acte majeur à réaliser est celui de l'**interconnaissance**.

Le sentiment de peur vis-à-vis de l'islam, qui se nourrit de l'ignorance mère de toutes les dérives, est la cause de nombreuses incompréhensions. Il faudrait d'abord connaître, s'informer, chercher à comprendre. La reconnaissance de l'altérité sur la base du savoir est une vertu éthique qui allie la force des convictions au respect de l'autre.

Il ne s'agit plus seulement d'exposer ses vérités dans l'indifférence ou dans le mépris à l'égard des convictions d'autrui, mais d'argumenter avec l'autre dans le souci commun de rechercher ce qui est bien et ce qui est vrai. Il est naturel que chaque croyant adhère à ce qui lui semble être le plus vrai. C'est la définition de la foi. Nul ne songera à reprocher à un chrétien de croire en la mission de Jésus, à un juif d'être convaincu de la nécessité d'observer la Torah, à un musulman, de croire à l'Unicité absolue de Dieu et aux cinq piliers de l'islam, ou à un bouddhiste, de pratiquer la méditation. Mais on voit apparaître un profond clivage entre les croyants qui pensent détenir une vérité plénière et universelle et ceux qui reconnaissent que chaque vérité, même la leur, n'est pas monopolistique.

Pour les premiers, le dialogue est un acte purement formel, puisque l'autre, qui adhère à « une vérité inférieure », ne peut les enrichir en rien. Les seconds admettent, au contraire, que ce qui est le meilleur pour eux ne l'est pas nécessairement pour d'autres. Ils conçoivent dès lors le dialogue religieux comme « un échange de trésors ». Ce clivage traverse toutes les communautés religieuses. Certains théologiens catholiques, par exemple, prônent une théologie pluraliste des religions. Ils sont critiqués par le Vatican.

Le fonds commun de l'unicité de Dieu

Le Coran et le Prophète définissent l'islam comme la religion finale et universelle, vraie et issue du Vrai, mais exigent de dialoguer et de respecter la différence et la pluralité, tout en invitant à des valeurs et principes communs, dont l'alpha et l'oméga est l'unicité de Dieu.

Cependant, des musulmans, ignorants ou traumatisés par la colonisation, les agressions ou la non-reconnaissance du troisième rameau monothéiste, refusent parfois cet ordre clair, raisonnable et logique.

Ce qui pose problème dans la doctrine officielle catholique réside dans le fait que tout en tendant la main aux autres religions par des gestes symboliques, le pape Benoît XVI, comme Jean-Paul II et ses prédécesseurs, s'adresse au monde en tant que détenteur d'une vérité universelle, éternelle et immuable, et hiérarchise les croyances et les valeurs humaines en se proposant de les éduquer. « On ne peut pas dialoguer avec les catholiques parce qu'ils savent », disait Merleau-Ponty.

Chez les bouddhistes, la tendance est plutôt inverse. S'il existe des groupuscules qui prônent la supériorité absolue du *dharma* sur les autres courants spirituels, le dalaï-lama affirme clairement : « Dans ce monde, il n'y a pas de vérité universelle. Une même vérité peut revêtir différents visages. Elle dépend des décryptages faits à travers nos prismes intellectuels, philosophiques, culturels et religieux ». Cette conception rejoint celle des kabbalistes juifs pour qui toutes les religions sont porteuses d'une étincelle de vérité. Aucune ne la possède tout entière parce que Dieu, en ce monde, a mille visages.

5. L'histoire commune

Le dialogue interreligieux n'est pas une pratique coupée du monde. C'est la voie pour changer le monde, penser et honorer la vie. C'est une voie ancienne, et l'islam l'a mise en œuvre. Les chercheurs objectifs le reconnaissent et l'affirment : il y eut, pendant sept siècles, du VIII^{ème} au XV^{ème} siècle, à travers tout l'empire musulman, à Bagdad, Fès, Tlemcen, Béjaïa, Tunis, Tolède, Cordoue, Grenade, Murcie, Palerme, Le Caire, Tombouctou, Istanbul, Damas, Konya, Alger, des « séances » de débats (*majlis*) entre chrétiens, juifs et musulmans, véritables structures de dialogue.

Ces séances ont construit un mode du vivre-ensemble. La civilisation occidentale, on l'oublie trop souvent, doit son prodigieux épanouissement, à partir du XIII^{ème} siècle, en Méditerranée, à ce creuset de civilisation et de culture. Le dialogue ne dispense pas l'expression de critiques.

Le problème pour un musulman, malgré des divergences de fond ultérieures, n'est pas à proprement parler le christianisme, la religion respectable de ceux qui suivent le Messie et l'Évangile, mais la « chrétienté » qui a organisé les croisades, accompagné ensuite le colonialisme et étendu son ombre sur le monde, en imprimant sa marque européenne.

Le résultat est assez étonnant. Le « dévoiement » de l'Occident et la « crise de la modernité » sont des problèmes de fond, car ils sont en train de se mondialiser. Ce qui préoccupe n'est donc pas le christianisme dans son esprit, mais la « chrétienté » comme politique, qui, sous la forme historique que nous lui connaissons est parfois, à nos yeux, un dévoiement de l'esprit abrahamique. Le dialogue porte sur le fond de ce type d'interrogation.

La voix des hommes de la chrétienté a été parfois une parole conditionnée par des impératifs politiques partiels et partiels. De la même manière, nous considérons qu'aujourd'hui, les islamistes sont une forme de dévoiement de l'islam et veulent ressembler à cette voie de la chrétienté. Il n'y a pas d'islamisme, modéré ou pas, porteur d'avenir, car il est l'anti-islam. La voie du monothéisme authentique est une voie religieuse et culturelle empruntant le chemin conduisant à la responsabilité, et au lien, sans confusion, ni opposition, entre temporel et spirituel.

Il ne s'agit ni de tourner le dos au monde, ni de s'égarer dans les arcanes des luttes pour les pouvoirs et les contingences, qui instrumentalisent la religion et la transforment en idéologie et doctrine fermée. La voie abrahamique n'est

pas une idéologie. Elle s'adresse autant à l'individu qu'à l'être commun, pour assurer l'articulation entre le dépassement de soi et le vivre-ensemble, afin de témoigner selon sa foi.

Les voix de la « chrétienté » et de « l'islamisme » manipulent les puissances réactives de l'homme, le maintiennent dans l'immaturité et le risque des idolâtries : une forme de schizophrénie qui, au lieu de changer le monde actuel ou de le garder à distance, l'intègre pour parvenir à des fins mondaines.

La voie du monothéisme que l'islam a réactivé et ouvert est celle de la communauté médiane, de la non-opposition entre cœur et raison ; elle intensifie la communion avec la vie, au contraire de la voie des églises du formalisme, du collectif institué et des castes qui font écran, qui peuvent amplifier le risque du culte du veau d'or et de la fascination pour l'éphémère ou pour une voie coupée du discernement entre le relatif et l'Absolu.

Les envoyés depuis Adam, jusqu'au Prophète de l'islam, en passant par Abraham, Moïse et le Messie Jésus, ont eu pour mission de libérer, d'appeler à la liberté responsable, pour permettre à l'humanité de discerner et d'assumer l'épreuve de l'existence. Compte tenu de la dureté de la vie, de la complexité de l'histoire et des enjeux, depuis toujours le dialogue a été une réalité.

Exemples historiques de dialogue interreligieux

- La rencontre entre François d'Assise et le sultan d'Égypte al-Malik al-Kâmil au XIIIème siècle est l'une des plus symboliques. Les historiens et les partisans du dialogue racontent qu'en 1216, le moine décida de partir pour l'Orient. Il se rendit à Damiette, dans le delta du Nil, accompagné de quelques-uns de ses compagnons. Il projetait de rencontrer le sultan et de tenter de le convertir à la foi catholique, mais après avoir visité le camp des croisés, « ce grouillement disparate qui portait le nom d'armée chrétienne », il comprit que sa tâche serait d'annoncer l'Évangile à ses coreligionnaires. François d'Assise eut des dialogues inoubliables avec le sultan, et la vision étriquée qu'il avait de l'islam laissa place à une grande admiration.

Il avait découvert que la foi en Dieu et les valeurs spirituelles pouvaient exister ailleurs que dans le christianisme, sous une forme singulière, insoupçonnée et universelle. « Partis pour évangéliser le monde, beaucoup de prêtres et de pasteurs, dit-on, se sont mis à l'école des peuples et de leur pensée symbolique ». Les sages nous disent : « Tu commenceras à connaître lorsque tu auras l'humilité de la perméabilité ». Le dialogue véritable est en effet un décentrement qui doit découvrir et recevoir l'autre, sans dilution ou dispersion.

- Le débat passionnant, de haut niveau théologique, qui s'est tenu entre le calife Al-Mahdi et le patriarche de Bagdad Timothée I^{er} au IXème siècle. Ce dernier admit naturellement que le Prophète avait suivi la voie des prophètes bibliques, en prêchant la foi au Dieu à qui rien ne ressemble.
- Le message qu'adressa le pape Grégoire VII à l'émir musulman Al-Nacir (qui régnait à Béjaïa, en Algérie) en 1076 : « Dieu tout puissant, qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'aucun ne périsse, n'apprécie rien tant chez chacun de nous que l'amour du prochain après son amour, et que le soin de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions point qu'on nous fit. Or cette charité, nous et vous, nous nous la devons mutuellement puisque nous reconnaissons et confessons – de façon différente, il est vrai – le Dieu Un, que nous louons et vénérons chaque jour comme créateur des siècles et maître de ce monde. »
- L'échange de lettres de Frédéric II avec l'émir Fakhr Al din Ibn Al Shaykh. Il signa, en 1229, avec le sultan Al Malik, un accord de paix qui restituait Jérusalem, Bethléem et Nazareth aux francs, et garantissait la liberté du culte musulman dans la célèbre

mosquée sacrée de la Qubbat Al-Sakhra, où le Prophète avait conduit la prière la nuit de « l'Ascension céleste », *Isra et Mi'iraj*.

- Les disputes entre Raymond Lulle (Ramon Llull en catalan), savant chrétien originaire de Majorque, et les ulémas de Béjaïa en 1307. Lulle considérait les musulmans comme des partenaires incontournables – même s'il voulait les convertir. Il a écrit un ouvrage clé, parmi tant d'autres, sur le dialogue, intitulé *Le Livre du Gentil et des trois Sages*, dans lequel le débat théologique sur la « vraie » religion est laissé ouvert. Dans ce livre, un païen, désespéré à l'idée de la mort, écoute les enseignements successifs d'un juif, d'un chrétien et d'un musulman. Au terme de ce récit, le lecteur ne sait pas où le « gentil » découvre Dieu et à laquelle des trois religions il se sera converti : une belle leçon de respect de l'autre.

À l'époque, ce qu'on appelle aujourd'hui « la société civile » ne fut pas en reste. Au contraire, les partages entre chrétiens, juifs et musulmans furent profonds, malgré des moments difficiles, sans commune mesure avec aucune autre aire civilisationnelle et aucune autre époque. C'est au XXème siècle que les moments de violence, hormis le temps des croisades, ont connu leur paroxysme.

Le dialogue se raréfia, mais jamais il ne fut interrompu. En Europe, des savants étudiaient la langue arabe et la civilisation musulmane alors qu'ils avaient, pour la plupart, accompagné la colonisation. Celle-ci imposait à l'Afrique et à l'Asie, par une violence inouïe, la suprématie matérielle dévastatrice des puissances européennes.

L'« orientalisme » accompagnera la colonisation, mais il reste une source de connaissance moderne des sociétés de l'islam. De nombreux chercheurs remarquent que durant cette période, les relations entre musulmans et chrétiens sont marquées par la domination politique et militaire des occidentaux sans que ceux-ci parviennent à soumettre les cœurs et les esprits. Nombre de personnalités chrétiennes et juives le comprirent et appelleront, chacune dans ses limites, à la coexistence.

Au cours du XXème siècle, ces figures du dialogue ont été frappées par l'attitude typiquement musulmane de réponse sans conditions à l'appel de la révélation et d'attachement à la vie religieuse dans l'intimité de chaque geste de la vie quotidienne. La protection de l'hôte, vertu sacrée, était le signe de leur ouverture au vivre-ensemble. Ces chrétiens et juifs ont partagé la confiance des musulmans dans le Dieu de l'hospitalité. Leur respect et leur admiration de l'autre les ont davantage rapprochés de l'Évangile.

Les chercheurs objectifs ne nient pas la sincérité et l'authenticité du prophète de l'islam et considèrent le Coran comme une expression de la révélation abrahamique, comme troisième rameau ou appel final et non point une religion naturelle. Ils savent qu'« il ne faut pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils vous fissent. » Comme le dit avec justesse Louis Massignon : « Pourquoi réserver à l'islam, à Muhammed et au Coran, les basses explications par la fraude psychologique ou sociologique... ? ».

Le dialogue porteur d'avenir exige de se décentrer. Le manque d'attitudes réciproques d'ouverture à l'autre et de symétrie est une source de distance et de déséquilibre. La condition première pour que le dialogue parvienne à tracer les possibilités du vivre-ensemble, c'est une approche de respect et de vérité comme résultat d'une interaction, et non comme un monopole.

N'importe quel sondage pourra démontrer que la majorité des citoyens, partout, malgré toutes les campagnes de désinformation et de propagande, aspirent à vivre en paix avec leurs voisins et les autres communautés.

Les débats politiques sur « l'identité » ne pourront pas changer cette réalité, même si des crispations sont visibles et que chaque nation a ses valeurs propres. Les croyants et les humanistes doivent redoubler d'efforts pour mettre l'accent sur l'interconnaissance, l'échange et, en fin de compte, la symbiose : la richesse réside justement dans l'interaction pour accéder à l'universel, sans nier le spécifique.

À maintes reprises, de Casablanca au Caire, de Damas à Dakar, le précédent pape, Jean-Paul II, appela les catholiques à dialoguer, à approfondir leur connaissance des musulmans et à travailler avec eux pour promouvoir les valeurs spirituelles dont notre monde a besoin. Il leur demandait de chercher ensemble les voies de la justice, condition de la paix entre les peuples. En 1986, il initia les rencontres interreligieuses d'Assise, qui privilégient la prière. Lors d'un voyage au moyen-Orient, il fut le premier successeur de saint Pierre à entrer dans la grande mosquée de Damas, où il pria. L'estime et le respect des valeurs de l'autre ouvrent le chemin de l'admiration réciproque. Les fondamentalistes des deux camps ne peuvent pas empêcher l'amitié entre les communautés.

Pourquoi dialoguer si l'on croit que l'on est les seuls à détenir la vérité, qu'on n'a besoin de personne pour apprendre à vivre et approfondir notre savoir ? Un certain catholicisme, tout comme un certain judaïsme et comme « l'islamisme », se sont confinés dans des clôtures, des fermetures de la compréhension de la révélation et de la diversité du monde.

Les musulmans ont pour devoir de se demander pourquoi ils se sont « accoutumés » aux régimes autoritaires et aux traditions fermées qui empêchent de pratiquer le dialogue, le *tajdid*, le renouveau des relations interreligieuses et interculturelles. L'islam, tout en se présentant comme la religion du « vrai », donne une place à la pluralité des voies et aux religions de l'appel.

Depuis longtemps, le regard condescendant porté sur « l'islam vivant » par des juifs et des chrétiens d'abord, par la pensée moderne scientifique et laïciste ensuite, fait que le vivre-ensemble bien réel est réduit à des formes d'exception. L'islam est interprété par une partie de l'élite occidentale comme la religion du formalisme, du sabre et de la violence fanatique.

Cela dévalorise le principe du dialogue. Pourtant, depuis l'arrivée des musulmans en Europe en 710, lesquels y resteront sept siècles, jusqu'à l'appel d'Urbain II à la première croisade en 1095 – le dernier bastion musulman fut reconquis par les chrétiens à Grenade en 1492 –, les relations entre chrétiens et musulmans auront été plus souvent marquées par des moments d'échanges et de partage que par des guerres.

Pendant au moins cinq siècles, entre le VIII^{ème} et le XIII^{ème} siècle, l'orient et l'occident méditerranéen ont été à de nombreux plans musulmans, principalement au plan culturel et scientifique. Par delà les conflits entre chrétiens et musulmans, il y aura eu fécondation réciproque.

À compter du XIV^{ème} siècle, les chrétiens occidentaux et orientaux se séparent, sans interrompre leurs relations ni la circulation des personnes. Les dynasties musulmanes, prises dans des conflits internes, se succèdent. Au XXI^{ème} siècle, l'histoire conflictuelle de la post-décolonisation nous a fait vivre de nouvelles divisions. La logique du dialogue est contredite par les xénophobes du nord et les extrémistes du sud, alors que tout appelle à renouer le dialogue en profondeur.

Sans un dialogue de la pensée, spirituel et théologique, sur la doctrine, point faible des relations islamo-chrétiennes actuelles, les défis de notre temps resteront insurmontables car ils touchent au fond même de notre humanité. Il ne s'agit pas seulement d'urgences, de questions économiques et sociales et de réciprocité diplomatique. C'est une tâche prioritaire de la pensée, de la philosophie, de la théologie, de travailler à toutes les questions.

La voie abrahamique n'est pas une idéologie et la parole de Dieu n'est pas relative, même si elles sont ouvertes et qu'elles appellent à l'interprétation et à la nuance. Elles s'adressent autant à l'individu qu'à l'être commun pour assurer l'articulation entre le dépassement de soi et le vivre-ensemble, le visible et l'invisible, l'instant et l'éternité, afin de témoigner selon sa foi. Pour l'islam, le meilleur parmi les hommes est le plus pieux.

6. Les réticences, les divergences et l'ambiguïté

Les réticences, les divergences et l'ambiguïté au sujet du dialogue ne manquent pas. Pour des chrétiens critiques ou pour des musulmans qui doutent du bienfait du dialogue, le dialogue œcuménique ou interreligieux qu'une partie importante du catholicisme officiel cherche à promouvoir, a un côté stratégique. Ne pas s'isoler des autres religions ou mouvements religieux, surtout lorsqu'ils ont « le vent en poupe », serait une nécessité pour ces catholiques : il vaut mieux avoir son « adversaire » ou son « concurrent » à portée de vue plutôt que le perdre de vue.

Ce catholicisme aurait un sens « politique » aigu qui serait aussi l'expression de son réalisme historique et culturel. Ce fut l'axe fort du précédent pontificat. Pour de nombreux observateurs, le dialogue interreligieux ne serait pas une priorité pour Benoît XVI, malgré la multiplication des déclarations en ce sens. Pour certains, son discours de Ratisbonne en 2006 et celui de Lourdes en septembre 2008 en seraient le signe.

À Lourdes, le pape a exprimé sa vision du dialogue devant des évêques et des intellectuels :

« La récente assemblée plénière du conseil pontifical pour le dialogue interreligieux a mis en évidence que le dialogue authentique demande comme conditions fondamentales une bonne formation pour ceux qui le promeuvent et un discernement éclairé pour avancer peu à peu dans la découverte de la Vérité. L'objectif des dialogues œcuménique et interreligieux, différents naturellement dans leur nature et leur finalité respective, est la recherche et l'approfondissement de la Vérité. Il s'agit donc d'une tâche noble et obligatoire pour tout homme de foi, car le Christ lui-même est la Vérité. La construction des ponts entre les grandes traditions ecclésiales chrétiennes et le dialogue avec les autres traditions religieuses exigent un réel effort de connaissance réciproque, car l'ignorance détruit plus qu'elle ne construit. Par ailleurs, il n'y a que la Vérité qui permette de vivre authentiquement le double commandement de l'Amour que nous a laissé notre Sauveur.

Certes, il faut suivre avec attention les différentes initiatives entreprises et discerner celles qui favorisent la connaissance et le respect réciproques, ainsi que la promotion du dialogue, et éviter celles qui conduisent à des impasses. La bonne volonté ne suffit pas. Je crois qu'il est bon de commencer par l'écoute, puis de passer à la discussion théologique pour arriver enfin au témoignage et à l'annonce de la foi elle-même. Puisse l'Esprit-saint vous donner le discernement qui doit caractériser tout pasteur ! Saint Paul recommande : "Discernez la valeur de toute chose. Ce qui est bien, gardez-le". La société globalisée, pluriculturelle et pluri religieuse dans laquelle nous vivons est une opportunité que nous donne le Seigneur de proclamer la Vérité et d'exercer l'Amour afin d'atteindre tout être humain sans distinction, même au-delà des limites de l'Église visible. »

Le mot « **vérité** » revient cinq fois dans ce court passage. Cela peut signifier : « Nous discutons pour chercher la vérité, mais nous la détenons déjà : c'est le Christ, dans sa version catholique, et le but du dialogue est de convertir les autres à cette vérité ». Si tel est le cas, cette posture ambiguë ne peut pas

indiquer le bon chemin même si on sait que l'appel à la conversion de « toutes les nations » attribué à Jésus dans les évangiles, selon le Vatican, est encore un mandat pour l'église.

La question qui se pose pour un chrétien est de savoir comment concilier l'existence de chemins différents et les affirmations de l'Évangile telles que « je suis la Voie, la Vérité, la Vie » ou « allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les... ». Là réside toute la question des rapports entre dialogue et mission : si le dialogue est conçu comme un moyen d'exercer la mission, il est vicié à la base.

Notre approche consiste donc à dire au Pape : s'il s'agit de rechercher ensemble comment comprendre et vivre la vérité aujourd'hui, c'est parfait, mais s'il s'agit de proclamer la vérité que l'on détient comme seule vraie, c'est faussé à la base. La plupart des partisans du dialogue savent que l'un de ses objectifs est l'interconnaissance pour la recherche commune d'un modèle juste de société en fonction de l'épreuve du temps et non point la conversion.

Chacun, fidèle à ses principes, doit s'ouvrir. Le mouvement profond de nombre de chrétiens nous paraît être celui d'une prise de conscience que l'église n'est pas le centre de l'humanité et qu'elle doit donc engager le dialogue avec le monde et toutes ses composantes. C'est le sens de l'encyclique de Paul VI *Ecclesiam suam*, dans laquelle il est dit que l'église se faisait « conversation ».

Pour le musulman, le but spirituel est de témoigner en toute clarté, sincérité et franchise qu'il n'y a pas de dieu, sauf Dieu, et Mohammed est son prophète. Cela a des conséquences infinies quant au rapport avec soi-même, avec l'autre et le monde. Ce fondement n'empêche pas l'idée d'égalité entre tous les humains. Le but est de bâtir une communauté ouverte et humaine qui puisse préserver les liens humains et sociaux, et se préserver des oublis, des violences gratuites et des idolâtries. Garantir l'égalité pour tous, sauvegarder les libertés religieuses et le sens spirituel du monde est inhérent à cette démarche.

La faute, nous dit le Coran, c'est de ne pas garder vivant le lien : « Mais la plupart des hommes n'établissent pas le lien, ne raisonnent pas [*ya'qilûn*] » ; le lien avec l'autre et l'au-delà du monde ainsi que le lien, dans le monde, avec soi-même et autrui. Rompre le lien, prétendre détenir en exclusivité la vérité et refuser le dialogue ouvert n'est pas raisonnable ; cela reviendrait à tourner le dos à la possibilité de partager le sens du vrai, du juste et du beau. On constate un détestable climat de stigmatisation et d'absence d'écoute de l'autre chez les uns et les autres.

Le dialogue interreligieux, selon l'islam, a **trois niveaux de finalités** :

- L'**interconnaissance** liée à la nécessité de connaître l'autre et de se faire connaître. Il s'agit de la découverte réciproque. Découvrir réellement

l'autre, ses valeurs, ses conceptions, sa spiritualité, c'est faire tomber les préjugés et l'ignorance.

- La **recherche commune spirituelle et théologique** afin de parvenir à la possibilité d'une parole commune et à des normes universelles. Cette recherche doit conduire chacun, par le questionnement mutuel, à approfondir sa foi, ses convictions, ses « vérités », en vue de respecter la différence et d'accéder à une vérité valable pour tous, à des règles de vie communes justes, sans syncrétisme, ni relativisme.

Recherche commune

La foi du musulman en la transcendance absolue interrogera le chrétien sur sa relation relative avec la révélation ou trop horizontale avec le messie. En sens inverse, l'importance attachée par le chrétien à l'église dans son chemin vers Dieu fera réfléchir le musulman sur le risque de se construire une foi subjective à lui seul, puisqu'il n'a ni médiateur ni église.

Les spécificités de chacun, d'un côté, et les convergences, d'un autre côté, bien comprises, doivent permettre de maintenir l'horizon ouvert, la progression spirituelle et le vivre-ensemble.

- **L'action pour le bien commun.** Le dialogue appelle à l'émulation saine et à la multiplication des actes de piété, de bien et de justice.

Interconnaissance, parole commune, émulation sont les trois raisons vitales du dialogue interreligieux.

Cela ne signifie pas qu'on passe sous silence ses propres vérités de peur d'être en porte-à-faux avec ses interlocuteurs. Ce qui est vrai pour chacun doit être exprimé clairement, sans dissimulation, y compris les différences fondamentales et les critiques.

L'esprit du dialogue interreligieux

L'interreligieux doit conduire à cesser de considérer autrui comme un égaré, un ennemi ou un adversaire à combattre ou à convertir, mais à voir en lui un questionnement, une épreuve et une miséricorde. Interreligieux devrait signifier attirer l'attention de l'autre qui est différent par la religion sur le fait que tout ce qui est authentiquement croyant, tout ce qui est ouvert, a sa place dans notre univers.

En même temps, il y a lieu de ne pas être otage de l'autre. Dans ce sens, le lien humain doit être maintenu. Comment dépasser les tensions, maîtriser les risques et les menaces, sans dialogue et sans communication ? La rupture, la méfiance, les préjugés nuisent à la relation humaine. Il n'y a pas d'autre choix crédible que le lien et la confiance en l'autre, dans la vigilance ; nous devons

tous être à la hauteur de l'événement du Vatican II et, bien plus, rester fidèles à nos sources fondatrices. Telle est la leçon de bon sens que nous retenons des réactions qui ont suivi notre rencontre.

7. Le dialogue théologique

Certains considèrent que le dialogue théologique et spirituel entre les croyants de différentes religions est impossible ou tout au moins très difficile. Il serait réservé à une élite, compte tenu de la complexité des sujets et des différences radicales voire irréductibles entre les théologies. Avec certaines religions, disent-ils, préjugé et sans preuves, on peut avoir des discussions théologiques, mais non avec l'islam.

Selon eux, les musulmans n'acceptent pas que l'on puisse discuter du Coran, car il est écrit sous la dictée de Dieu. Avec une interprétation aussi absolue, il est difficile de discuter du contenu de la foi. Affirmations invraisemblables, car la révélation directe n'empêche pas le débat sur la foi musulmane, son texte fondateur et son contenu.

Il n'est pas inutile de rappeler trois points de divergences, trois idées théologiques chrétiennes réfutées par l'islam :

- Le **péché originel**. L'être humain peut fauter, glisser, désobéir, oublier, mais il n'est pas intrinsèquement entaché. Il n'y a pas de péché originel en islam.
- L'**incarnation de Dieu en l'homme**. Ce phénomène est fondamentalement contraire au principe de la différence abyssale entre l'Absolu et le relatif. L'unicité de Dieu est l'alpha et l'oméga de la foi en islam, même si la question des effets du Verbe de Dieu sur le croyant – c'est une autre question –, l'alchimie qu'il opère chez lui, la question de l'Un et du multiple, celle de l'unité de la présence et celle de la proximité entre les croyants et le Divin, restent la manifestation des signes de Dieu.
- La **interférence en la Révélation**. Celle-ci est la Parole de Dieu, aucune dimension humaine n'interfère, même si la révélation descend et se manifeste dans le temps des hommes, dans une langue humaine, à travers un envoyé, un homme comme nous, pour l'humanité.

Il est urgent, précisément aujourd'hui où chrétiens et musulmans sont entrés dans une nouvelle période de l'histoire, de se remémorer leurs liens et de dialoguer sur le fond. Les musulmans vivent de manière pleine la foi en un Dieu unique, laquelle est liée au monde et non coupée du réel. Les convergences multiples, le fonds commun abrahamique, les valeurs proches, ont été oubliés.

Il est temps d'actualiser et de mettre en œuvre les principes de la Torah, de l'Évangile et du Coran au sujet du vivre-ensemble, et de reconnaître et développer les liens spirituels qui nous unissent et penser les différences.

La loyauté aux textes fondateurs exige que les croyants reconnaissent et respectent leurs différences. L'approche plurielle de la vérité qui lie est la bonne méthode. Ces textes contiennent, sur certains aspects clés, des lectures fondamentalement différentes. Il faut se les approprier comme autant de richesses.

Certains passages des évangiles expriment clairement, aux yeux des musulmans, la possibilité de la prophétie après le Messie. Au sujet de ceux qui prétendent à la prophétie, dit Jésus selon Matthieu, « vous les jugerez à leurs fruits... les arbres bénis donnent des fruits bénis... » (Mt 12,33).

L'islam a orienté vers le vrai et donné tant de fruits. On considère que l'annonce du prophète de l'islam est explicite chez le Messie, qui selon les textes chrétiens, précise :

« [...] le consolateur, le Paraclet, l'Esprit-Saint, que Dieu enverra, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit... Cependant je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous... J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. »

Jean 14,15-17 et 26 ; 16,7 et 12-14.

Ainsi, plusieurs éléments peuvent converger vers une hypothèse envisageable différente de la tradition chrétienne, concernant la « personnalité » du paraclet. C'est fondamental car selon les évangiles, un paraclet devra venir qui parlera au monde entier. Cela apparaît comme un impératif après le départ du Messie. Il ne parlera pas de son propre chef. Le « Saint-Esprit » pour les musulmans est identifié à l'archange Gabriel apportant la parole divine au sceau des prophètes. Dans une lecture musulmane de ce texte, on observe que le prophète atteste des messages divins antérieurs comme celui du Messie. Il transmet le message à travers le livre saint des musulmans, le Coran, parole pure et incréée de Dieu, descendue comme rappel final, pour demeurer jusqu'à la fin des temps.

Dans le respect de la manière dont l'autre lit et interprète ses propres textes, le Paraclet, dans son explication chrétienne, ne correspond pas à nos yeux aux caractéristiques annoncées par l'Évangile et la Torah. Tout en sachant que les adeptes d'une religion sont en droit de donner sens à leurs textes, nous pouvons les questionner sur leurs interprétations comme ils peuvent nous interroger sur les nôtres. Les musulmans considèrent que le Prophète correspond à la description du Paraclet.

À la question « Qu'est-ce que la vérité ? » posé par Ponce Pilate à Jésus (Jn 18,37), celui-ci lui répond qu'il n'est venu en ce monde que « pour rendre témoignage de la vérité ». C'est une réponse que le Prophète de l'islam et tous les autres envoyés auraient faite. La réponse de Jésus s'inscrit en faux contre toute forme de monopole de la vérité et d'idolâtrie. Des chrétiens pratiquent le dialogue et ne s'enflent pas d'orgueil, selon l'expression du Coran.

Un geste distinctif de l'église catholique à l'égard des musulmans est donc la présence au sein du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, d'une commission spéciale, la **Commission des relations avec les musulmans**. Le Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux est chargé de promouvoir et d'encourager le dialogue religieux entre musulmans et catholiques.

Ce conseil exprime l'intérêt que l'église catholique manifeste pour l'islam qui se réfère à la foi d'Abraham. Et c'est en cela que l'église catholique reconnaît les musulmans. Depuis 1967, ce conseil envoie régulièrement un message aux musulmans à l'occasion de l'Aïd-al-Fitr qui couronne le mois de ramadan.

De tels messages établissent un lien d'amitié entre les deux communautés et contribuent à renforcer des relations déjà existantes et à en créer de nouvelles. Dans le but de multiplier les relations avec les musulmans des différentes écoles, ce conseil a institué des comités mixtes de dialogue périodique avec des partenaires musulmans dans plusieurs pays.

Il s'agit, entre autres, du Comité de l'association islamique-catholique, établi à Rome depuis juin 1995, avec le partenaire musulman du Forum islamique mondial pour le dialogue. L'autre groupe est celui du Comité mixte pour le dialogue, entre le Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux et le Comité permanent d'Al-Azhar pour le dialogue avec les religions monothéistes, établi en 1998.

L'autre domaine de collaboration de ce conseil avec les musulmans est l'organisation conjointe de colloques sur des thèmes variés, d'intérêt commun, notamment avec plusieurs associations islamiques.

L'organisation de rencontres entre le Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux et la fondation Ahl-al Bayt de Jordanie a débuté en 1989. La méthode de travail consiste généralement à discuter d'un thème, des points de vue chrétien et musulman, ainsi qu'à échanger idées et informations.

Le problème étant le **passage à l'application et l'adhésion des masses à la démarche**. Les trois domaines clés pour traduire et généraliser les principes de partage et de respect sont bien connus : l'éducation, la culture et les médias. Mais le pouvoir politique et celui de l'argent ne l'entendent pas ainsi.

Le Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux a de l'expérience en la matière, et des organisations musulmanes pratiquent cet exercice. Le dialogue islamo-chrétien a toujours existé, souvent de manière harmonieuse. C'est aujourd'hui un enjeu des relations internationales, de par les défis communs, les injustices dans le monde et la présence de minorités chrétiennes dans les pays à majorité musulmane et vice-versa.

Avec l'initiative « **Venez à une parole commune** », dont notre rencontre inédite avec le pape a été le prélude, c'est une nouvelle étape du dialogue qui s'ouvre. Reste à en mesurer et à en multiplier l'impact sur les populations.

Ce nouveau dialogue qui a débuté par notre *Lettre ouverte*, et qui s'appuie autant sur les questions théologiques que sociales, démontre qu'une prise de conscience des enjeux est partagée par les deux parties. La volonté de Benoît XVI de poursuivre le dialogue avec les musulmans, à la suite de notre initiative, est un signe prometteur, malgré les préjugés et le chemin à parcourir pour faire connaître le vrai islam. L'horizon reste ouvert.

8. L'initiative des musulmans

Une lettre signée l'année 2007 par le responsable de la maison royale ahl al-Bayt Institute for Islamic Thought de Jordanie et 138 intellectuels et dignitaires religieux musulmans représentant la quasi-totalité des rites et écoles des pays musulmans a été adressée à tous les chefs des églises chrétiennes pour relancer le débat spirituel. Cette démarche est positive, tant la relation avec les chrétiens est un sujet qui prête à controverse et vu les interférences politiques.

Document

Si vous voulez voir le texte intégral de la lettre, suivez ce lien.

Certains musulmans considèrent que le dialogue n'est pas possible alors que des bombes pleuvent sur des populations musulmanes. Le dialogue est vital pour tenter justement de contribuer à changer de manière concrète la situation : mettre fin aux occupations coloniales, aux agressions et au bellicisme.

« Une parole commune entre vous et nous » est inspirée d'un verset du Coran qui vise à rester attaché à l'unicité de Dieu et à se garder de toute forme d'idolâtrie. Une lecture théologico-philosophique s'impose pour comprendre comment et pourquoi des intellectuels musulmans ont effectué cette démarche. On se demandait, parfois, en Europe, si les musulmans « font autant d'efforts pour connaître la foi chrétienne que certains chrétiens font pour connaître l'islam ». Cette lettre est un acte significatif en la matière. Elle commence par un constat :

« Au Nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux, musulmans et chrétiens constituent bien ensemble plus de la moitié de la population mondiale. Sans la paix et la justice entre ces communautés religieuses, il ne peut pas y avoir de paix significative dans le monde. L'avenir du monde dépend donc de la paix entre musulmans et chrétiens. »

8.1. Rappel des valeurs communes

La lettre rappelle ensuite **deux principes cardinaux communs** :

« La base de cette paix et de cette compréhension mutuelle existe déjà. Elle fait partie des principes qui sont les fondations véritables des deux religions : l'amour du Dieu Unique et l'amour du prochain. Ces principes sont énoncés à maintes reprises dans les textes sacrés de l'islam et du christianisme. L'Unité de Dieu, la nécessité de l'aimer et la nécessité d'aimer le prochain constituent ainsi le terrain d'entente de l'islam et du christianisme. »

On énumère quelques exemples :

« Sur l'Unité divine, Dieu dit dans le Saint Coran : "Dis C'est Lui Dieu l'Un ! Dieu Se suffit à Lui-même !" (Al-Ikhlâs, 1-2). Sur la nécessité de l'amour de Dieu, le Coran révèle : "Invoque sans cesse le Nom de ton Seigneur et communie intensément avec Lui !" (Al-Muzzammil, 8). Sur la nécessité d'aimer son prochain, le Prophète Mohammed (sur lui la Paix et les bénédictions divines) a dit : "Aucun d'entre vous n'est croyant tant que vous n'aimez pas pour votre prochain ce que vous aimez pour vous-mêmes". Dans les Évangiles, Jésus dit : "Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est Un. / Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ton intelligence et de toute ta force". C'est là le premier commandement. / Le second lui est semblable : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même". Il n'y a pas de commandement plus grand que ceux-là" (Mc 12,29-31). »

La notion d'« amour » est une catégorie qui a été mise en avant par le christianisme, et existe aussi en islam. Nul n'a le monopole de l'amour de Dieu et du prochain. Cette approche est un aboutissement et non un point de départ. La foi en un Dieu unique est l'alpha et l'oméga, elle doit se traduire dans la vie par la piété et la justice, deux valeurs indissociables, pour aboutir au bel agir, l'*ihsan*, et à l'amour. Aimer Dieu, c'est ne rien lui associer, être juste avec autrui. Jésus, selon Matthieu, disait : « Il ne suffit pas de me dire Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le royaume des cieux, il faut faire la volonté de mon père qui est aux cieux » (Mt 13,27).

Dans la lettre, nous expliquons également que le Coran exhorte au dialogue et à l'entente sur la base de l'adoration en un Dieu Unique, rappel lancé aux chrétiens et aux juifs :

« Dans le Saint Coran, Dieu le Très-Haut enjoint les musulmans de lancer l'appel suivant aux chrétiens (et aux juifs – les gens des Écritures) : Dis : "Ô gens des Écritures ! Élevez-vous à une parole commune entre vous et nous, à savoir de n'adorer que Dieu Seul, de ne rien Lui associer et de ne pas nous prendre les uns les autres pour des maîtres en-dehors de Dieu". S'ils s'y refusent, dites-leur : "Soyez témoins que, en ce qui nous concerne, notre soumission à Dieu est totale et entière" (« Al-E-Imran », 64). L'expression "de ne rien Lui associer" se réfère à l'Unité de Dieu, tandis que l'expression "de n'adorer que Dieu Seul" renvoie au fait d'être dévoué totalement à Dieu. »

La notion de « parole », qui apparaît plus de 70 fois dans le Coran, signifie aussi *logos* : il s'agit de dialoguer et raisonner ensemble sur la base de principes raisonnables communs, fondés, pour les musulmans, sur l'axiome central de l'unicité de Dieu. Nul n'a le monopole de la vérité, nul ne peut confisquer le *logos*.

Cette lettre rappelle l'attachement aux valeurs du strict monothéisme, c'est-à-dire avant tout à l'**unicité de Dieu**, au sens où il est Infini. Le refus de toute idolâtrie, de toute réduction de l'Un, de l'Absolu par rapport au relatif, est sans concession. La lettre rappelle ensuite le **devoir de justice envers le prochain**, car tout un chacun est signe de ce mystère et capable d'accès au vrai :

« Le premier et plus grand commandement. Selon l'un des plus anciens commentaires coraniques faisant autorité, l'expression "de ne pas nous prendre les uns les autres pour des maîtres en-dehors de Dieu" signifie "de ne pas obéir les uns aux autres en désobéissant à ce que Dieu a commandé". Ici, c'est le second commandement qui est exprimé, car la justice et la liberté de religion sont des aspects centraux de l'amour du prochain. Conformément au Coran, nous, en tant que musulmans, invitons les chrétiens à s'accorder avec nous sur ce qui nous est commun. »

Puis est expliqué dans la lettre le *credo* central de l'islam qui consiste en deux témoignages de foi ou *shahada*, qui affirment : « Il n'y a de dieu que Dieu, et Mohammed est l'envoyé de Dieu ». Ces deux témoignages sont l'impératif *sine qua non* de l'islam. Celui ou celle qui répond à l'appel, qui prononce la *shahada*, manifeste par là qu'il est musulman ; celui ou celle qui le nie n'est pas musulman.

D'autre part, le Prophète a dit : « La meilleure invocation est : il n'y a de dieu que Dieu. » Et aussi : « La meilleure chose que nous avons dite – moi et les prophètes qui m'ont précédé – est la parole : "il n'y a de dieu que Dieu, Seul et sans associé, à Lui le Royaume ainsi que la Louange, et Il est puissant sur toutes choses ». Le terme « Seul » rappelle aux musulmans que leurs cœurs doivent être consacrés à Dieu Seul, puisque Dieu dit dans le Saint Coran : « Dieu n'a pas doté l'homme de deux cœurs » (« Al-Ahzab », 4). Dieu est Absolu, et l'adoration qui Lui est consacrée doit donc être totalement sincère.

C'est une attitude d'ouverture, de recherche de l'infini, de refus de confondre le fini et l'infini, par conséquent de refus des idoles, de refus d'adorer Dieu comme une idole, et de refus de l'enfermement.

C'est un appel à une perpétuelle reconnaissance que ce qui est nous dépasse et qu'en même temps, il nous tient en propre. Pour le saisir, il y a lieu de réactiver nos capacités intrinsèques, de réinventer nos gestes. Non seulement l'islam refuse les idoles, c'est-à-dire tout ce qui est fini et fait écran entre le monde et moi, mais il assume le fait que la vie est traversée par des contraintes et des tensions que nous devons maîtriser.

Pour l'islam, il faut ajuster et changer la vision du monde à partir de ce concept de Dieu, l'Absolu, l'Infini, Celui à qui rien ne ressemble, qui est nulle part et partout à la fois. Nous devons élargir sans cesse tous les horizons, tisser de nouveaux liens et construire des concepts au contact du mouvement du monde qui se dérobe et se dévoile. Autrement dit, il faut suivre l'appel de la Révélation, tenir une posture produisant des effets d'émancipation et de libération, bien loin des illusions, des aliénations et des fantasmes selon lesquels on détient d'avance les clés du bonheur et du salut.

La lettre ajoute que « l'expression "sans associé" rappelle aux musulmans qu'ils doivent aimer Dieu uniquement, sans rival en leurs âmes, puisque Dieu dit dans le Saint Coran: "Il est des hommes qui prennent en dehors de Dieu des associés qu'ils se mettent à aimer à l'égal de Dieu Lui-même ! Mais ce sont les croyants qui vouent à Dieu le plus grand amour" (« Al-Baqara », 165). "En effet, leurs peaux et leurs cœurs s'adoucissent à l'évocation de Dieu [...]" (« Al-E-Imran », 23). L'expression "à Lui le Royaume" rappelle aux musulmans que leurs pensées ou leurs compréhensions doivent être totalement vouées à Dieu, car le royaume correspond précisément à tout ce qui se trouve dans la Création

ou dans l'existence, et tout ce que la pensée peut connaître. Et tout est dans la Main de Dieu, puisque Dieu dit dans le Coran : "Béni soit Celui qui détient le royaume et qui est Tout-Puissant" (« Al-Mulk », 1). »

8.2. Connaître et respecter

L'interconnaissance constitue la clé de voûte de l'islam. Plusieurs versets illustrent le lien que l'on doit garder vivant avec l'Invisible, avec l'au-delà du monde et l'Absolu. Ils résument la parfaite et complète dévotion du Prophète à Dieu. Dans le Coran, Dieu recommande aux musulmans qui l'aiment de suivre l'exemple du Prophète afin d'être aimé en retour par Dieu.

La lettre affirme que l'amour de Dieu, en islam, implique de vouloir sa proximité tout en sachant que rien ne Lui ressemble. Il n'y a aucune preuve et certitude matérielles mais il y a la certitude du cœur et la vibration de l'âme. L'adoration pleine et entière ne consiste pas en une émotion partielle et vague.

Il ne s'agit pas d'aimer pour aimer, mais de connaître ce que veut le Tout Autre et de recevoir un brandon de savoir au sujet de la manière d'adorer l'Absolu. Le Coran nous dit : « Ceux qui savent sont-ils semblables à ceux qui ne savent pas ? ». Cela permet de témoigner.

L'amour est secret et intime. La connaissance va plus loin et prend son sens dans le partage de l'Infini. L'accent est mis sur que ce qui retient l'attention du musulman, sur le témoignage : « Il n'y a de dieu que Dieu, Seul et sans associé, à Lui appartiennent le Royaume et la Louange, et Il est Puissant sur toutes choses » – invocation considérée par nous comme la meilleure chose que les prophètes ont dite – en montrant ce qu'elle exige et entraîne, à travers la dévotion. C'est-à-dire aimer et adorer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée, de toute sa volonté, de toutes ses forces et de tous ses sentiments. À nos yeux, cela est si proche des commandements de la Bible, comme dans le *Deutéronome* (6,4-5) et la liturgie juive, qui énoncent : « Écoute, Ô Israël : le Seigneur, notre Dieu, le Seigneur est Un ! / Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force ». De même, dans le Nouveau Testament, lorsque Jésus le Messie est interrogé à propos du plus grand commandement, il répond :

« Les pharisiens ayant appris qu'il avait réduit les Sadducéens au silence, se réunirent, et l'un d'eux, docteur de la Loi, vint lui poser cette question pour le mettre à l'épreuve : "Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ?". Jésus lui répondit : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ton intelligence. C'est là le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements procèdent toute la Loi et les Prophètes". »

Mt 22,34-40.

La lettre précise que ce que les religions juive, chrétienne et musulmane possèdent en commun – malgré les différences de langues entre l'hébreu de l'ancien testament, l'araméen des mots originels de Jésus et la version grecque

Note

Ce vocabulaire religieux qui parle de « Dieu » comme de l'air que l'on respire, peut étonner certains occidentaux. Mais tel est notre regard : nous savons que Dieu est insaisissable et, en même temps, plus proche de nous-même que notre cœur.

actuelle transmise dans le nouveau testament, et l'arabe du Coran – : **l'objectif de la miséricorde et l'amour de Dieu** totalement, de tout son cœur et de toute son âme, et la dévotion qu'on lui doit. C'est le premier et le plus grand commandement pour les êtres humains.

On peut dire que le Prophète réaffirmait et exhortait au rappel du premier commandement biblique. Les significations de l'essentiel de la Torah, de l'Évangile et du Coran sont effectivement similaires. Même si elles apparaissent parfois divergentes dans des versions et des contextes différents, toutes soulignent **la primauté de la miséricorde, de l'amour et du respect de l'autre.**

La lettre développe l'idée que nombre d'injonctions en islam concernent l'importance de la miséricorde envers le prochain.

Aimer ou, à tout le moins, respecter son prochain, est partie intégrante et essentielle de la foi en Dieu et de l'amour pour Lui.

En islam, il ne peut y avoir de vraie foi en Dieu ni de droiture sans justice. Le Prophète a dit : « Aucun d'entre vous n'est croyant tant que vous n'aimerez pas pour votre frère ce que aimez pour vous-mêmes. » Et aussi : « Aucun d'entre vous n'est croyant tant que vous n'aimerez pas pour votre prochain ce que vous aimez pour vous-mêmes. » Cependant, nous savons que l'empathie et la sympathie à l'égard du prochain – et même les prières formelles – ne suffisent pas.

Elles doivent **s'accompagner de l'interconnaissance** capable d'aboutir à la générosité et au sacrifice de soi et du partage. Le Coran proclame que sans connaître l'autre pour lui donner ce que nous aimons le plus, nous n'aimons pas vraiment.

Il convient d'ajouter que le second commandement se trouve également dans l'ancien testament :

« Tu ne couvreras pas de haine pour ton frère dans ton cœur. Tu blâmeras certainement ton prochain, et tu ne porteras pas de faute à cause de lui. / Tu ne prendras pas vengeance, ni garderas rancune envers les enfants de ton peuple, mais tu aimeras ton prochain comme toi-même : Je suis le Seigneur. »

Lévitique, 19,7-18.

Deux grands commandements en commun

Ainsi, le second commandement, comme le premier, sont abrahamiques et monothéistes. Ces deux commandements fondent la Loi et la parole des prophètes. L'islam et le christianisme sont, de façon évidente, des religions à la fois proches et différentes. Certaines de leurs différences formelles ne peuvent être minimisées. Mais les deux plus grands commandements représentent un terrain d'entente ainsi qu'un lien entre le Coran, la Torah et le nouveau testament.

Illustrons notre propos par ce que dit le Coran au Prophète : « Ce qui t'est dit aujourd'hui est la même chose que ce qui était dit aux prophètes qui t'ont précédé » (« Fussilat », 43). De même : « Dis (Mohammed) : Je ne suis pas nouveau parmi les messagers ! J'ignore le sort que Dieu nous réserve aussi bien à moi qu'à vous. Je ne fais que suivre ce qui m'est révélé, et ma mission ne consiste qu'à avertir en toute clarté. » (« Al-Ahqaf », 9).

Dieu confirme ainsi que les vérités éternelles similaires que sont l'Unité de Dieu, la nécessité de connaître, de l'aimer et de l'adorer totalement en excluant toute divinité et finitude, la nécessité de connaître et d'aimer les êtres humains, ses semblables, sous-tendent toute véritable religion :

« En vérité, Nous avons envoyé un prophète à chaque communauté avec le message suivant : "Adorez Dieu et éloignez-vous du culte des idoles !". Et si certaines de ces communautés ont suivi la Voie de Dieu, d'autres ont préféré le chemin de l'erreur. Allez donc de par le monde et voyez quelle a été la fin de ceux qui criaient au mensonge ! »

Le Coran, « Al-Nahl », 36.

8.3. Parole et raison

La religion islamique appelle donc à une parole commune, cela signifie aussi une raison raisonnable, une pratique conforme à nos dires et un refus de toute forme d'idolâtrie. Le Coran indique aux musulmans de lancer aux chrétiens et aux juifs – les gens des Écritures – l'appel au dialogue, à l'interconnaissance et à l'unité monothéiste :

« Dis : "Ô gens des Écritures ! Élevez-vous à une parole commune entre vous et nous, à savoir de n'adorer que Dieu Seul, de ne rien Lui associer et de ne pas nous prendre les uns les autres pour des maîtres en-dehors de Dieu ". S'ils s'y refusent, dites-leur : "Soyez témoins que, en ce qui nous concerne, notre soumission à Dieu est totale et entière". »

Le Coran, « Al-E-Imran », 64.

Musulmans, chrétiens et juifs devraient être libres de suivre ce que Dieu leur a ordonné sans avoir à « se prosterner devant des rois et autres ». Car Dieu dit dans le Coran : « Nulle contrainte en religion [...] » (« Al-Baqara », 256). Ce verset se réfère indéniablement au second commandement, c'est-à-dire au respect et à l'amour envers le prochain dont la justice et la liberté religieuse sont une partie cruciale. Le Coran ajoute : « Dieu ne vous défend pas d'être

bons et équitables envers ceux qui ne vous attaquent pas à cause de votre religion et qui ne vous expulsent pas de vos foyers. Dieu aime ceux qui sont équitables » (« Al-Muntahina », 8).

Ainsi en tant que musulmans, nous invitons les chrétiens à se souvenir que les musulmans témoignent du Dieu Unique, que Un ne signifie pas le nombre un, ou deux ou trois, mais l'Infini, l'Absolu, l'Unicité sans pareille. Nous disons aux chrétiens que nous ne voulons pas polémiquer mais les connaître et nous faire connaître. Nous ne sommes pas contre eux et l'islam n'est pas non plus contre eux – tant qu'ils ne déclarent pas la guerre aux musulmans à cause de leur religion, qu'ils ne les oppriment pas et qu'ils ne les expulsent pas de leurs foyers (conformément au verset du Coran, « Al-Muntahina », 8, précédemment cité).

De plus, Dieu affirme :

« Les détenteurs des Écritures ne sont pas tous les mêmes, car parmi eux il y a une communauté pieuse dont les membres passent des nuits entières à réciter les versets de Dieu et à se prosterner. / Ils croient en Dieu et au Jour dernier ; ils ordonnent le Bien, réprouvent le Mal et s'empressent d'accomplir de bonnes œuvres. Ceux-là sont au nombre des justes. / Quelque bien qu'ils fassent, il ne leur sera pas dénié, car Dieu connaît bien ceux qui Le craignent. »

« Al-E-Imran », 113-115.

La question suivante se pose alors : « Le christianisme est-il nécessairement contre les musulmans ? »

Les musulmans reconnaissent Jésus comme le Messie, même si ce n'est pas tout à fait de la même manière que les chrétiens (des chrétiens eux-mêmes, peu nombreux certes, débattent de la nature de Jésus) : « Le Messie Jésus, fils de Marie, est un envoyé de Dieu, Son Verbe déposé dans le sein de Marie, un Esprit émanant de Lui » (« An-Nisa », 171). C'est pourquoi les chrétiens sont invités à considérer les musulmans non contre eux mais avec eux. En tant que musulmans et par fidélité au Coran, nous demandons aux chrétiens de s'accorder avec nous sur ce que nos deux religions ont essentiellement en commun.

La foi en Dieu, l'Unique, et le respect du prochain sont le terrain d'entente et la base de tout dialogue interreligieux. En effet, ce que nous avons en commun procède de toute la loi et des prophètes. Trouver un terrain d'entente entre musulmans et chrétiens n'est pas une simple question de dialogue œcuménique et courtois entre des leaders religieux sélectionnés. Le devenir de l'humanité est en jeu. Le monothéisme a un rôle décisif à jouer si musulmans et chrétiens trouvent des terrains d'entente. Ensemble, chrétiens et musulmans représentent la majorité de la population mondiale : ainsi la relation entre ces deux communautés religieuses est le facteur le plus important contribuant à la paix ou à la guerre.

Si les musulmans et les chrétiens ne vivent pas en paix et en justice, le monde ne peut être en paix. Face à des défis complexes sans précédent, insaisissables (dont le risque de déshumanisation est l'un des plus visibles), face à l'armement terrible du monde moderne aucune partie ne pourrait faire face, seule.

Aucune partie ne pourrait remporter unilatéralement un conflit opposant plus de la moitié des habitants de la planète. Chrétiens et musulmans se côtoient à travers le monde et notre avenir commun est en jeu. Dans le dialogue inter-religieux, c'est donc la survie du monde qui est en jeu. Il ne s'agit en aucun cas d'un front : il importe d'être ouvert et non fermé.

8.4. Paix et justice

Rappelons que Jésus a dit : « Heureux ceux qui apportent la paix » (Mt 5,9), et aussi : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il damne sa vie ? » (Mt 16,26). Le dernier chapitre du Coran s'intitule les Gens, les humains. C'est le signe que le but de la Révélation, de l'Appel, du Rappel, est l'intérêt de l'humanité toute entière.

Le Coran est œcuménique :

« Nous t'avons révélé le Coran, expression de la pure Vérité, qui est venu confirmer les Écritures antérieures et les préserver de toute altération. Juge donc entre eux d'après ce que Dieu t'a révélé. Ne suis pas leurs passions, loin de la Vérité qui t'est parvenue. À chacun de vous, Nous avons tracé un itinéraire et établi une règle de conduite qui lui est propre. Et si Dieu l'avait voulu, Il aurait fait de vous une seule et même communauté ; mais Il a voulu vous éprouver pour voir l'usage que chaque communauté ferait de ce qu'Il lui a donné. Rivalisez donc d'efforts dans l'accomplissement de bonnes œuvres, car c'est vers Dieu que vous ferez retour, et Il vous éclairera alors sur l'origine de vos différences »

« Al-Maeda », 48.

« La parole commune » n'est donc pas un vœu pieux et ne signifie pas un alignement sur la mondialisation à connotation chrétienne, juive ou islamique. Elle doit se traduire de manière concrète, en appliquant le premier mot du témoignage, le « Non » par lequel débute la profession de foi. Ce « non » signifie le refus de toute collusion, fermeture, finitude éphémère et application du commandement du premier mot révélé dans le Coran, *iqra'*. **Il signifie à la fois « apprends », « lis » et « récite », en somme, « raisonne »** ! Encore et toujours la connaissance.

En vivant, il faut vivre l'interconnaissance, le respect de l'autre au sein de nos sociétés pluralistes, ici et maintenant, dans la vigilance et la disponibilité à résister et à entrer en dissidence en cas d'oppression et de refus du droit à la différence. Cette recherche passe par le refus de l'idolâtrie, la protection de la dignité humaine, la liberté religieuse, la non-instrumentalisation de la religion à des fins étroites, la distinction entre pouvoir religieux et pouvoir politique et aussi la non-opposition entre le temporel et le spirituel.

La lettre « Venez à une parole commune » n'est pas muette sur ces sujets. Au contraire, elle met au centre de sa démonstration le principe cardinal « pas de contrainte en religion ». La distance entre les visions des uns et des autres est grande lorsque justement on veut témoigner de notre foi sans renoncer ni à l'au-delà, évidemment, ni au monde ici-bas, que l'on veut le dé-spiritualiser pour le remplacer par l'athéisme ou le libéralisme, nouvelles religions de notre temps.

Il n'y a pas de paix sans justice : c'est un principe abrahamique. La recherche de la justice, de l'équité et de l'égalité, prouvent le caractère démocratique du monothéisme et de l'islam. Or il y a plus d'une centaine de versets qui exigent de pratiquer l'équité. Il est ainsi requis d'être juste envers les proches et les lointains. Le respect de la liberté religieuse et du droit à la différence est au centre de la sunna du Prophète.

9. Foi et liberté

Les religions centrent leur démarche sur la liberté de la foi et son exercice, conformément au plan du Créateur. Cela signifie qu'il faut aussi comprendre que les musulmans considèrent qu'on ne peut pas opposer la vie intérieure et la vie publique. Les discours dominants à travers le monde, nous demandent de renoncer à répondre à l'appel, à la visibilité de la religiosité et à la foi vivante qui témoignent sereinement dans la transparence de notre vision du monde.

On nous demande aussi de nous « moderniser », en entendant par là, renoncer à nos convictions alors que, paradoxalement, nous n'avons pas attendu le XVIII^{ème} siècle pour découvrir le sens de la liberté et de l'égalité.

Le pape, dans un passage du discours adressé à la curie le 22 décembre 2006, à l'occasion de la présentation des vœux de Noël, affirme cette idée de similitude de situations face aux défis de la modernité. Or notre histoire est autre : « Nous devons garder à l'esprit le fait que le monde musulman se trouve aujourd'hui avec une grande urgence face à une tâche très semblable à celle qui fut imposée aux chrétiens à partir du siècle des Lumières et à laquelle le Concile Vatican II a apporté des solutions concrètes pour l'Église catholique au terme d'une longue et difficile recherche. De même que dans la communauté chrétienne, il y a eu une longue recherche sur la juste place de la foi face à ces convictions – une recherche qui ne sera certainement jamais conclue de façon définitive – ainsi, le monde musulman également, avec sa tradition propre, se trouve face au grand devoir de trouver les solutions adaptées... »

L'époque favorise les dichotomies, les intégrismes, les autoritarismes et les injonctions, qu'elles s'inspirent de doctrines religieuses dites orthodoxes ou d'un ordre athée qualifié de démocratique. Leur logique commune consiste à condamner les dissidences et les résistances témoignant d'une vision diamétralement autre. Au lieu de s'adonner aux concessions à l'infini, sous le poids des pressions, de favoriser la sortie de la religion de la vie ou au contraire, de s'enfermer dans les lectures idéologiques, obscurantistes et stériles de la religion, le monde musulman doit revenir aux préceptes du Coran. Il ne cessera pas de témoigner de son rapport à l'infini.

Ces préceptes fondent la cohérence et l'harmonie entre le spirituel et le temporel sans confusion ni opposition. Ils garantissent aussi les droits de la personne et la liberté de conscience. Le droit de croire ou de ne pas croire est reconnu. L'équité religieuse du pouvoir politique et la liberté pour les religions au sein de la société sont également exigées.

Les musulmans « de la diaspora », ces nouvelles minorités dans la cité occidentale, se veulent généralement des citoyens. Ils savent que l'islam privilégie la vie à l'application littérale de la loi religieuse. Ils respectent donc en général l'ordre juridique et politique local.

Les peuples musulmans considèrent aussi que, malgré des moments de conflits et de contradictions même quand l'islam est majoritaire et en position de force, il a le plus souvent respecté les minorités et favorisé la liberté religieuse. Ainsi, c'est grâce à ce sens du respect du droit à la différence que les églises chrétiennes d'Orient ont pu, depuis 15 siècles, préserver leur autonomie, participer à la civilisation musulmane et être partie prenante de la société.

La lettre « Venez à une Parole commune » est un exemple de la volonté de connaître l'autre et dialoguer théologiquement avec lui. Les signataires de la lettre réhabilitent l'idée que l'islam est ouvert. Cet événement hautement significatif ne peut pas ne pas être remarqué. Il est nécessaire ici d'en souligner l'importance. Il ne se réduit pas à une dizaine de sunnites ou de penseurs habitués au dialogue.

On compte parmi eux des intellectuels, et, contrairement à ce qui est colporté, de hauts responsables religieux, des dignitaires, comme le mufti d'Égypte, et des officiels comme le secrétaire général de l'Organisation de la Conférence Islamique (OCI), et celui de l'ISESCO (Islamic Educational, Scientific and Cultural Organization, l'UNESCO islamique).

Comme l'ont remarqué à juste titre les responsables et théologiens de l'Institut Pontifical d'Études Arabes et d'Islamologie (PISAI), l'éventail des signataires du texte est parlant : « Largeur au niveau des signataires : cent trente-huit personnalités musulmanes provenant de pays situés dans tous les continents ». Ceux-ci appartiennent aux différentes écoles religieuses au sein de l'islam et témoignent de nuances variées. Il a été également adressé à un large public constitué de l'ensemble des guides des différentes églises chrétiennes.

10. Le dialogue et l'universel

La lettre vise l'universel, l'étendue du champ concerné, à savoir les musulmans, les chrétiens, les juifs et les hommes du monde entier. Lors de notre entretien avec le pape, tout comme dans la lettre « Venez à une parole commune », nous ne nous réfugions pas dans un mot d'ordre revendicatif de l'*Umma*.

Bien au contraire, nous nous situons comme croyants et humanistes, partenaires de l'humanité à laquelle nous proposons notre façon de concevoir les fondements de la religion et de la vie en société, en vue de la survie de l'humanité dans une paix effective liée à la justice. Nous nous intéressons, à la fois au destin du monde actuel, tel qu'il est, ici et maintenant, et à celui de l'au-delà du monde, lié au devenir.

Cette visée double, à la fois immanente et transcendante, fait apparaître dans notre discours un courant ouvert sur la nécessité du vivre-ensemble. Ce n'est pas naïf, compte tenu de la violence du monde et du cynisme prédominant. Au contraire, cela touche au sens même de ce qui est en jeu. Dieu et l'homme sont notre horizon. Notre souci est de garder vivant le lien entre l'humanité et son Créateur et entre tous les êtres humains.

Ces liens conditionnent toutes les possibilités : malheur, bonheur, guerre, paix... Nous refusons de nous limiter à des idées généreuses et générales. Il s'agit en fait d'attirer l'attention sur les dangers de l'islamophobie et l'urgence des droits humains, expression musulmane clé. Ces droits exigent de chacun une attention soutenue et une réflexion à la hauteur des défis du moment.

Dans la lettre précitée, les références utilisées sont celles qui fondent nos convictions et nos visions mais aussi celles des « Gens du Livre ». Les citations bibliques et évangéliques utilisées émanent de sources juives et chrétiennes. Dans un souci scientifique, les explications données reposent sur les langues originelles : l'hébreu, l'araméen et le grec.

Le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain est autant cité dans le Deutéronome et dans l'Évangile que dans les versets du Coran. Cette volonté de reconnaissance et de respect de l'autre, dans le désir le plus profond de ce qu'il veut être, est délibérée. Elle est conforme à ce que le Prophète a enseigné aux musulmans, et ouvre la possibilité d'une vraie relation entre des peuples, des communautés et des groupes culturellement et religieusement différents.

La leçon à retenir de notre rencontre avec le pape et de cette lettre amicale, théologique et religieuse, est que les valeurs communes et le devenir commun sont plus importants que les divergences. Cela s'inscrit dans le sillage de

Louis Massignon (10), Louis Gardet (11) et Georges Anawati (12). C'est ce que signalent également de nombreux théologiens et prêtres chrétiens actuels : Claude Geffré (13), Michel Lelong (14), Henri Teissier (15), Michel Jondot (16), Christian Delorme (17) et Vincent Aucante (18). À titre de preuve, les deux commandements des deux autres rameaux monothéistes, judaïsme et christianisme, participent aussi à la définition du troisième rameau, l'identité musulmane.

Les théologiens chrétiens du PISAI affirment à notre égard – et à juste titre – :

« [cette lettre n'a pas été écrite] par complaisance ni par politique, mais, en vérité, uniquement à partir de leur proclamation de l'unicité divine (*al-tawhîd*), pivot de la foi musulmane. Effectivement, nous reconnaissons que l'acceptation radicale de l'unicité divine est une des expressions les plus authentiques de l'amour dû à Dieu seul et que la foi n'allant jamais sans les bonnes œuvres, comme ne cesse de le répéter le Coran (*al-ladîna âmanû wa 'amilû al-sâlihât*, in « Al-Baqara », 25), l'amour de Dieu est indissociable de celui du prochain. Nous savons gré à ceux qui nous interpellent, en soulignant ainsi l'accord sur l'essentiel qui fonde nos diverses communautés de croyants, de conserver cependant une vision réaliste et courageuse. En effet, d'une part, ils ne gomment pas la différence de nos options christologiques ; et, d'autre part, ils ne passent pas sous silence le problème de la liberté religieuse (« Al-Baqara », 256) qu'ils considèrent comme étant un point crucial. Ce réalisme ne les empêche pas d'avoir une vision positive sur les obstacles et les différences qui demeurent entre nous ; si bien que, fidèles à la tradition coranique qui les inspire, ils n'y voient qu'une occasion d'émulation dans la recherche du bien commun (« Al-Maeda », 48). C'est certainement cette vision positive des difficultés qui leur a permis d'écarter la polémique, de se dépasser [...]. »

Avec objectivité, ils soulignent :

« En lisant ce document, nous remarquons l'existence, de leur part, d'un regard neuf et créatif, porté sur le Texte coranique et celui de la Tradition prophétique, par rapport à certaines interprétations historiques, marquées par des situations particulières qui en rendaient la portée relativement restrictive en ce qui concerne la considération des non-musulmans. Nous pensons, en particulier, à la portée générale qu'ils donnent aux versets de « Al-E-Imran » (versets 113-115) relatifs à une communauté droite qui récite les versets de Dieu durant la nuit, tout en se prosternant, que nombre de commentateurs assimilaient jusqu'ici aux seuls chrétiens sur le point de se convertir... Pour conclure, nous voulons insister sur l'attitude a priori positive des auteurs du texte dans leur interprétation des trois passages parallèles des Évangiles synoptiques. Ils auraient pu choisir des exégèses bien plus restrictives et minimalistes que la tradition chrétienne pouvait aisément leur fournir et qu'ils n'ignorent certainement pas.

Stimulés par leur attitude, nous ne voulons retenir, nous aussi, que l'interprétation maximaliste selon laquelle les textes du Coran et de la Tradition prophétique ne limitent pas aux seuls membres de l'*umma* les bienfaits que tout bon musulman doit prodiguer à son prochain au nom de sa foi en Dieu et de son amour exclusif pour lui. Un tel document nous encourage à poursuivre décidément notre engagement pour que la différence de nos langues et de nos couleurs (*ihtilâf alsinâti-kum wa alwâni-kum*, « Al-Room », 22), c'est-à-dire nos différences culturelles profondes, loin de nous engager dans le soupçon, la méfiance, le mépris et la dissension, comme cela s'est souvent vérifié dans l'histoire de nos rapports et comme c'est toujours le cas dans le monde d'aujourd'hui, soit perçue comme des signes pour ceux qui savent (*inna fî dâlika la-âyatîn li-l-'âlimîna*), c'est-à-dire, comme une miséricorde provenant de notre Seigneur. »

Dans le même ordre d'idées, le 31 octobre 2007, en tant qu'intellectuel engagé dans le dialogue, **je décidai d'écrire aux évêques de France**, réunis en conférence annuelle à Lourdes début novembre, pour les sensibiliser à la question de l'islamophobie et du dialogue islamo-chrétien qui étaient à l'ordre du jour de leur réunion. La France, qui a en son sein quelque cinq millions de citoyens de confession musulmane, est l'un des lieux où se joue l'avenir de cette relation.

Document

Si vous voulez voir le texte intégral de la lettre, suivez ce lien.

En décembre 2007, la réponse du nouveau président de la Conférence Épiscopale, le cardinal André Vingt-Trois, exprime son intérêt pour les échanges, notamment pour tenter de cerner les questions difficiles qui se posent dans la vie pratique. Le 19 novembre 2007, le pape adressait à Son Altesse royale le Prince Ghazi bin Muhammad bin Talal sa réponse à notre lettre « Venez à une parole commune », par l'intermédiaire du secrétaire d'État le cardinal Tarcisio Bertone.

Cette réponse positive, suivie depuis par près de cinquante correspondances émanant de dignitaires religieux de différentes églises chrétiennes et d'intellectuels de premier plan, confirme le bien-fondé de notre initiative et ouvre de nouvelles perspectives. Elle permet d'envisager une nouvelle rencontre avec le pape. De même, nous avons l'intention de rencontrer les autres chefs des églises chrétiennes. À Rome, le nouveau président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, le cardinal Tauran, se réjouit dans un entretien au quotidien italien *Avvenire* du 30 novembre de la bonne avancée du dialogue entre l'église catholique et le monde musulman, mais il émet quelques réserves, qu'amicalement nous pouvons accepter :

« Avec l'islam, nous pouvons certainement contribuer à la sauvegarde de certaines valeurs, comme la sacralité de la vie humaine, la dignité de la famille et la promotion de la paix. »

« Chez les musulmans, nous pouvons apprécier la dimension de la transcendance de Dieu, la valeur de la prière et du jeûne, le courage de témoigner de sa propre foi dans la vie publique... Pour leur part, les musulmans peuvent apprendre de nous la valeur d'une saine laïcité. »

Concernant le droit à la liberté religieuse...

« Il y a encore de grosses différences. Cet échange de lettres et cette confiance réciproque qui a l'air de s'être instaurée pourront certainement contribuer à ouvrir des discussions sur la question. Mais c'est un processus qui demande du temps. »

Si l'église catholique, avec le document du Concile Vatican II, *Dignitatis Humanae*, a redécouvert le principe selon lequel aucun homme ne peut être forcé ou empêché de pratiquer une religion, l'islam l'affirme clairement et le pratique, avec plus ou moins de bonheur selon les lieux et les époques, depuis 15 siècles. Certes, des extrémistes, fanatisés et manipulés, musulmans inauthentiques qui semblent proliférer, contredisent toutefois les principes coraniques et universels de respect des libertés religieuses. C'est aussi le cas des régimes islamiques enfermés dans une vision restrictive et des pratiques rétrogrades.

Les faits historiques et théologiques l'attestent : c'est un mauvais procès que l'on fait à l'islam. Il faut donc ne pas confondre les normes et les valeurs permanentes de l'islam avec des perversions religieuses, des déviations politiques ou mafieuses ou encore des réalités anti-islamiques liées aux contradictions du désordre mondial.

La possibilité d'introduire le principe de réciprocité dans le dialogue avec l'islam relève plus de la diplomatie que de la théologie. Bien sûr, ce qui est positivement valable pour les croyants d'une religion doit aussi l'être pour les

Document

Si vous voulez voir le texte intégral de la lettre, suivez ce lien.

fidèles d'autres religions. Le principe de dignité des minorités chrétiennes et musulmanes dans chacune des aires géographiques doit être scrupuleusement respecté.

Notre souci, depuis le début, est de mettre en place un espace permanent de rencontre entre catholiques et musulmans. Au début du mois de mars 2008, suite à notre initiative et après une discussion avec une délégation nous représentant, un projet de Forum fut lancé à Rome pour préparer une rencontre avec le pape Benoît XVI. Sa mise en œuvre, que l'on peut considérer comme historique, eut lieu au début du mois de novembre 2008.

La première rencontre de ce « Forum mondial catholiques-musulmans » s'est tenue à Rome du 4 au 6 novembre 2008. Elle a rassemblé 24 représentants, religieux et intellectuels, de chaque religion. La presse, consciente de l'importance de l'événement, le rapportait déjà depuis mars 2008 :

« Cette décision est donc l'aboutissement d'une initiative lancée en octobre 2007 par le prince jordanien Ghazi bin Muhammad bin Talal : dans une lettre signée par 138 dignitaires musulmans (aujourd'hui au nombre de 255), venus des différents courants de l'islam, le prince invitait les responsables de toutes les Églises chrétiennes à s'engager dans un dialogue avec l'Islam, estimant que "la survie du monde est peut-être en jeu". Cette lettre faisait suite au discours controversé que Benoît XVI avait tenu, en septembre 2006, à Ratisbonne (Allemagne) sur les liens supposés entre l'islam et la violence, puis à sa rencontre avec l'intellectuel algérien Mustapha Cherif. La création d'une instance permanente, susceptible de se réunir en cas de crise, telle que celle liée à la publication des caricatures de Mahomet en 2006, va au-delà des pistes envisagées au départ par les deux parties. Le cardinal Jean-Louis Tauran, président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, avait certes qualifié la démarche des dignitaires musulmans d'"historique" et le pape avait salué "l'esprit positif de la lettre". »

Stéphanie Le Bars. Résumé de l'article paru à *Le Monde* (06.03.08)

Le sens de l'ouverture, la patience et la persévérance sont toujours des sources décisives de progrès.

Certains se demandent si la Lettre n'est pas un texte destiné « à l'usage de l'Occident ». Cette critique, infondée, montre que les préjugés sont tenaces. Il est évident que les signataires de la Lettre sont pour la plupart engagés chez eux dans le dialogue, depuis longtemps et souvent au péril de leur vie. Par cette lettre, ils s'adressent au monde entier et en particulier aux chrétiens.

Des pays, certes, gèrent parfois la question du dialogue dans un contexte où les dimensions politiques l'emportent sur celles à caractère culturel ou religieux. Il en est de même pour le Vatican et d'autres pays occidentaux. Tous les artisans du dialogue islamo-chrétien en sont conscients. Ce qui compte est de faire prévaloir la prééminence des valeurs spirituelles communes et le besoin de justice. L'émulation n'exclut pas la bonne entente, le besoin de se connaître et de défendre les causes justes, par-delà les lieux et les identités.

Notre rencontre avec le pape, la Lettre « Venez à une Parole commune », l'initiative du roi d'Arabie Saoudite qui a organisé deux rencontres interreligieuses internationales en 2008 à Madrid et à l'ONU, ainsi que les engage-

ments renouvelés des associations (comme le GAIC-France) autour de la Méditerranée, soucieuses du dialogue entre tous les êtres de bonne volonté, sont autant de signes d'espoir. La route du dialogue entre chrétiens et musulmans est longue. Ses artisans sont tournés vers l'avenir, comme le dit le Prophète dans un hadith cité dans la Lettre : « Les humains sont la famille de Dieu : celui qui est le plus aimé de Dieu est celui qui est le plus utile à Sa famille ».

La rencontre qui s'est déroulée au Vatican dans une atmosphère franche, a été marquée par le respect réciproque. La délégation fut reçue par le pape, qui encouragea le dialogue et la bonne entente entre nos religions et nos communautés. Contrairement aux préjugés de certains, nous avons pu discuter de questions théologiques. Des divergences existent évidemment.

Sur le plan doctrinal, nous musulmans avons revendiqué le statut que nous appliquons aux autres communautés monothéistes, de « Gens du Livre ». Le vocable ne semble pas convenir à nos interlocuteurs. La révélation et le strict monothéisme sont notre horizon.

Pour nous, le Coran est la parole directe de Dieu, « descendue » dans le cœur du Sceau des prophètes. Le Livre est sacré et ouvert, ce qui nous exige d'en faire évoluer l'interprétation. Le pape et certains de ses conseillers ne semblent toujours pas bien comprendre cet élément. Une certaine méconnaissance de l'islam et de vieux préjugés sont même perceptibles.

Le débat et la confrontation de foi à foi ont permis de présenter les fondements religieux de chacun et de faire avancer l'interconnaissance quant à l'amour de Dieu et du prochain.

La Miséricorde est centrale pour les musulmans tout comme l'amour pour les chrétiens. Ces deux commandements sont des valeurs pour chacune des religions. Nous croyons en un seul Dieu même si nous en avons une compréhension différente. Nous sommes deux rameaux abrahamiques proches même si nous avons une histoire différente. Nous avons mis l'accent, en tant que musulmans, sur l'idée que la liberté responsable est le fondement même de l'existence.

De plus, nous avons expliqué que l'Islam, religion et monde, distingue et ne confond pas les dimensions essentielles de la vie, le temporel et le spirituel, il les lie en toute cohérence. Un communiqué final en quinze points rappela les principes théologiques des deux religions et l'attachement des croyants à respecter les principes du droit à la différence, à la liberté et à la justice. Contrairement aux préjugés, les musulmans n'ont eu aucune difficulté à affirmer ces principes coraniques et prophétiques.

Sur le plan du diagnostic, les intellectuels chrétiens ont voulu mettre en avant les discriminations que subissent leurs coreligionnaires dans certaines régions du monde musulman, comme c'est le cas en Irak. Tout en considérant ces si-

tuations comme absolument injustifiables, la délégation musulmane a insisté sur le fait qu'il fallait en rechercher les causes politiques, comme l'occupation brutale par des forces étrangères qui prétendent agir au nom du christianisme. De plus, les discriminations que subissent les musulmans et l'islamophobie dans le monde occidental ont pris des proportions préoccupantes, souvent en prolongement de l'antisémitisme.

Lorsque des chrétiens intégristes portent atteinte à la dignité de musulmans, on aimerait aussi entendre dire par des évêques qu'« en aucun cas, le Concile Vatican II ne sera négociable » comme cela a été dit en réponse à des positions antisémites au sens d'anti-juives. L'islamophobie est, à nos yeux de musulmans, une grave diversion et le mal de notre temps depuis la fin de la guerre froide et le 11 septembre.

En réaction, des attitudes irrationnelles de « croyants » portent préjudice à l'image de l'islam. L'injustice est la première des causes des problèmes de notre époque. Le christianisme, l'islam et toute l'humanité sont confrontés aux défis des dérives du monde moderne, marchand et arrogant, qui opprime, déshumanise, pousse au désespoir et entraîne l'instrumentalisation de la religion. Aujourd'hui, nous avons un destin et une responsabilité en commun.

Notre histoire est marquée par la coexistence plus que par la confrontation violente. Pour être crédibles, nous devons pratiquer les principes de paix et les faire adopter par les masses. Nous devons nous souvenir des pages sombres de l'histoire. Nous devons être justes et solidaires, de manière non sélective, des peuples et des groupes qui souffrent de discriminations. Dans ce sens, il y a lieu de contribuer à la connaissance objective de l'autre.

Nous avons convenu que le prosélytisme est inadmissible même si chacun a le droit de témoigner de sa foi. Le dialogue interreligieux peut contribuer à ramener plus de compréhension et à faire reculer la logique inique du choc des civilisations. Il n'y a pas d'autre alternative pour réapprendre à vivre ensemble entre êtres humains, de surcroît quand ils sont de culture abrahamique.

Compte tenu des enjeux et de la réussite de cette rencontre mondiale, il a été convenu de donner un caractère permanent à ce Forum mondial. Il se réunira tous les deux ou trois ans, devenant un canal de concertation pour prévenir, régler les crises et contribuer au rapprochement entre les peuples. Même si un long chemin reste à parcourir, compte tenu des préjugés, des méconnaissances, des risques et de la complexité de la situation, il ne faut pas s'abandonner au renoncement.

Chaque musulman, notamment en Occident, s'accomplira culturellement et spirituellement s'il sait rester ouvert et fidèle à l'essentiel en modérant, adaptant et négociant ses pratiques avec la réalité de la société areligieuse.

La question de la femme et du « voile » envenime le débat dans certains pays occidentaux, d'autant qu'elle est mal posée et stigmatise de manière outragante. Le port d'un vêtement féminin sur la tête et la poitrine, appelé « voile » dans le langage courant, découle d'une simple recommandation coranique qui correspond à une éthique de pudeur, de noblesse et de libération de la femme du temps du Prophète. Aujourd'hui, l'image s'est inversée. L'image de la « femme-objet », produit du libéralisme sauvage, suscite le désir de se démarquer et se transforme parfois, malheureusement, en une autre image de la « femme-objet », produit du dogmatisme religieux. Dans les deux cas, ce sont deux approches extrêmes au sujet de la femme.

Soyons clair : une femme qui ne porte pas le « foulard » ne commet pas de faute, surtout si le milieu dans lequel elle vit ne l'agresse pas en tant que musulmane sans « foulard ». Si les conditions sociales et culturelles lui permettent, en Orient comme en Occident, de vivre sans le foulard et d'être respectée, ce n'est plus une priorité. Il faut garder en vue le but. Contrairement à ce qui est colporté, il n'existe pas de signes extérieurs de la religion musulmane.

Cela est aussi la force de cette religion. Le fini, l'objet et le matériel sont relatifs. Le signe de l'islam, c'est une attitude humaine, pieuse, noble et généreuse, équilibrée et mesurée, à l'image du Prophète. Le Coran le dit clairement : « le meilleur vêtement est la piété ». Il s'agit d'avoir un comportement civilisé et magnanime, nourri par l'idée incomparable « qu'il n'y a de dieu que Dieu », appelant à assumer l'existence de manière pieuse, juste et raisonnable.

La tenue vestimentaire doit être décente. Chaque culture a ses modes d'expression multiples et légitimes. On doit reconnaître le musulman à son humanité, sa piété et ses qualités morales et non à son accoutrement, qui est différent d'une région à une autre, d'une époque à une autre. Ainsi, le Coran parle de « signes éclairants sur le visage à force de prières ». Il faut ici penser aux visages radieux et paisibles, à mille lieux de ces figures d'intégristes renfrognés et tristes de toutes les religions et idéologies.

Le Prophète précise : « Dieu vous jugera selon l'intention de vos cœurs », et aussi : « le musulman est celui dont on ne doit craindre ni la pensée, ni la parole, ni le geste ». L'essentiel est de préserver la dignité, le respect, la pudeur et la singularité de la femme et non point la seule apparence et l'appartenance extérieure. La vulgarité de ceux qui, en Occident, exposent et exploitent la femme ou, à l'opposé, l'obscurantisme de ceux qui, en Orient, l'enferment et la défigurent, sont aux antipodes de la communauté humaine médiane.

Avec la nécessité de la symbiose entre religion et culture dominante, le travail à mener doit aboutir à la reconnaissance de deux espaces complémentaires : la communauté nationale et la communauté de foi. Aujourd'hui, la commu-

nauté musulmane en Occident est fragile. Sous le poids de lectures rigoristes, elle s'attache parfois à des signaux et à du gestuel. Tout musulman ouvert sait qu'il est aberrant de réduire une femme musulmane à un « foulard ».

Ce qui compte, c'est la sincérité du cœur et la pudeur que l'on doit préserver de manière intelligente. L'ignorance des uns et le climat antireligieux des autres, dans nombre de milieux, contredisent des principes universels des droits humains et de l'émancipation. Le « foulard » n'est pas un objet culturel, encore moins un symbole du sacré. Cette visibilité dans un milieu opposé à la religion devient néfaste. Elle pose des problèmes aux femmes, notamment à celles qui veulent étudier ou travailler.

Le Coran parle de « voile », de « vêtement » et de « d'habit », il n'y a donc pas une seule notion mais trois, ce qui fait signe à la pluralité, au choix, pour protéger l'intimité ou différencier des espaces, en aucun cas pour diminuer ou assujettir. De plus, ce n'est jamais pour cacher le visage ou imposer un uniforme. Le « foulard » est seulement obligatoire pour les temps de prière.

La force de la foi doit rayonner dans le comportement citoyen, éclairé et moral. Il faut aussi reconnaître que, loin de comprendre les raisons des pratiques religieuses, la loi prohibant le port du voile à l'école propose une solution qui peut renforcer les préjugés, les tensions et les instrumentalisation. La sécularité, admise aussi par l'islam, doit être ouverte, positive et source de citoyenneté. C'est l'un des principes fondateurs de la société juste.

On s'efforce d'expliquer aux musulmans, notamment des pays non occidentaux, qu'il n'y a aucune interdiction générale du port du foulard en Europe. À l'université, dans les établissements privés, dans les espaces publics, des musulmanes portent le foulard. L'interdiction du port de signes religieux à l'école publique en France, même si elle ne vaut pas seulement pour le foulard, reste problématique quoiqu'elle ait été décidée, selon ses concepteurs, dans un souci d'assurer la paix sociale dans les établissements publics, surtout ceux à population scolaire plurielle.

Même cela a fait le jeu d'islamophobes pratiquant la surenchère, il s'agit apparemment de préserver la neutralité, de prévenir et d'éviter les risques de conflit. Les minorités musulmanes en Europe et chrétiennes dans le monde de l'islam doivent respecter le « modèle » sociétal dans lequel elles vivent : celui-ci doit leur permettre de pouvoir vivre leurs convictions.

La loi, théoriquement, défend l'**intérêt social général**, mais dans le cas du port du voile, en l'occurrence, il est difficile d'occulter qu'elle porte atteinte à **des droits particuliers**. Cette atteinte – et cela aurait dû être vérifié par des instances juridiques comme le Conseil constitutionnel – doit être strictement limitée et justifiée par l'intérêt général.

Le problème est culturel et moral. Dans un environnement laïc dogmatique, toute visibilité religieuse est abusivement perçue comme une atteinte à la culture collective.

Les différentes formes d'expression de l'islam dans l'espace public sont combattues à la fois par les tenants du libéralisme sauvage, de l'intégrisme chrétien et par une partie de la gauche.

Selon les uns, seul le christianisme aurait historiquement droit de cité en France. Selon les autres, il s'agit de réfuter toute visibilité religieuse dans la société, en particulier ce qui semble confondre religion et politique, alors que les musulmans européens font pour leur part la distinction entre sphère religieuse et sphère de la citoyenneté. L'acceptation de la citoyenneté va de soi pour l'immense majorité des musulmans. La posture subjective et injuste qui réunit ces courants est que l'islam n'a pas sa place dans la culture politique moderne.

La **sécularisation outrancière** a eu pour effet que la plupart des gens se trouvent dans l'ignorance religieuse et rejettent ainsi ce qu'ils ne connaissent pas. Chacun doit respecter ce qui relève du commun, les lois du pays et le droit à la différence. Obliger les gens à choisir entre la foi et la citoyenneté est déraisonnable. Personne ne doit obliger quiconque à choisir entre le cœur et la raison, l'un et le multiple, l'individu et la communauté, ces niveaux étant incontournables et complémentaires.

De manière plus générale, la difficulté réside dans le fait que l'immense majorité des citoyens en Europe se considère incroyante et émancipée à l'égard de la religion. Paradoxalement, apparaissent de nouvelles idoles. La culture européenne a été transformée par une forme de contre-culture classique avec le mouvement lié au désir de liberté mais aussi par le libéralisme sauvage opposé à la moralité religieuse.

Les opinions occidentales considèrent en particulier le détachement vis-à-vis du sens du sacré, du licite et de l'illicite, des repères moraux et spirituels, de la liberté sexuelle en dehors du mariage et de l'individu autonome de l'être commun, comme des acquis de leurs nouvelles mœurs.

Souvent, elles fondent leur vision du monde sur une indifférence, voire une hostilité, par rapport à une norme supérieure et aux pratiques religieuses. Tout cela se généralise et dans le cadre de l'hégémonie occidentale, pose problème pour d'autres cultures. Bien plus qu'à la peur de la violence aveugle, phénomène injustifiable, amplifié et conjoncturel, les opinions occidentales se trouvent de nouveau confrontées à une autre grille de lecture de la vie,

celles des croyants, à commencer par les musulmans, qui, sans les confondre, cherchent à lier et à équilibrer liberté et sens, autonomie et communauté, raison et foi.

Ce débat de fond ne peut être sans cesse ajourné sous prétexte que seul l'Occident est émancipateur ou que l'islam est la dernière religion révélée. Autant les musulmans doivent réapprendre à affronter avec mesure la perception dite émancipatrice du sujet, autant les occidentaux areligieux doivent accepter le droit de vivre selon un rapport différencié au monde et à l'au-delà du monde.

Nous constatons que le principe religieux de **morale** peut annihiler toute forme de liberté et que le principe moderne dit d'**émancipation** peut aussi être perverti au nom d'un modèle occidental hégémonique qui impose une façon d'être, de faire et de paraître, porteur du risque de nivellement, de déshumanisation et de désordre.

Cette hégémonie ne tient compte ni du vécu, ni de la diversité, ni des besoins d'articulation et de complémentarité entre pluralité et unité. Les discours dominants récusent la possibilité du recours à différents systèmes de valeurs dans lequel les identités coexistent, s'imbriquent et interagissent, sans se nier. Une volonté de totalité amalgame islam et islamisme et voit dans l'islam un insupportable dissident et résistant, réduit à une structure idéologique monolithique.

D'autre part, certains musulmans ont parfois une vision fermée, passéiste et crispée de la culture et de la religion. Cela suscite naturellement le rejet et attise l'intégrisme et le dogmatisme laïcs et chrétiens. Le monde musulman est aussi responsable de son état de sous-développement politique. Toutefois, les musulmans, notamment en Occident, reposent la question de la cité démocratique et de l'hégémonie d'un système ambivalent.

Parfois, ils se laissent tentés par le repli identitaire, pliant sous le poids des problèmes sociaux et de l'ignorance. Toutefois, ils représentent une opportunité de changement. La **question démocratique** se pose plus que celle de l'identité. Sans remettre en cause les acquis tant de la modernité que de la religion, on est en droit de confronter et de déconstruire les modèles, de porter un regard critique sur le fonctionnement de la société et ses capacités à intégrer le droit à la différence, à s'interroger sur soi-même et sur un rapport juste à l'autre. La question de la démocratie détermine donc toutes les autres.

En ces temps d'incertitude, cela concerne la vision que nous avons de l'humain, du vivre-ensemble et du rapport entre les dimensions essentielles de l'existence. La sécularisation ne signifie pas la disparition de la foi religieuse.

Les contradictions de notre époque ont toutefois abouti à la remise en cause des valeurs abrahamiques, à la marginalisation de la dimension spirituelle de l'humain et celle de la liberté.

Réflexion

Comment respecter la sécularité sans déséquilibrer et déshumaniser ? Comment participer de manière commune et publique à la recherche du juste qui n'est pas donné d'avance et dont nul n'a le monopole, sans nourrir les crispations informelles du religieux ? Comment renforcer l'autonomie de l'individu et sa liberté sans perdre le lien social et l'être commun ? Comment forger une société, une nation, une collectivité politique comme lieu de rencontre de la pluralité des perspectives culturelles et religieuses ? Autant de questions décisives qui attendent une réponse.

11. Religion et monde

L'islam s'intéresse à la relation entre religion et monde. Les questions de la « transcendance », de la « communauté » et du « sens » restent ouvertes. Elles sont cependant refoulées ou reversées sous des formes rétrogrades. « Renoncer à l'abandon même », tel serait le message d'espérance d'un musulman aujourd'hui. Pratiquer l'autocritique au sujet de sa propre tradition et critiquer les dérives de la modernité est un devoir. Reste à faire preuve de discernement et à ne pas faire endosser, pour les uns, à la religion, à l'islam, ce qui relève des incohérences de la politique, et pour les autres, à la raison, ce qui relève des incohérences de la religion sous prétexte des risques qu'elle fait encourir.

Déspiritualisation, dépolitisation, déraison : ce sont les trois figures du monde actuel devenu intolérant. Il est urgent de relever ces défis par la créativité, l'*ijtihad* et l'éducation des jeunes. La foi et la raison doivent y répondre pour redevenir une chance et non une menace afin de garantir un vivre-ensemble où tout le monde serait respecté.

Des religiophobes posent l'étrange question de la « sincérité » des participants, de leur représentativité et de la faisabilité du « dialogue ». Or le terme de « dialogue », ce mot si beau, est tellement usité que son usage peut paraître d'emblée suspect. Ne sert-il pas de prétexte à des entreprises de défense de valeurs des musulmans en proie à des crispations, ou de justification à l'hégémonie du christianisme, véritable couverture jetée sur une mondialisation dont la loi serait celle de la concentration croissante des richesses et des instruments de décision ?

Des pans entiers de l'opinion, au nord comme au sud, refusent le dialogue par peur de récupérations et de déviations qui serviraient des desseins, à peine voilés, de domination ou de prosélytisme. Les cyniques traitent les artisans du dialogue de naïfs, ou pire, de complices : peut-on encore parler de dialogue, affirment certains islamophobes, quand la sécurité de nos sociétés démocratiques est en danger ? N'y a-t-il pas là de l'indécence et une naïveté qui frisent l'irresponsabilité ? Au Vatican, dans ce contexte de peurs et d'alarmisme, certains s'imaginent qu'il faut revigorer l'héritage chrétien pour faire face à la montée en puissance de l'islamisme. Ils le considèrent comme une forme conquérante de l'islam alors qu'il s'agit en fait de l'anti-islam.

Dans le monde entier, quelles que soient la disparité et l'hétérogénéité des situations, nous assistons à des crispations. Celles-ci poussent les dirigeants à prendre des mesures pour contrôler les activités des uns et des autres ou pour restreindre les activités religieuses des minorités chrétiennes ou musulmanes. Elles sont évidemment mal perçues. Les sentiments xénophobes ou fanatiques

attisent le feu. Ces crispations conjoncturelles et politiques, et les propos subjectifs, ne peuvent nous décourager et ne doivent pas empêcher les peuples de s'apprécier, tout en exprimant leurs désaccords le cas échéant.

Au lieu d'assumer raisonnablement sa fonction d'avant-garde du monde, une contradiction majeure traverse l'Occident : sa prétention à détenir le seul modèle émancipateur et sa volonté d'accaparer les richesses, marquée de surcroît par la montée, en temps de crise, de courants xénophobes qui refusent l'altérité, le droit à la différence. Le multiculturalisme bénéfique et l'hétérogénéité naturelle de l'humanité sont confrontés à la volonté d'uniformisation et d'**hégémonie** du système dominant.

La mondialisation et l'imbrication des mondes suscitent des tensions, car l'autre est au sein de chaque société. Races, religions, cultures se côtoient à toutes les échelles, locales et internationales, mais le nivellement imposé par le « marché monde » et la vision unilatérale de l'Occident produisent partout des impasses et des tentatives de **repli** identitaire et sécuritaire.

L'instrumentalisation de ces situations aggrave le fossé entre les peuples, nourrit la propagande du choc des civilisations et renforce l'illusion de détenir la seule vérité face à la barbarie. Alors que, malgré des différences, rien n'est vraiment antinomique entre l'islam et l'Occident, dans l'imaginaire occidental, avec ses fantasmes et ses affabulations, le musulman personnifie la menace contre les « lumières ». Des concepts sont mis en avant comme alibis, comme celui de « communautarisme », reflétant à la fois l'impuissance à comprendre l'être commun et le penchant à vouloir enfermer l'autre dans des ghettos s'il n'imité pas le modèle dominant.

La puissance d'influence des médias et des industries culturelles dominantes impose la banalisation de la haine de l'autre diabolisé, avec des explications infondées, simplistes et culturalistes au sujet des résistances, légitimes ou aveugles, des musulmans, à les injustices des politiques aventuristes. Les ingrédients sont réunis pour de nouvelles tragédies ; comme disait Bertolt Brecht, « le ventre est encore fécond d'où est sorti la bête immonde ».

Le racisme n'est pas une nouveauté. L'islamophobie représente un symptôme des impasses du modèle occidental. La crise dans le monde musulman n'est pas la fin du monde. L'autocritique reste incontournable, d'où l'importance de sortir d'une position victimisante. Des musulmans vivent leur religiosité dans une double douleur : les errements de « musulmans » ignorants nuisent à ce qu'ils croient défendre tandis que le climat médiatique et sociétal dans certains pays européens rend la visibilité religieuse suspecte. Elle s'en trouve exclue, enfermée dans un rôle de bouc-émissaire ou d'épouvantail qui contribue à faire oublier les problèmes de fond.

Paradoxalement, plus le droit à la différence recule plus on entend parler d'alliances des cultures et des civilisations ou de dialogue des consciences et de l'engagement. L'objet défini se rapporte toujours aux problèmes de développement, aux questions sociales mondiales – misère, maladies, détresse –, et à l'intolérance. Certains intellectuels se méfiant du mot « dialogue » préférèrent des notions comme « rencontre », « débat » et « discussion ». Ce sont cependant le dialogue de sourds et la méconnaissance qui prédominent !

La notion de *kofr*

Un élément linguistique et théologique mérite d'être souligné. Contrairement à l'idée colportée par des extrémistes, les juifs et les chrétiens, lorsqu'ils croient en Dieu et pratiquent le bien, ne sont pas, selon le Coran, des « *kuffars* », au sens de dénégateurs ou de mécréants. Dénégateur, « *kafer* », recouvre plusieurs sens. Étymologiquement, cela signifie celui qui nie, cache et occulte un fait. Dans le même temps, cela renvoie à l'idée d'ingratitude. Nier l'existence de Dieu, ou nier la mission de tel ou tel prophète, ou nier la nécessité de la reconnaissance, sont différentes formes du *Kofr*. C'est pourquoi les chrétiens sont proches des musulmans. Ils sont aussi des « gens du Livre », avec qui l'on doit, selon l'injonction du Coran, « dialoguer et faire assaut d'œuvres pieuses ».

12. L'avenir du dialogue

Tous les peuples sont confrontés à des défis communs. Les différences entre les religions monothéistes sur des questions eschatologiques et théologiques sont réelles mais les croyants peuvent les dépasser, car les convergences sont plus importantes. Dieu, selon l'islam, est hors de toute figure, de toute détermination et de toute appropriation. Il est aussi infiniment proche de chacun. Transcendance et proximité, absence et présence, voilà la situation singulière et paradoxale qu'il faut assumer et assimiler. Les critiques que l'islam adresse aux juifs, aux chrétiens et à d'autres encore ne sont pas mineures, mais les divergences représentent une richesse.

Le monde musulman, à sa façon, est en crise et ne semble pas encore sur la voie du renouveau. Les courants réformistes et les grandes institutions religieuses sunnites traditionnelles comme l'université Al-Azhar au Caire, l'Omeyyade à Damas, la Karaouine au Maroc, la Zitouna à Tunis, l'Abbasside à Bagdad, perdent de leur influence.

La marginalisation des centres confrériques mystiques (malgré leur réveil), l'échec des institutions gouvernementales, la faiblesse du renouveau de l'interprétation des textes fondateurs, la faiblesse de l'autocritique et l'instrumentalisation de la religion, financées par des pétrodollars et des officines étrangères, créent une situation de confusion et de manipulation sans précédent, propice aux incompréhensions et aux dérives de toute nature.

Chacun s'invente des ennemis et déforme l'image de l'autre pour faire diversion et fuir ses responsabilités. Les chrétiens revendiquent la reconnaissance du droit d'exister comme minorité dans certains pays islamiques où leur présence est limitée. Ils voudraient disposer de lieux de culte, s'exprimer librement et ne pas être victimes de traitements discriminatoires. Cela est légitime. Cependant, l'Occident critique superficiellement le caractère despotique de certains pays islamiques alors que sans son aide, ces régimes ne résisteraient pas à la contestation.

Dans les relations internationales et dans la plupart des pays islamiques, la question de la démocratie se pose aujourd'hui. Les problèmes sont politiques. Les attaques contre l'islam reposent sur des préjugés et des amalgames et le phénomène visible du fondamentalisme :

- Un préjugé qui affaiblit et disqualifie la position sécuritaire et morale de celui qui l'énonce, est **le terrorisme des faibles**. Il est perçu comme la seule grande menace de notre temps et comme le résultat de l'arriération des musulmans. Amalgame, confusion et manipulation aboutissent à une perte de soutien des musulmans. Ces contre-vérités sont propagées à la fois

par ceux qui ont usurpé le nom de l'islam et par la propagande fumeuse du choc des civilisations.

- **L'incompatibilité supposée de la démocratie et de la sécularité avec la culture arabe et musulmane** est autre contre-vérité génératrice d'un sentiment de rejet et de peur.
- Entendre la **démographie des pays du monde musulman**, qui n'est pourtant pas supérieure à la moyenne des autres pays, comme un danger pour les pays du nord, pousse ces derniers à contrôler et à limiter la circulation des populations.
- Entendre l'**existence de sources majeures d'énergie sur les terres arabes** comme une menace qui contraint certaines puissances à exercer leur domination pour en contrôler les ressources.
- À cause de la proximité et de la situation géopolitique, **la vitalité de la religion dans les pays arabes et musulmans** est ressentie comme un facteur de rivalité insupportable.

Une minorité de musulmans, par désespoir, tombent parfois dans le piège du repli et alimentent la peur. Les citoyens européens de confession musulmane subissent les contradictions de la problématique évolution des pays musulmans et de l'impact des préjugés occidentaux alors que la plupart d'entre eux, nés en Europe, se sentent chez eux et cherchent à participer à la vie de ces sociétés. Ils veulent naturellement vivre paisiblement leur foi sans rien renier de leurs devoirs et de leurs ambitions de citoyens de ces pays. Certains dramatisent ce désir pour isoler les populations défavorisées et les opposer les unes aux autres.

Cette aspiration leur est refusée à la fois par des courants dogmatiques internes aux sociétés européennes, opposés aux religions en général et à l'islam en particulier, et par des conservateurs au sein même des sociétés musulmanes. La faute de dialogue suffisant, la difficulté à s'organiser et à mettre en place un Conseil du culte musulman, dans chacun des pays d'accueil, montre que la recherche de l'équilibre entre valeurs propres et mouvement du monde est difficile. Cela n'est pourtant pas impossible et représente même l'un des enjeux naturels de la vie.

Une élite, apte au dialogue et formée en sciences sociales et humaines, en théologie et spiritualité, liée par des valeurs communes, émerge en Europe. Elle apprend à réinventer et à transmettre ses repères, ses normes et ses valeurs, et à vivre en bonne intelligence la diversité du monde. La transmission prend du temps mais le mouvement, en avançant, se renforce.

La volonté existe en tous cas. Depuis les origines, l'islam est porteur de pluralité, et certains ne mettent l'accent que sur cet aspect. Il n'en demeure pas moins qu'il est aussi unitaire dans ses fondements religieux et spirituels. Les musulmans rappellent leur refus des stigmatisations et des discriminations que subissent les minorités musulmanes en Occident pour démontrer qu'ils sont ciblés comme les nouveaux ennemis. Reste à sortir de ce sentiment et à produire des idées pour être à la hauteur de l'islam de la civilisation et changer le rapport de force en faveur du respect des principes du droit à la différence.

Des chrétiens affirment, subjectivement, que le dialogue est menacé par l'extrémisme islamique et les régimes qui tolèrent à peine la présence des églises chrétiennes et les discriminent. **Les peurs s'alimentent lorsque chacun ne regarde que les dérives de l'autre.**

Les agressions, l'occupation de multiples territoires, les extrémismes de tous bords, explicites ou implicites, insidieux ou déclarés, sont les traits visibles du désordre mondial. La dégradation des relations entre l'Occident et le monde musulman, et l'incompréhension réciproque entre les deux mondes, pourtant si proches, perturbent l'opinion.

Pourtant, un tissu relationnel transculturel ancestral existe bien. Il témoigne de liens féconds et d'une possible intelligence de l'autre. Le devenir est commun ou ne sera pas, il est donc urgent de s'orienter vers la réciprocité des droits et des devoirs, la connaissance mutuelle et le débat, seuls chemins valides pour conduire le monde vers l'ouverture.

Selon l'islam, Dieu a offert la liberté de conscience religieuse à toutes ses créatures. Chacun a le droit et le devoir de témoigner, de recommander le bien, d'interdire le mal, d'avertir, de dire la vérité à tous, mais sans porter atteinte à la liberté de l'autre. Le Coran dit : « Le meilleur d'entre vous est le plus pieux » et non le plus riche, ou le plus puissant ou le pratiquant de telle ou telle religion.

La communauté musulmane est définie par le Coran comme la meilleure mais à la condition d'appeler au bien, de combattre le mal envers soi-même d'abord puis envers les autres. On doit dire et faire ce qui est juste pour être digne de cette qualité.

L'inimitié semble prendre la place de l'amitié. Le racisme antimusulman, d'un côté, et la fermeture, de l'autre, prennent des proportions inconcevables. Il y a donc besoin de concevoir, sur la base du dialogue, des solutions conformes, profondes, et des plans d'actions durables et non de simples réponses conjoncturelles.

Nous devons **rechercher avant tout une solution politique à la discrimination**, au nord comme au sud. Le monde attend des signes forts qui marqueraient la volonté politique de mettre fin à la spirale de l'ignorance et de la

peur. L'une des solutions pour arrêter les dérives xénophobes tout en respectant le principe sacro-saint de la liberté est **juridique : une loi pour réduire l'islamophobie**, comme il en existe contre le racisme et l'antisémitisme.

Pour combler les vides, une **réponse humaniste, culturelle et éducative** est également nécessaire. Concernant les nouvelles minorités dans la cité européenne, **l'Europe** est au croisement des chemins. Sa crédibilité, sa sécurité et son influence mondiale sont en jeu. Ensemble proche du sud et à l'avant-garde du développement dans nombre de domaines, elle est mise face à ses responsabilités. Son caractère démocratique est mis à l'épreuve dans son rapport aux citoyens et aux peuples de confession musulmane. Elle doit et peut être pionnière en matière de vivre-ensemble.

Des exemples encourageants de lutte contre la discrimination, pour le dialogue et pour le respect de la diversité, existent au sein même de l'Europe. Les musulmans ne revendiquent pas un traitement particulier mais ils veulent, essentiellement, être reconnus comme citoyens à part entière. Ils ne supportent plus les amalgames, la stigmatisation, la politique des deux poids et deux mesures qui les discriminent et les enferment dans le confessionnel.

Leurs droits civiques, malgré des acquis certains, des progrès notables et des efforts bien réels pour les protéger, sont souvent bafoués en matière de travail, de logement, d'accès aux moyens de communication et de circulation des personnes. Mais cela concerne aussi la pratique de leur croyance et l'exercice du culte.

De leur côté, reste aux citoyens musulmans et aux sociétés musulmanes à assumer le renouveau des valeurs spécifiques de l'islam, l'évolution de l'interprétation de leurs textes, l'apprentissage démocratique, le respect des valeurs communes aux sociétés d'accueil et l'engagement pour réinventer un projet de vie où se conjuguent authenticité et modernité.

L'immense majorité des citoyens européens de confession musulmane pratique cela sans complexe. C'est peut-être cela qui gêne les islamophobes, d'autant que l'histoire prouve que l'islam a orienté vers le vrai, pendant que le christianisme passait par le « Césaropapisme » et la théocratie.

Un passé de coexistence

Les dérives de ces dernières années dans le monde musulman, qui semblent s'aggraver sous l'œil complice de ceux qui parlent d'« axe du mal » et de risque de « talibanisation » du monde musulman, ne peuvent occulter 15 siècles de civilisation et plus de 1000 ans de coexistence. L'Occident classique a été judéo-islamo-chrétien et gréco-romain-arabe et non uniquement judéo-chrétien et gréco-romain.

13. Pluralité et unité

13.1. Les éléments internes et externes qui entravent le dialogue

Toute civilisation conjugue la pluralité, les échanges et la synthèse. Dans le cadre de la mondialité, tous les peuples et toutes les cultures sont confrontés aux mêmes défis et incertitudes. Comment ne pas dialoguer ? Or, malgré ces réalités, des discours cherchent à provoquer la confrontation. L'islam n'a pas l'exclusivité de l'humanisme, il se veut l'autre version de l'humain par rapport à celle qui prédomine, la version occidentale dite moderne. Le problème du dialogue pour les musulmans n'est pas tant celui des questions théologiques que celui de la justice.

La question arabe et musulmane est devenue une véritable question existentielle pour les peuples européens. Les discours dominants en Occident ne peuvent pas continuer à caricaturer la question du droit à la différence ou à l'éviter, et les sociétés musulmanes ne peuvent pas continuer à vivre sans démocratie.

Tandis que les occidentaux considèrent les musulmans comme une menace, les musulmans, eux, sont tentés par le repli, se sentent victimes à la fois de l'autoritarisme interne, de l'islamophobie et du racisme antimusulman. La suprématie de nombreux pays étrangers, leur avancée en matière de savoir scientifique et technologique sont un autre motif de préoccupation quand on les compare au retard considérable des pays arabes et musulmans. L'évolution d'un « ordre mondial » fondé sur la loi du plus fort et le non-droit, la violence exercée par les puissants internes et externes, restent le danger majeur pour tous les peuples.

L'oubli du sens, de l'éthique, de la morale, et la marginalisation des valeurs spirituelles posent la question de la place du droit et des valeurs. Ce qui manque le plus dans le monde musulman c'est l'état de droit. Dans ce contexte, parmi les musulmans, les comportements négatifs, irrationnels et violents de groupes extrémistes politico-religieux, sont manipulés et nourris par l'ignorance, les contradictions des régimes arabes et du désordre mondial.

Des musulmans se demandent à quoi servent les revendications de débat, de dialogue et de discussion avec des chrétiens qui ne reconnaissent pas la droiture du Prophète. Une minorité d'entre eux, des intégristes, réagissent à la perte de sens et de foi qui caractérise le monde moderne par la violence. Avec amertume, ces musulmans affirment que le dialogue est un leurre servant de

justification à des logiques de domination contre la vitalité de l'islam. Ce serait aux églises et aux pays riches, dont certains ne cachent plus leur caractère dominateur, agresseur et colonisateur, de revoir leur position.

En Occident, alors que la responsabilité est partagée, certains prétendent que les problèmes de développement, de violence et les causes de notre retard sont exclusivement internes à nos pays. Ce serait donc aux sociétés du sud seules de se réformer, de prendre en charge leurs difficultés, de corriger leurs dérives, leurs archaïsmes, leurs insuffisances – bien réelles –, et de s'aligner sur le modèle occidental.

Ils ajoutent que nous ne serons pas crédibles tant que le modèle occidental dominant, qui s'appuie sur le capitalisme, le laïcisme et la techno-science, ne sera pas appliqué. Il manque ici l'essentiel, tant au niveau international qu'interne : la démocratie et la recherche de l'alliance entre l'authentique et le moderne.

Il est vital de pratiquer l'autocritique, de commencer par le dialogue interne et de travailler au changement et au progrès en comptant d'abord sur soi. Cependant, la mondialisation des inégalités et de l'insécurité, les incertitudes et le poids des facteurs externes sont tout aussi importants.

L'un n'empêche pas l'autre. Réformer les relations internationales pour redonner leur place au droit et aux vertus du vivre-ensemble est aussi urgent que de réformer la situation interne dans les pays du sud. Les causes de nos retards et de nos impasses sont à la fois internes et externes. Les défis sont communs, d'où l'importance stratégique du débat, du dialogue et des alliances.

Dans le cadre de la guerre psychologique que subissent les peuples, certains discours dominants veulent donner à croire que les causes profondes du retard et des contradictions des musulmans sont inhérents à notre religion et nos cultures. C'est une forme de racisme, de l'essentialisme. Les principes matérialistes sont mis en avant pour tout expliquer et dominer à partir du principe de raison, alors même qu'ils sont en faillite.

Sur ce dernier point, Benoît XVI est d'accord avec nous. Le besoin de diversion, de trouver des boucs émissaires, ainsi que la tactique de la stigmatisation et de l'amalgame battent leur plein. Pourtant, les causes sont politiques, historiques, économiques et sociales. Bien sûr, des questions de renouveau de nos valeurs et de nos références fondatrices, la nécessité de faire évoluer l'interprétation, se posent avec acuité. L'art de vivre, c'est la science de la cohérence et des intérêts convergents.

Le monde est en crise, les causes en sont multiples. On ne peut pas toujours accuser l'autre, et le passé, de tous les maux. La responsabilité est d'abord interne, actuelle et collective. Il est urgent de déconstruire, ensemble, la vision qu'a l'Occident du monde musulman, et vice-versa.

La réponse se nomme dialogue et interprétation. La tradition, ses institutions et ses références dans ses formes actuellement figées ou conservatrices, ne répond plus à l'attente des peuples. Par ailleurs, de fausses réponses, comme le repli et l'archaïsme, ou leur contraire, la dépersonnalisation, aggravent le problème.

Les églises au Maghreb

Le dialogue islamo-chrétien a ses spécificités selon chaque région du monde musulman. Les rapports islamo-chrétiens au Maghreb, trait d'union entre l'Orient et l'Occident, malgré des difficultés de temps à autre, sont paisibles, différents de ceux de l'Afrique subsaharienne et des pays arabes du moyen-Orient. Les évêques et les prêtres le savent et l'affirment : la spécificité des relations islamo-chrétiennes dans les églises du Maghreb enrichit les expériences de dialogue vécues en Europe et contribuent à désamorcer les réactions de peur et de refus de l'islam en Occident.

Les églises d'Afrique du nord mettent l'accent sur la rencontre et le partage. Même si elles connaissent des difficultés, et n'ont pas toute la liberté qu'elles souhaiteraient, elles exercent leur culte et ne sont pas persécutées. Elles sont conscientes de vivre dans des pays dont l'islam est l'âme et ne nient pas que la majorité de leurs fidèles chrétiens est composée surtout d'étrangers.

Ce sont des églises qui, depuis l'accès à l'indépendance des pays d'Afrique du nord, se sont engagées avec abnégation dans le service humain, social, culturel et éducatif des pays d'accueil. Sur le plan intellectuel, elles sont attentives au mouvement de pensée critique à l'égard des pratiques rigoristes et fermées, parce qu'il renforce l'ouverture d'esprit.

13.2. La situation de crise actuelle

Les espoirs déçus par les dérives du progrès et de la modernité, le retour du fanatisme et de la xénophobie ainsi que l'aggravation des inégalités, plus qu'à toute autre époque de l'histoire de l'humanité, symbolisent l'état de crise actuel. Des avancées décisives et prodigieuses, notamment scientifiques, techniques et sociales, ont été réalisées. Cependant, malgré des opportunités, les inégalités, les fractures, l'intolérance et la loi du plus fort prédominent.

Les trois fondements du progrès

Trois dimensions essentielles participent aux fondements du progrès : la logique, la justice et le sens. Pour la logique, des acquis inestimables ont permis l'élévation de la condition humaine grâce à la recherche en sciences de la vie, en sciences exactes et en technologie. En revanche, pour la justice et le sens, les insuffisances et les contradictions restent importantes.

Le savoir moderne et les sciences humaines et sociales sont en crise : elles ont cru à la fois remplacer la philosophie et l'appel de la révélation pour réguler le monde. Les traditions culturelles ne peuvent se contenter de répétitions mais elles doivent s'ouvrir à la marche du temps et se réformer. En conséquence, il

s'agit de repenser ensemble, sans l'illusion de pouvoir disposer seuls, au nord comme au sud, en Orient comme en Occident, des clés du progrès et de la cité idéale. De surcroît, il existe des orientes et des occidents.

La ligne dominante en Occident, malgré des résistances internes et des critiques perceptibles de remise en cause de l'ordre dominant, semble être celle de l'accoutumance aux dérives de la modernité, aux remises en cause du droit à la différence, et aux inégalités.

En Orient, malgré la persistance d'une culture de la rébellion et de la dignité, l'accoutumance se manifeste par l'absence de démocratie et la religio-refuge ou, pire encore, son instrumentalisation par une minorité agissante, archaïque et obscurantiste cherchant à imposer son point de vue. L'état préoccupant de nos sociétés et du monde contredit nos prétentions. Les êtres de savoir sont interpellés pour dialoguer, pratiquer l'interconnaissance et réformer en profondeur et avec discernement.

L'une des premières difficultés est d'abord politique. D'un point de vue géopolitique, les injustices, les agressions et les dernières occupations coloniales, comme c'est le cas en Palestine, sur la base de la méconnaissance mutuelle et du recul du droit, figurent ainsi parmi les principaux problèmes internationaux urgents. Le marché dirige le monde, et les injustices et l'ignorance libèrent de toutes parts des réactions incontrôlées et favorisent les manipulations.

Ce monde ressemble à une foire que personne ne maîtrise vraiment. Le processus infini d'accroissement de la production, face à des besoins monstrueux, ne peut trouver son équilibre qu'en conquérant l'hégémonie sur le monde. Mondialisation, totalisation, nous sommes engagés dans un processus aux formes inédites. Le monde est fragilisé. L'individu moderne ne sait plus comment fonder la validité de ses actes et de ses projets, pas plus qu'il ne sait vérifier ce qui est bon et utile pour lui et pour sa société.

Le dialogue interreligieux tout comme le dialogue des cultures et le dialogue de la pensée sont vitaux pour tenter de dépasser ou de briser le cercle infernal. Le système mondial veut diviser pour régner, il faut donc, au contraire, lier et unir nos efforts.

Un musulman sensé ne peut se passer de l'acte de témoigner raisonnablement de sa foi. Il ne peut se passer de la justification fondamentale du raisonnement, de l'acte de penser, de l'interprétation, du rapport au sens de la vie, à l'ouverture et à l'universel. Il veut garder vivant, sans confusion, le lien entre sens, logique et justice, entre spiritualité et temporalité, afin de combler les vides creusés dans l'être moderne.

Nul ne peut seul faire face à la perte de sens, à l'absence de dialogue, aux injustices, à la violence aveugle, à la complexité, aux contradictions et aux métamorphoses incontrôlées. Qui peut nous éclairer si ce n'est, en premier lieu, la pensée en dialogue ? La riposte et la réforme doivent être menées par les savants et les penseurs et ceux qui, à partir du savoir et de l'expérience, et à tout le moins du bon sens, comprennent le besoin vital de l'écoute, du débat et de l'interprétation.

13.3. L'interprétation de l'autre

Certains théologiens de chacune des religions cherchent parfois, avec condescendance, à apprendre aux croyants des autres cultes comment lire leur Saintes Écritures. Depuis une trentaine d'années, des chercheurs chrétiens et athées proposent d'appliquer au Coran des méthodes de lecture appliquées à la Bible.

Elles sont fondées sur la théologie chrétienne et sur l'analyse historico-critique et littéraire considérées comme des conquêtes de la raison moderne. Le discours de Ratisbonne laisse entrevoir que Benoît XVI souhaite voir le monde musulman imiter le monde chrétien.

Pourtant, **l'exégèse musulmane du Coran a connu au cours des siècles une intense activité**, comme l'ont rapporté nombres d'orientalistes, sans avoir à nier ses principes fondamentaux. Elle a été bien plus libre qu'elle ne l'est dans le climat de fermeture du monde musulman actuel.

Des expériences et des lectures nouvelles de chercheurs musulmans associés à des comportements ouverts et évolutifs sont réalisés, même si leur visibilité n'est pas grande. Fait décisif, dans la pratique et contrairement aux apparences, la majorité des musulmans, par bon sens, adaptent en permanence leur foi à leur temps.

Enfin, l'exégèse musulmane ne se préoccupe pas seulement de l'application du Coran dans la pratique. Elle innove par rapport aux méthodes d'exégèse traditionnelles sans avoir besoin de les contredire outre mesure. Renouveler la compréhension n'est pas réfuter la sobre tradition des compagnons du Prophète et encore moins relativiser l'idée et le sens de la révélation, du rapport entre le fini et l'infini, comme l'a fait le christianisme dans le cadre du rationalisme et de l'athéisme.

Aujourd'hui, il s'agit de chercher à approfondir ensemble ce qu'est l'humain confronté à l'existence, et à chaque fois de manière singulière. Il ne s'agit donc pas d'exclure le recours à la Tradition ou de nier le caractère révélé du Coran mais de l'aborder en sachant qu'il est ouvert et qu'il appelle à l'interprétation.

Pourquoi ignorer les conditions de la révélation, les éclairages des hadiths, les paroles et les actes inspirés du Prophète ? Pour tout croyant raisonnable, en tenir compte est un devoir logique. Cela n'exclut pas une exégèse critique, scientifique, y compris en utilisant les progrès des sciences humaines que constituent la linguistique et la philologie.

Les « modernistes » qui veulent « christianiser » le Coran, en le présentant comme parole « humaine » et en proposant des lectures de type historiciste, font aveu d'impuissance pour interpréter ce texte qui appelle au respect et à l'ouverture.

L'interprétation du Coran

Contrairement aux allégations de certains chercheurs, les différentes conceptions des musulmans ne concernent pas le rapport à la tradition ou au statut du corpus mais à la capacité d'interpréter. Ceux qui posent ce type de fausse problématique ont, en fait, perdu la foi et surtout le sens de la haute pensée.

Dans ce contexte, certains, doutant des vertus du dialogue ou ne supportant pas que les musulmans témoignent que Dieu parle à l'humanité et que le Coran est sa parole, affirment que « les embrassades et les déclarations de paix que l'on peut voir dans tant de cérémonies interreligieuses ne doivent pas faire illusion. Il y a un abîme entre les deux mondes culturels ». Ils regrettent qu'une réforme de la théologie musulmane soit, à leur yeux, lointaine. Ils souhaitent un mouvement analogue à celui du christianisme qui puisse occidentaliser l'islam.

Ils considèrent que les musulmans idéalisent l'islam des origines, le prennent comme modèle unique et refusent d'appliquer au Coran des critères de lecture scientifiques en plus de critères théologiques. Si le rigorisme, le passéisme et l'esprit de fermeture troublent la communauté des musulmans d'aujourd'hui, ces courants expriment un point de vue européocentriste, refusant que les musulmans croient que le Coran est la parole même de Dieu. Pourtant cette foi n'empêche pas l'interprétation approfondie et la lecture scientifique, libre et responsable.

Le Coran se présente comme la parole du Dieu unique révélée au Prophète. Elle a été ensuite, malgré des difficultés initiales compte tenu de l'importance majeure du sujet et du contexte, des enjeux et de son statut, fidèlement collectée et constituée en corpus moyennant une transmission communautaire ininterrompue. Le Coran se présente lui-même comme éternel dans son essence et dans son origine. Mais il est aussi historique dans son dévoilement, comme acte de révélation à l'intention de l'humanité. Il a été révélé au Prophète en lien

avec les évènements historiques et contemporains de la communauté musulmane. En même temps, il est valable en tout temps et en tous lieux. On doit le recevoir, nous dit-il, comme s'il était révélé aujourd'hui à chacun de nous.

Les chercheurs musulmans ont toujours fondé leurs interprétations et leurs exégèses du Coran sur de multiples sources : la pratique du Prophète et les « circonstances de la révélation » en sont la première.

Ils ont également utilisé pour l'histoire du Coran et son étude précise et nuancée, les spécificités linguistiques de la langue familière aux arabes qui vivaient au temps de la révélation. Les chercheurs musulmans ont ainsi développé un ensemble de méthodes rigoureuses, critiques et comparatives pour la compréhension du Coran.

L'interprétation, la compréhension et l'exégèse de la parole de Dieu témoignent de l'effort soutenu de réflexion (*ijtihad*) fait par les hommes, effort obligatoirement renouvelé à chaque génération de croyants. **Leur foi en l'origine divine du Coran n'a jamais empêché les chercheurs musulmans de l'étudier d'un point de vue scientifique, historique et linguistique.** Au contraire, c'est la foi en la vérité révélée du Coran qui les amène à étudier la parole de Dieu.

Selon des historiens, la « haute critique » et la « méthode historico-critique » issues de l'herméneutique de la réforme protestante ont été influencées par l'herméneutique talmudique andalouse de Spinoza, elle-même enracinée dans l'herméneutique coranique des chercheurs musulmans andalous. Reste à respecter le « mystère » et à ne pas vouloir tout disséquer, calculer et théoriser. Le pape Benoît XVI lui-même a récemment recommandé la prudence par rapport à un enthousiasme excessif pour les méthodes historico-critiques.

Une telle remarque, tout musulman peut la faire sienne :

« L'étude scientifique des textes sacrés est importante, mais elle ne suffit pas à elle seule, parce qu'elle ne respecterait que la dimension humaine. Pour respecter la cohérence de la foi de l'Église, l'exégète catholique doit être attentif à percevoir la Parole de Dieu dans ses textes, au sein de la foi de l'Église elle-même. En l'absence de cet indispensable point de référence, la recherche exégétique resterait incomplète, perdant de vue sa finalité principale, avec le risque d'être réduite à une lecture purement littéraire, dans laquelle le véritable Auteur – Dieu – n'apparaît plus. »

Beonît XVI. *Discours à la commission biblique pontificale* (23 avril 2009).

13.4. La religion contribue à la civilisation

Nul ne doit imposer son point de vue et exclure les autres. Rien ne doit être négligé ou ignoré, encore moins tout ce qui permet de s'élever. Instaurer les débats vise notamment à faire jaillir la question de la validité de la vérité universelle et celle de l'autonomie de la raison.

Comment, sans syncrétisme ni relativisme, se mettre d'accord sur des normes et concepts universels et communs ? Comment se préserver des divisions infondées ? Comment se garder de l'influence des préjugés, des mythes et autres illusions ? Comment vivre raisonnablement et respecter les aspirations et valeurs des peuples et des nouvelles minorités dans la cité ? Comment assurer une sécularité féconde, l'harmonie entre l'ancien et le nouveau, entre la logique et le sens, entre le spécifique et le général ?

Ce n'est sûrement pas sur la base du mépris de l'autre, du monopole et des ignorances que cela sera possible. Cela se fera sur la base de l'échange et du décentrement de soi, voire de la symbiose. Toute concurrence exacerbée et combat d'arrière-garde seront vains car les risques sont communs. Il n'y a pas d'hostilité par essence entre les civilisations : ce sont les circonstances politiques qui poussent des individus à s'enfermer.

« Être civilisé » – quelle que soit l'appartenance qu'on se reconnaît – est un droit et un devoir. L'identité collective doit pouvoir donner libre cours à ses aspirations, et accepter des règles communes qui président à leur refoulement et organisent l'interdit de leur satisfaction. La civilisation peut se révéler cruelle dans le peu de compensations matérielles qu'elle était en mesure d'offrir aux sacrifices pulsionnels qu'elle exige des uns et des autres. De ce fait, faute de dialogue et de communication, des individus peuvent trouver cette compensation dans des formes de violence extrême, et inhumaine.

Il n'y a pas de civilisation sans un consentement commun aux diverses formes que prend le sacrifice du désir effréné et du libre cours illimité et sans l'invention de « techniques » de dialogue et de communication censées protéger des souffrances que celui-ci occasionne. La part prise par les religions à « l'œuvre de la civilisation » est importante si la lecture de la loi est ouverte.

La fonction de la religion est double : d'une part, elle fixe des limites, énonce des obligations, en leur attribuant une origine divine ; d'autre part, elle humanise et compense les sacrifices qu'elle impose en les présentant comme les conditions nécessaires d'un sens et d'un partage qui transcendent la vie de chaque individu pour le devenir et le bien d'une communauté spécifique : la communauté des croyants.

Le lieu commun qui veut faire de la religion la raison majeure d'un inéluctable « choc des civilisations », en exhibant tel et tel attachement conflictuel à des pratiques et à des prescriptions religieuses supposées incompatibles, omet de prendre en compte le sens moral qui est d'exister d'abord et avant tout comme un être humain sociable qui se fonde sur le sens du partage.

Rien ne devrait obliger, en effet, à accepter comme allant de soi le fait que, dans notre vie commune, les religions ne se manifestent pas autrement qu'en nous rappelant aux interdits qu'elles légitiment. Ces mêmes interdits semblent compromis par l'évolution des mœurs et le devenir des sociétés. L'islam est constitué de 90 % de permissions et de 10% d'interdits.

Pourquoi, malgré les limites et disciplines qu'impliquent les lois religieuses, les individus restent attachés non seulement à leur civilisation, mais, aussi à leur religion, en l'occurrence l'islam ?

La civilisation enjoint de renoncer à une partie de notre vie pulsionnelle propre pour servir ses idéaux éthiques. Elle exerce une influence qui constitue une cause de questionnement. Le croyant comprend qu'il souffrira davantage s'il se trouve livré à ses pulsions destructrices sans limites. Il n'y a **pas de liberté sans loi**. Chaque civilisation poursuit une double finalité : protéger les hommes contre leur penchant violent et régler leurs relations, en les liant les uns aux autres dans une commune appartenance, sous la loi du tiers « Dieu ».

Cette loi semble réprimer la vie, alors qu'elle lui donne du sens et l'élargit. Elle exige le dialogue pour unir et rassembler les hommes dans le partage des mêmes devoirs et des mêmes droits. Le besoin qui pousse les hommes à se lier les uns aux autres est de parler, de dialoguer, de communiquer, c'est un désir de civilisation.

Le croyant est appelé à dépasser des frontières indépassables, que délimiteraient les prétendues aires culturelles différentes. C'est entre la reconnaissance de ces limites et la possibilité de les dépasser que se joue l'alternative entre « choc » et « dialogue ».

Accepter la loi, le pluralisme et l'équilibre entre devoirs et droits c'est se montrer capable de civilisation. Certes les inégalités et les injustices sociales ne contribuent pas à endiguer l'inévitable hostilité qu'engendrent les contraintes religieuses et leurs lois, mais il faut justement œuvrer à plus de justice. La plupart du temps, misère psychique et misère économique se conjuguent pour créer des conditions insupportables et indignes. La foi ne vient pas aliéner et imposer d'endurer la misère, mais donne un état d'esprit, de la patience et de la volonté pour ne pas désespérer. Une civilisation fondée sur des valeurs religieuses, ce ne sont pas seulement des limites et des interdits, ce sont aussi des réalisations et des dépassements.

L'agressivité, dont la vie civilisée exige la maîtrise et non seulement le refoulement, en l'absence de dialogue, d'interconnaissance et de communication, se voit détournée contre l'« autrui » différent, au risque d'une violence aveugle, du dénigrement et de l'hostilité.

Aujourd'hui, l'arrogance européenne ou occidentale tient à la façon dont elle s'est approprié la raison, le *logos*, la démocratie, les droits de l'homme, les progrès des sciences et des techniques, la rationalisation de l'économie.

Le sens du débat, le respect du pluralisme, la démocratie, les droits de l'homme, ne sont pas le trait distinctif exclusif de l'Europe. Qui est assez savant, assez informé pour soutenir que telle propriété qu'il attribue à une civilisation singulière est restée de tout temps étrangère à toutes les autres – qu'elle n'appartient, en aucun cas et en aucun lieu, à leur histoire, qu'elle n'a été l'occasion d'aucune lutte, d'aucune invention, d'aucune idéalisation ou réalisation ailleurs ?

Dans une conférence intitulée « La Démocratie des autres », Amartya Sen a montré combien l'idée selon laquelle la démocratie serait une conception essentiellement occidentale est dénuée de fondement.

Pour que le choc des civilisations paraisse inévitable, il faut supposer une absence totale de dialogue et qu'avec l'appartenance civilisationnelle, l'humanité éprouve les limites extrêmes de sa tendance au regroupement et au rassemblement et que la pulsion de vie qui pousse les hommes à s'unir ne saurait se réaliser. Parler de choc et de guerre entre les civilisations, c'est supposer que le refus du dialogue et la pulsion de mort l'emportent sur tout projet du vivre-ensemble et sur notre sentiment d'appartenance à l'humanité.

Le propagandiste qui souscrit à la théorie du choc des civilisations doit faire aveu d'ignorance pour être conforme à ses principes – et accepter de se taire. Il n'y a de véritable dialogue qu'entre des « identités » que celui-ci transforme aussitôt qu'il a lieu. Dialoguer, c'est nécessairement accepter de devenir autre que ce que l'on est – c'est reconnaître l'existence d'un processus qui expose au changement ceux qui dialoguent. Ceux qui optent pour le choc simplifient et nient la culture d'autrui. Ils ne reconnaissent ni la complexité, ni la pluralité des cultures.

Être « civilisé »

Ce qui peut faire la spécificité de chaque culture est moins l'ensemble des traits distinctifs que les possibilités de transformation, d'adaptabilité aux changements suite au dialogue. Est civilisé le monde qui ne nie pas, n'ignore pas ou ne supprime pas les signes de l'hétérogénéité.

Mettre l'accent sur le dialogue n'est pas le produit d'une vision angélique de la « nature humaine ». Tout le monde devrait savoir que l'humain est capable du meilleur comme du pire. Le processus civilisationnel, c'est justement de maîtriser le penchant à nier l'autre, penchant avec lequel la culture doit composer

et qu'elle doit vaincre. L'idée de civilisation n'a de sens que si elle s'articule consciemment dans la maîtrise des pulsions de vie et de mort, sur la base du dialogue, de la communication et de la liberté d'expression, sans oublier la loi.

La tendance à l'agressivité que la religion canalise, reste toujours un risque, si on perd de vue la loi et le besoin de dialoguer. Sans la pratique du dialogue, et celle des repères de la foi, on peut toujours oublier de se contrôler. Rien n'est garanti pour protéger définitivement de la désorientation.

La possibilité de se perdre dans l'égoïsme, le refus de l'autre, l'intolérance, guette tous les peuples. La violence contre autrui n'est pas une nécessité, aucune religion ne peut la banaliser. Elle procède d'une mauvaise interprétation et d'une instrumentalisation politique.

Aujourd'hui, pour faire diversion, dérouter, cacher les culpabilités et les injustices, certains s'inventent un « ennemi » en incitant à la xénophobie et en favorisant une « culture de l'ennemi ». Jamais la religion n'autorise le meurtre, quand bien même le croyant usurpateur du nom le prétend. La violence collective procède d'une « culture » de l'intolérance entretenue, faute de dialogue.

13.5. De la singularité à la pluralité

Il n'est pas un coin de la planète qui n'offre l'exemple de la nécessité, il n'est pas une région du monde laquelle des hommes et des femmes n'engagent leur vie pour les dénoncer.

La tolérance n'exige pas plus qu'elle ne suppose une écoute et une compréhension de l'autre qui exclurait que l'argumentaire de l'intolérable ne ressurgisse à la moindre occasion. Elle n'organise ni ne construit aucune perception différente de cette altérité. Ensuite, elle ne saurait se laisser travailler, ébranler et différencier par la rencontre avec l'autre.

Dans le cadre d'une société multiculturelle, telle communauté qui en « supporte » une autre peut, dans un contexte de culture de la peur et de l'ennemi, percevoir toute marque d'identification de cette communauté, l'usage de la langue, la pratique d'une religion, l'expression de telle tradition, de tel rite, telle coutume, telles règles culinaires ou vestimentaires, comme « inacceptables ».

Dans l'exercice de la tolérance, il en est toujours un, en effet, qui l'accorde, qui le concède davantage que les autres, qui s'en octroie le droit, dans des limites prescrites, parce qu'il a le pouvoir de la faire et parce que la concession ne le menace pas et ne remet pas en cause sa domination ou son hégémonie.

L'image dépréciative des autres, de leur jugement sur l'altérité, est une composante même de la seule identité, par essence, « meurtrière ». Pour « affirmer » ou « confirmer » son identité, pour être reconnu dans telle ou telle « appartenance », il faut alors souscrire à une image stéréotypée de l'autre.

Que peut la tolérance lorsqu'elle est contredite par la haine et le mépris, élaborés et imposés comme des signes de reconnaissance et d'appartenance, comme une partie de l'identité ?

Des communautés qui ne font que se tolérer, qui se « supportent », parce qu'à un moment de leur histoire il ne leur est pas permis de faire autrement, ne peuvent modifier leurs sentiments d'hostilité hérités du passé (ou encouragés comme tels) si aucun travail commun de mémoire et de compréhension n'entreprend de les rectifier.

Les individus qui se réclament d'identités culturelles différentes n'exigent pas seulement que leur différence soit tolérée. Ils demandent davantage qu'un simple « droit de survivre », à savoir le droit de vivre avec : l'ordre de la tolérance appelle l'ordre de la reconnaissance et ouvre la possibilité d'une « vie commune ».

Toute revendication identitaire et demandant des droits spécifiques pour une communauté déterminée, toute affirmation d'un « nous » restrictif, d'un ensemble donné, est accusée de particularisme.

Ce besoin n'exclut pas la possibilité d'une distance critique par rapport à ces repères. On peut inventer sa propre singularité dans l'écart, la déviance et la différence, sans quitter le « commun ». La communauté de vie est vitale, elle signifie rester attaché à un héritage culturel, dimension fondamentale de l'existence. Il n'y a pas de vie ensemble possible si ce besoin n'est pas reconnu en tout être humain, de façon inconditionnelle.

Parler de dialogue ou de choc des « cultures » ou des « civilisations » n'a aucun sens si l'on ne rappelle pas préalablement que ces appellations globalisantes s'appliquent à des ensembles complexes d'individus qui inventent leur singularité en la partageant avec d'autres, en dialoguant et en se mettant à l'écoute.

Chacun perçoit effectivement l'autre – tout autre – comme un « être de culture », c'est-à-dire comme un être qui satisfait, dans son attachement ou son détachement à l'égard d'une langue, d'une religion, de traditions déterminées, et qui a le droit de le faire. La violence commence toujours au moment où ce besoin n'est plus reconnu et où le droit de le satisfaire est nié.

Il ne saurait y avoir d'entente possible si, dans la façon qu'a quiconque de manifester son appartenance, nous ne lui reconnaissons pas la satisfaction de ce besoin, que nous partageons avec lui, et l'attachement à ses lieux de mémoire, avec la même légitimité que nous reconnaissons à notre culture.

En exigeant de façon brutale, comme c'est le cas aujourd'hui, **un effacement des différences**, on porte atteinte à la dignité singulière de chacun et on substitue une appartenance instable à une autre authentique. Les discriminations, c'est aussi ça. L'exigence d'assimilation est une violence.

L'attachement à une identité culturelle spécifique, y compris le repli défensif, est d'autant plus crispé que les chances d'appartenir à un autre « nous », démocratique, à un « nous » qui soit une chance partagée, sont réduites.

Il n'y va pas seulement de la paix et de la coexistence, mais aussi de la justice. La reconnaissance ne saurait se limiter à tolérer des individus, mais à reconnaître leur « nous » spécifique. Pluralité qui ne s'oppose pas à l'unité.

Il n'y a pas de démocratie sans le droit de parler la langue d'origine, de prier en commun, de partager des valeurs propres, des repères de calendrier et des espaces d'humanisation spécifiques. Il est illusoire de dialoguer tout en refusant de reconnaître la culture d'autrui.

L'état a la charge de réunir les conditions du vivre-ensemble afin de garantir aux citoyens de toute communauté un droit égal à manifester collectivement leur appartenance, afin que les cultures particulières soient partie prenante de la culture commune.

Il ne saurait y avoir d'entente avec celui que l'on traite d'entrée de jeu comme un ennemi potentiel, celui dont on regarde avec suspicion et appréhension les signes distinctifs d'appartenance, en commençant par se demander si on peut ou non les accepter – même si on ne peut ignorer les risques qu'il y aurait à soutenir, au nom de l'hospitalité, toutes les formes de singularités qui adoptent le discours de la « différence culturelle » pour se donner une légitimité et imposer leur existence.

L'ensemble des individus ont le droit de se réclamer d'une même appartenance et réclamer que celle-ci soit reconnue comme légitime. C'est la reconnaissance que toutes les cultures sont respectables. L'identité de chacun est compatible avec ce qui rassemble et unit dans le cadre de l'identité commune ou plus vaste.

Les forces qui contribuent à la limitation de l'appartenance culturelle sont aujourd'hui plus puissantes que celles qui permettent l'élargissement universel. Il faut dialoguer pour faire vivre **l'appartenance à l'humanité qui transcende les singularités sans les nier.**

L'islam affirme qu'un être humain ne pourra être persécuté pour son identité, sa foi ou sa race ou pour tout autre prétexte, à laquelle il adhère ou dont il choisit de s'exclure, en refusant de se soumettre à telle coutume, tel interdit, telle obligation. Les intégristes qui interfèrent dans la vie privée des autres contredisent le Coran et le Prophète.

L'Occident, de son côté, invoque la transcendance de la science, des droits de l'homme et de la démocratie, qu'il s'approprie unilatéralement. Cela aura peu d'effets, car il laisse par là apparaître que ces acquis et progrès sont étrangers aux autres cultures, alors qu'ils sont le résultat de l'histoire de tous les peuples.

En outre, réduire l'histoire des trois grandes religions du Livre aux divergences et à un conflit entre des identités séparées, n'a pas de sens, alors que leurs convergences, origines et histoire communes sont dominantes. Ce que ces trois religions ont en commun ainsi que leurs influences et échanges mutuels restent majeurs.

Des forces intéressées à leur division mettent l'accent sur la confrontation. Les justes savent que nul ne sort indemne de l'échange, chacun est transformé par la rencontre. On ne dialogue pas pour rester sourd et imperméable à l'autre, identique à soi-même, mais pour progresser, faire un saut dans l'inconnu, devenir de notre destinée humaine qui s'enrichit et enrichit. Dialoguer participe au devenir autre.

Les cultures ne sont pas le résultat d'une histoire isolée, elles résultent bien d'une articulation de relations en devenir. Le dialogue n'est pas un acte superflu ou secondaire, mais un moment qui forge et nourrit l'identité.

Le dialogue permet de prendre conscience que l'on ne doit pas refuser à autrui sa singularité, son besoin d'appartenance, tout en restant ouvert, pour inventer sa propre identité. Cela signifie qu'aucune tutelle ne doit imposer une marche à suivre, sous prétexte de monopole de la vérité. Sans relativisme, par le dialogue, on doit montrer ou découvrir qu'aucune identité n'est monolithique.

14. Questionnement réciproque sur les points difficiles

Rien n'est irrésistible là où il y a de la résistance, d'autant que c'est dans le danger que l'on peut percevoir la croissance de ce qui sauve, comme dit Martin Heidegger. Il est encore possible de rouvrir l'horizon du vivre-ensemble. La révélation n'a pas eu lieu une fois pour toutes dans le passé. Elle s'accomplit à chaque réception du message par les croyants. La révélation, intrusion de l'Absolu dans le temps des hommes (Torah, Évangile, Coran), demeure une vérité qui n'épuise pas le vrai mais éveille chacun pour être capable de recevoir ses signes. Une et plurielle à la fois, la vérité se dévoile, plus ou moins, à partir de l'attitude fondée sur l'ouvert et le dialogue contradictoire. La transformation née du dialogue avec l'autre est celle qui favorise la maîtrise du changement.

Dès les premiers siècles, **l'arrivée de l'islam a été incomprise par l'Occident médiéval**. Il est écrit que l'arbre est jugé à ses fruits. L'église a produit un imaginaire de mauvais fruits au sujet de l'islam, dans une sorte de refus de comprendre. Les réactions étaient différentes selon que l'on était de l'église dominante de Constantinople ou bien d'églises minoritaires qui furent souvent réprimées par l'église officielle.

Rappel du contexte historique

Pour les églises chrétiennes dominantes, l'islam était une énigmatique invasion politique et religieuse concurrente, à laquelle Constantinople devait faire face. Pour les autres, elle était une libération du joug des puissants et des dérives des marchands du Temple.

Les musulmans offraient aux peuples d'Orient une liberté qu'ils n'avaient pas lorsqu'ils dépendaient de Constantinople. En Europe, l'islam apparaîtra à certains comme un châtimeur de Dieu, une imitation erronée puis une hérésie nouvelle ou comme le dernier combat à mener avant le retour du Messie. Il a fallu des siècles pour se rendre compte que le Coran est un témoignage singulier de la croyance et une expérience du Dieu unique infini qui a orienté vers le vrai et produit des fruits. Les valeurs que le Coran prône résistent au temps plus que d'autres références, malgré les difficultés rencontrées pour leur mise en œuvre aujourd'hui, face à la complexité des défis et les inconséquences mortelles des extrémistes. Les complications et les errements de l'histoire ancienne et contemporaine accentuent la perception d'une opposition irréductible entre christianisme et islam.

De leur côté, les musulmans ont du mal à se débarrasser de leurs préjugés, de leurs grilles de lecture erronées et de leurs confusions quant au rapport entre colonialisme, impérialisme, sionisme, hégémonie mondiale et religion chrétienne et judaïque.

Les traditions chrétiennes et musulmanes ont du mal, en ces temps modernes, à se redécouvrir et à préserver les aspects ouverts et porteurs de leurs valeurs communes. Leurs pratiques sont parfois marquées par des signes de trahison ou de transmission figée. Ces pratiques véhiculent souvent une mémoire apologétique qui alimente les préjugés.

Par delà la force et le système organisationnel puissant de l'église catholique, la crise qu'elle traverse, ses difficultés à garder vivante une éthique au sein des sociétés dites modernes ainsi que la prolifération de sectes d'inspiration évangélique soulèvent le problème de l'héritage chrétien. Repose-t-il sur un texte biblique ouvert à tous les vents de l'herméneutique et des concessions ?

Pour ce qui est de la tradition islamique, il est urgent de se pencher sur les causes du sous-développement, de la décadence civilisationnelle, de la prolifération de comportements rétrogrades et des instrumentalisation de la religion dans le champ politique.

Une autre difficulté concerne la question de la **pertinence des religions**. La culture moderne considère que la religion est aliénation et que l'homme moderne n'en a pas besoin pour construire son existence. Suivant une telle vision, l'émancipation est définie comme l'acte qui liquide le sentiment religieux ou, à tout le moins, celui qui met fin à toute attache avec les églises et les traditions communautaires. Il est difficile de dialoguer et de généraliser le dialogue interreligieux dans une ambiance de remise en cause radicale et d'anarchie.

Les monothéismes, et l'islam en particulier, sont aujourd'hui mis au banc des accusés comme sources d'aliénation, d'intolérance et d'exclusivisme. Une société sans interférences religieuses et sans présence visible des religions est mise en avant comme seule garante de la paix sociale. **Le citoyen occidental pense qu'historiquement les religions ont trop souvent été facteurs de conflit plutôt que de paix**. Certes, il est logique que des citoyens du monde entier interpellent les croyants pour leur dire : comment se fait-il qu'aujourd'hui encore des hommes engagés dans des religions puissent appeler au meurtre, à la haine de l'autre, alors que le Dieu unique auquel elles se réfèrent appelle à la miséricorde et à l'amour ?

Tous les acteurs du dialogue interreligieux savent que les religions doivent naturellement et clairement s'opposer aux discours de la contrefaçon et aux actes violents, pour montrer au monde, en dialoguant ensemble, que, non

seulement, elles ne sont pas sources de violences mais qu'elles sont facteurs de justice. Reste à **ne pas accuser la religion de maux qui concernent d'autres niveaux comme le politique et l'économique.**

Le travail d'écoute permettra d'interroger et de réinterpréter les liens entre les révélations transmises aux envoyés, à Moïse, à Jésus et au Prophète. Les messagers, selon le Coran, ne sont pas venus abolir la révélation antérieure mais l'accomplir et apporter de nouveaux développements. La vérité de chaque appel n'implique donc pas la négation du précédent mais sa confirmation. Cependant, même si un dépassement, voire un correctif, et des critiques sévères des interventions humaines inadéquates, ont été opérés, cela n'implique pas l'exclusivisme et le passéisme mais la possibilité de dépasser les catégories particulières dans la recherche de l'universel.

Des chrétiens s'imaginent encore que les religions juive et musulmane sont obsédées par la loi et ses prescriptions. Ces dernières sont perçues comme pointilleuses, renfermées sur la seule lettre et oublieuses de la source de vie. Les préjugés entretenus au sujet du judaïsme se répètent à l'encontre de l'islam. D'un autre côté, des musulmans s'imaginent que tous les chrétiens ont renoncé à la cohérence entre le temporel et le spirituel, qu'ils se plient à l'idée d'un principe de raison indispensable pour comprendre l'appel de la révélation.

Les difficultés d'ordre conceptuel et théologique ne sont pas des moindres. Ce sont les frontières liées aux valeurs, aux principes et préceptes, et les affirmations de la singularité et des spécificités que l'on présente comme insurmontables. Peut-on, disent certains, être chrétien sans tenir au dogme de la « Trinité » et à la « divinité » du Messie Jésus-Christ ? Peut-on être musulman sans croire que le Coran est la parole de Dieu directe et inaltérable révélée au Prophète, sceau des prophètes ? Poser ainsi ces questions sous-entend qu'il ne peut y avoir aucune discussion possible à ces niveaux-là. C'est évidemment faux. On peut et on doit chercher à comprendre, à interpréter et à expliquer.

À la question « Peut-on tenir un dialogue théologique avec les religions non chrétiennes ? », des chrétiens répondent : « Avec les musulmans, le dialogue ne peut évidemment pas porter sur le dogme : la Trinité, l'Incarnation, les sacrements ». Des musulmans considèrent que le dialogue ne sera vraiment possible que si les chrétiens reconnaissent que le Coran est une révélation. Ces types de position, aussi légitimes soient-elles, reportent le dialogue et le débat.

Par-delà le refus de comprendre et les rivalités, on constate des échanges, des dialogues et des rencontres qui transforment des vies. Un tel travail existe aujourd'hui. Des êtres à la fois simples et exemplaires s'y emploient en effet. Ces artisans du dialogue agissent en tant que simples croyants. Leurs réseaux contribuent à éclairer progressivement les rapports entre les communautés et les peuples. Des millions d'hommes et de femmes sont attachés à cette pratique, par fidélité au Coran, ou à l'Évangile.

L'histoire du Messie, Jésus fils de Marie, touche et transforme le croyant chrétien. Le Coran atteint le musulman et le transforme. Les références sacrées de l'autre, à un certain degré, appartiennent aussi au musulman. Le Coran parle de « lumière » de la Torah et de l'Évangile. Par-delà les critiques sur le caractère historique de certains passages de l'Évangile tel qu'il nous est parvenu, par-delà les critiques et points de vue sur les questions des « altérations » et détournements de sens dont le texte fut parfois l'objet, par-delà les normes déviées accumulées, les paroles et les gestes de Jésus touchent et concernent bien les musulmans. L'histoire de Jésus est autant celle du chrétien que du musulman, par-delà les divergences d'interprétation.

Pour cela, sans angélisme œcuménique, le musulman a le droit d'espérer que l'histoire du prophète de l'islam et la parole révélée, l'ultime rappel, descendu, le Coran, touchent et interpellent le chrétien, le juif ou tout être ouvert. Ce n'est pas seulement grâce aux commentaires des savants ou du fait des progrès culturels qu'il a suscités que le Coran parvient à parler au croyant, mais par sa force propre. Le problème n'est pas d'abord de perpétuer la tradition qui développe et précise les normes religieuses mais de la faire vivre selon la liberté de conscience et du cœur, de la faire croître et de la réinventer dans l'infinité de la singularité de chacun. Il s'agit en effet de se préserver des idolâtries et des enfermements. Cette attitude recommandée par le Coran respecte l'indicibilité de la réalité ultime et laisse la voie libre à toutes les quêtes humaines.

14.1. Le dialogue avec les non-croyants

Pour œuvrer au vivre-ensemble, les partisans du dialogue savent que les religions ne doivent pas se limiter à un « front commun » contre la société déspiritualisée et les dérives du monde moderne qui déshumanisent et infantilisent. Les croyants doivent sans cesse se remettre en cause. C'est à cette condition qu'ils peuvent témoigner ensemble qu'ils sont d'abord des êtres humains, capables de répondre au monde, de dépasser la « désignification » ou de susciter une nouvelle interprétation du « sens » qui se dérobe et que le monde ne peut saisir.

La crise est à la fois politique et religieuse. Nul ne peut se passer du besoin d'articuler les deux dimensions, sans les confondre. Chrétiens et musulmans peuvent porter une possibilité d'interpellation et d'interprétation pour empêcher la confusion et la déshumanisation. La crédibilité de cette approche dépend donc de la nature et du niveau du dialogue, tant au sujet de la foi que de l'engagement dans le monde. Or nous ne savons plus nous parler ni répondre par le bon sens ; nous sommes littéralement incapables de réagir aux vicissitudes de notre temps. D'où l'importance de pratiquer le dialogue théologique et culturel. Les religions, dans le dialogue, peuvent en effet apporter leur contribution aux débats de notre temps, comme le démontrent des chercheurs de notre temps.

Ainsi, les rencontres ne peuvent pas se limiter au dialogue entre croyants et monothéistes. Le champ de réflexion s'en trouverait réduit. Il est donc salutaire de débattre avec ceux qui, sans « croire », pensent les questions du sens et du vivre-ensemble et ne méprisent pas la religion. Il s'agit de réfléchir ensemble au sujet des autres sources culturelles qui ont aussi généré la modernité. Il faut revenir à une pensée ouverte sur le monothéisme pour parvenir à la compréhension de notre histoire et de notre temps. Cette aptitude au sens de l'ouvert, du décentrement et du déplacement du regard, est loin d'être évidente sous le règne de la pensée unique. Un certain penchant pour l'ethnocentrisme domine trop souvent.

Des cadres mentaux bien ancrés

Le citoyen occidental semble avoir des difficultés à sortir du cadre mental gréco-romain et moderniste. Le musulman, lui, a aujourd'hui des difficultés à comprendre l'athée et à concevoir son existence. Le dialogue devrait permettre d'apprendre à tenir compte d'autres visions culturelles.

Les racines, les valeurs et l'horizon du monde arabo-musulman ne sont pas assez connus par le monde occidental et vice-versa. Il est urgent de dépasser le complexe de suffisance et de supériorité et de travailler à une transculturalité et une transmodernité pour parvenir à un vivre-ensemble cohérent. En interprétant bien le Coran, on peut découvrir qu'il est question autant du culte à rendre au Créateur que de la libre réponse à apporter au monde et à l'autre. Le Coran appelle à surmonter l'épreuve du vécu, sans s'aliéner.

Nombre de théologiens et chercheurs affirment que le destin de l'humanité est indissociable du destin de la terre elle-même: la maîtrise de l'homme moderne dans l'ordre scientifique et technologique peut mettre en danger la survie même de l'espèce humaine. Le progrès peut avoir des effets pervers sur la vie humaine. En effet, nous avons – croyants et non-croyants – une responsabilité commune à l'égard de la survie même de l'humanité. Les nombreux défis politiques, éthiques, écologiques, économiques et culturels de notre époque devraient amener les religions monothéistes et les philosophies humanistes à une parole commune et, ainsi, à l'obligation de la connaissance et de la reconnaissance réciproque. Cela s'accompagne de la nécessité de réinterpréter leurs références fondatrices et leurs pratiques pour ne pas se couper du mouvement du monde.

14.2. Le questionnement mutuel

Le **débat islamo-chrétien** est donc bien d'actualité car il concerne **deux questions clés** : celle du sens de l'existence et celle du vivre-ensemble. C'est en somme le thème indépassable du projet de société. L'islam a son opinion à

donner même si le refus d'écouter est dans l'air du temps. De notre point de vue, il est doublement risqué et injuste d'affirmer qu'« il n'y a plus de révélation publique à attendre après le Christ ».

Premièrement, rien dans l'Évangile ne peut fonder cela. Deuxièmement, dans ce cas-là, dans quelle mesure la foi et la culture chrétiennes peuvent-elles être enrichies par la rencontre des musulmans et des autres traditions spirituelles ? Pour les musulmans qui croient détenir la révélation finale qui « annule » les révélations antérieures, pourquoi dialoguer ? Troisièmement, comment expliquer les désaffections et les impasses que connaissent nombre d'églises et les attitudes de repli de certains « musulmans » ? Les résultats inquiétants et les pratiques réelles des uns et des autres, musulmans et chrétiens, ainsi que les difficultés du vivre en ces temps modernes, devraient amener chacun à ne pas prétendre au monopole et à la supériorité.

La foi, selon la vision abrahamique, engage toutes les dimensions de la vie : autant le visible que l'invisible, le spirituel que le temporel, sans confusion ni opposition. La foi est naturellement un acte de tout l'être, qui engage le croyant, musulman ou chrétien, en lien avec sa communauté. Le théologien Claude Geffré souligne ainsi :

« Cela nécessite la prise en compte totale de ce que vit la personne en face de nous. C'est donc en tant qu' "homme chrétien" que le chrétien rencontre "l'homme musulman" et peut s'enrichir de cette rencontre. »

Claude Geffré (22)

La charte du Groupe de Recherche Islamo-Chrétien (GRIC), auquel j'ai participé, rappelle à juste titre :

« [...] si parfaite que soit la Parole fondatrice de notre foi, nous ne pensons pas que la connaissance que nous en recevons épuise les richesses de cette Parole et du mystère de Dieu. C'est pourquoi, nous pensons que, d'une part, notre certitude de foi implique nécessairement une recherche sans fin de la vérité, à l'aide et à la lumière de Dieu, et que, d'autre part, d'autres approches de la vérité que la nôtre, à partir d'une autre Parole que celle qui fonde notre foi, sont légitimes et peuvent être fécondes pour nous. Autrement dit, le musulman reconnaît la validité et la fécondité de la foi et de la recherche chrétiennes, et le chrétien reconnaît la validité et la fécondité de la foi et de la recherche musulmanes. »

(2 décembre de 2005)

Dans la tradition religieuse de l'appel et de la révélation, nous sommes tous fils d'Abraham. Plus encore, nous appartenons à l'humanité qui est mise à l'épreuve de la différence et de la difficulté à garder l'horizon du sens ouvert. On a donc besoin les uns les autres. Le Prophète, le Coran et l'histoire spirituelle de l'islam comme témoignages et expériences de Dieu, à l'instar de la Torah et de Moïse, de l'Évangile et de Jésus, font partie de l'histoire du salut. Celle-ci commença avec Adam, fut propulsée en avant avec Abraham et se confirma totalement avec le sceau des prophètes.

Cette histoire possède des signes qui seront visibles jusqu'à la fin des temps. L'islam se veut une confirmation de la logique de la révélation ainsi qu'un rappel prophétique de la confession de la foi abrahamique : « Tu adoreras un seul Dieu ». Ce n'est point l'expression d'une foi jalouse qui refuse la multiplicité mais l'acte qui distingue entre l'infini et le fini, entre le relatif et l'absolu, et favorise l'ouvert, afin de surmonter l'épreuve du vivre sans se laisser enfermer, surprendre ou distraire. En conséquence, il est exigé de l'humain qu'il se dépasse, qu'il s'élève, en se souvenant de l'origine et du devenir. Tel est l'un des buts essentiels de la présence humaine sur terre.

Tout être humain est capable de hauteur et de noblesse. Le Coran invite à se garder de toute idolâtrie. C'est la condition de l'accomplissement de notre humanité, de notre libération et de notre épanouissement. Dieu est le seul Dieu. La résistance de musulmans à la sécularisation outrancière et à la privatisation étroite du religieux n'est en rien un combat d'arrière-garde. Elle rappelle la dimension religieuse de l'homme, comme source, qui, à défaut d'immuniser contre la déshumanisation, la folie, l'angoisse, les malheurs et les suicides, favorise le regard lucide et ouvert sur les risques, sans comparaison aucune avec la raison livrée à elle-même ou érigée en principe supérieur.

14.3. L'appel

Les papes, à plusieurs reprises, ont insisté sur le nécessaire respect réciproque de la liberté de conscience, de croyance et d'exercice du culte, tout en dénonçant la discrimination. Marqués par des injustices, certains chrétiens qui vivent dans des pays à majorité musulmane ont l'impression de s'acquitter, seuls, de l'effort de dialogue. Ils réclament à la communauté musulmane une réciprocité. Dans les pays occidentaux, les chrétiens sont nombreux à soutenir l'exercice du culte musulman dans la société.

N'oublions jamais que le premier à ouvrir le dialogue est Dieu lui-même. Il a pris l'initiative d'appeler et d'entrer en dialogue avec l'humanité, un dialogue toujours offert, sans compter et sans attendre de réponse. S'il y a une réciprocité à laquelle nous ne pouvons nous dérober, c'est celle de Dieu qui, pour les croyants, a initié une telle demande. Les actes de la vie quotidienne du musulman font référence à la complexité du monde. Ils sont rattachés au visible autant qu'à l'invisible, à l'éternité autant qu'à l'instant fugitif. La réponse des musulmans à l'appel est spirituelle quand elle s'inspire de cette complexité, et temporelle quand elle se traduit par un esprit de détachement.

Chez l'historien rationaliste, tout événement qui n'est pas temporel et historique au sens concret de ces mots, devient un mythe. Une telle **réduction historiciste** succombe au piège de la « **démythologisation** » et se transforme elle-même en mythe ! Les phénomènes ne s'expliquent pas uniquement par des causes temporelles et apparentes mais aussi par des causes transcendantes et complexes. Le dialogue des civilisations doit prendre en compte tout cela. Certains événements relatés dans les livres sacrés et révélés sont des événements

du monde, par exemple les signes de l'appel du tout autre. Le voyage céleste du Prophète et la naissance miraculeuse de Jésus sont une réalité historique et transcendante pour le croyant.

En revanche, ces mêmes événements sont un mythe pour l'historien rationaliste. La méthode moderne évacue le mystère, l'invisible et la difficulté. Elle réduit l'expérience religieuse à une fiction ou une illusion. Elle ne résout rien et se fourvoie. La perspective historique a aboli la frontière entre le profane et le sacré. Elle aboutit également à faire perdre de vue l'idée même d'infini, perçu uniquement sous l'angle mathématique.

L'instrumentalisation des situations politiques d'injustices en Orient aggravent le fossé entre les peuples, nourrit la propagande du « choc des civilisations » et renforce l'illusion de détenir la seule vérité face à la barbarie. Alors que, malgré des différences, rien n'est vraiment antinomique entre l'islam et l'Occident, dans l'imaginaire occidental, avec ses fantasmes et ses affabulations, le musulman personnifie la menace contre les « Lumières ».

L'islam pourtant a des atouts pour se présenter en religion du dialogue et du vivre-ensemble. **Le Coran propose une doctrine du dialogue interreligieux** en dix commandements, dans un ordre logique constitué en cinq phases :

- La première phase est celle de l'ouverture et de la reconnaissance :
 - Tous les prophètes d'Adam à Mohammed sont frères, et le musulman ne fait pas de différence entre eux.
 - L'islam vient confirmer et rappeler les révélations antérieures.
 - Des juifs et des chrétiens qui croient au Dieu unique et pratiquent le bien seront récompensés. Les chrétiens en particulier sont les plus proches des musulmans, et des prêtres qui ne s'enflent pas d'orgueil sont des pieux et des justes.
 - Dialoguer de la meilleure manière avec les gens du Livre est un impératif.
- La deuxième phase est celle de la vigilance :
 - Le Coran attire l'attention des musulmans sur le fait que des juifs et des chrétiens ne sont pas satisfaits de l'existence de l'islam.
- La troisième phase est celle du vouloir vivre ensemble, du témoignage, du dialogue proprement dit :
 - Le Coran demande aux musulmans d'appeler les gens du Livre à une parole commune.

- La quatrième phase est celle de la clarification qui refuse tout syncrétisme et relativisme, et par-delà, celle de la prise de conscience que la différence et la diversité sont un bienfait et une épreuve :
 - Le Coran demande aux musulmans de dire : à moi ma religion, à vous votre religion, vous n'adorez pas ce que j'adore et je n'adore pas ce que vous adorez.
 - Le Coran précise que si Dieu l'avait voulu, Il aurait fait de nous une seule communauté, qu'il faut en conséquence assumer une saine émulation.
- La cinquième phase est celle de l'équité et de la justice pour bâtir un vivre-ensemble sur des critères communs qui intègrent et dépassent les différences :
 - Le Coran révèle que le meilleur d'entre les humains est le plus pieux et non point le plus fort, le plus riche ou celui provenant de telle ou telle communauté ou race.
 - Le mot final du Coran est l'humanité, *Nass*.

Ces dix commandements ou repères indépassables sont les raisons nécessaires et suffisantes pour dialoguer et œuvrer afin que le vivre-ensemble soit possible, non pas dans l'idéalisme et la naïveté et encore moins dans le ressentiment, la peur et la colère, mais dans la pensée, la vigilance et la responsabilité.

Ainsi, le Coran éduque à l'ouverture, à la prudence et à la légitime défense, afin que nul ne soit otage de l'autre. Le dialogue aboutit au vivre-ensemble s'il est une approche de respect et de vérité résultant de l'interaction. La majorité des croyants sait que nul n'a l'exclusivité de la vérité.

Il faut refuser et critiquer la prétention avec laquelle des musulmans parlent des non-musulmans, alors même que l'islam est ouvert au dialogue, que les musulmans sont comptables sur nombre de points et qu'il y a lieu d'apprendre à vivre-ensemble. Nul en effet n'a la garantie d'avance du comportement juste. On doit aussi critiquer la suffisance des occidentaux quand ils parlent du monde musulman, comme si celui-ci était inférieur, susceptible de n'accéder à une possible dignité que s'il se rapproche de l'Occident. Pour les détracteurs de l'islam, l'idéal est qu'il finisse par se nier et s'identifier à lui. Le vrai dialogue des religions doit conduire au respect de la pluralité et à une conscience de la liberté.

Face aux impasses de notre temps, il devient urgent de penser à ce qui, désormais, nous concerne tous, à partir et en prévision d'un destin commun. Les croyants ont pour tâche de repousser toujours plus haut la ligne de l'horizon spirituel, sans jamais rien imposer ni interdire à l'autre. Par-delà les divergences

et la différence des héritages, l'avenir semble se construire : les deux années qui ont suivi la conférence de Ratisbonne ont été celles du renouveau du dialogue, démontrant que le pape Benoît XVI est capable de se corriger et d'écouter.

15. Le dialogue et l'interconnaissance

Pour pouvoir communiquer, dialoguer, il y a lieu d'avoir quelque chose à dire, ce qui s'acquiert par le savoir. Qui oserait dire « je sais » et démontrer le vrai savoir ? La sagesse exige de dire en premier lieu « je ne sais pas ». Selon le Coran, Seul Dieu sait :

« Ils dirent : Gloire et pureté à Toi ! Nous ne savons rien en dehors de ce que Tu nous as enseigné. Car Tu es l'Omniscient, le Sage. »

« Al-Baqara », 32.

En même temps, c'est un devoir vital que de rechercher le savoir, les savoirs, de chercher à les connaître et comprendre, à discerner comment les acquérir, les maîtriser, apprendre à vivre et s'élever. Le croyant comme le Prophète est appelé à proclamer. « Dis : "Seigneur donne-moi encore plus de savoir" » (« Ta-Ha », 114). La quête du savoir est infini, elle n'a pas de terme.

Comment l'islam, c'est-à-dire le Coran et la Sunna, présente la question du **savoir** ? L'islam est d'abord une religion, qui vise l'*ihsan*, le **bel agir**. Comment approfondir la connaissance dans le domaine de la religion, de la recherche du vrai ? Comment s'élever en degré et bien adorer Dieu pour être un bel agissant ? La problématique de l'islam et du savoir s'inscrit aujourd'hui dans un monde en crise, et il n'est pas facile de cerner la condition de production des savoirs.

Pour le Coran, le savoir est à la base du privilège octroyé par Dieu à l'homme. Selon le Coran, Il demande aux anges de se prosterner devant sa créature privilégiée. Si les anges se prosternent devant Adam, dit le Coran, c'est de par le privilège du *logos* que Dieu, le savant, lui a octroyé, c'est-à-dire la possibilité de la connaissance. « Dieu – dit le Coran – a insufflé en l'homme de Son Esprit ».

Rechercher le savoir, c'est faire vivre ce souffle. Une parole, attribuée au Prophète inspiré, explique l'origine de la création ; Dieu aurait dit : « J'étais un trésor caché, j'ai aimé être connu. C'est pourquoi j'ai produit les créatures afin de me connaître en elles ». Dieu demande à Adam d'exprimer son savoir, de dire, de nommer les êtres.

La capacité de penser, de dire et d'écrire, de participer à la connaissance, avec la nécessité de la vigilance, de la remise en cause permanente de ce qu'on croit savoir, est un don offert, le chemin tracé dès le départ. C'est un privilège, un droit, un devoir que l'on doit préserver s'il l'on veut s'élever et garantir notre qualité d'humain libre et responsable. Si l'homme est privilégié et désigné comme « khalife » (« Al-Baqara », 30), selon le Coran, c'est grâce au

savoir. La révélation intervient pour réactiver cette capacité et responsabiliser l'homme. Pour l'islam, l'homme est l'être créé capable de connaissance, c'est ce qui le différencie des autres créatures.

La sourate « Al-Alaq » n'est pas seulement un éloge du savoir; révélée durant le mois de Ramadan de l'an 612, dans la caverne du mont Hira, elle signifie que la vie humaine a comme base le savoir :

« Au nom de Dieu, Clément Miséricordieux. Lis au nom de ton Seigneur qui a créé. Qui a créé l'homme d'un *Alaq*. Lis !, car ton Seigneur est très Généreux. Qui a instruit l'homme au moyen d'une plume (calame). Et lui a enseigné ce qu'il ne savait pas ».

« Al-Alaq », 1-5

La recherche du savoir comme premier impératif coranique

Que la première sourate révélée, « Al-Alaq », traite de le thème du savoir, de l'enseignement, est un signe unique dans l'histoire des religions. L'exhortation à la recherche du savoir se pose comme le premier ordre divin révélé au Prophète. C'est un ordre, ce qui a des conséquences incomparables. Il définit la mission humaine, qui est de connaître l'origine, le sens de l'existence et de gérer le monde selon le projet divin.

Dans cette sourate, les savoirs spirituel et temporel sont tous deux visés. Par le mot *Alaq*, titre de la sourate, le **savoir scientifique** est évoqué. Ce terme fait ici référence à la notion d'**accrochement**, de nidation, selon la terminologie de la science médicale de l'embryologie. Il a fallu attendre le XXème siècle pour que la science comprenne et traduise ce phénomène précis et essentiel de la première phase de la formation de la vie humaine.

Connaître Dieu à travers ses signes en l'humain et dans le monde, sur la base de la lecture et de l'écriture, instruments du savoir, vise à surmonter l'épreuve de l'existence. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : d'apprendre à vivre et évoluer en vérité, sur la base du savoir.

Toutes les sourates, sans exception, parlent du savoir ou y font allusion, en parlant de la puissance, de la beauté de la création et des actes à accomplir.

Exemple

Il y a plusieurs sourates dont le sujet principal est le savoir, comme la sourate « Al-Qalam » (signifiant « la plume »), qui commence par le verset suivant : « *Num*. Par la plume et ce qu'ils écrivent ». La lettre initiale *Num* qui figure au début de la sourate correspond au son de la lettre « N » de la langue arabe, qui signifie par ailleurs « encre », en rapport avec la plume.

Le Coran attire l'attention de l'homme sur le bien qui a une valeur exceptionnelle et fondamentale dans la vie de l'homme : le savoir.

La première des connaissances est celle qui permet de reconnaître et de comprendre le sens de la vie, les signes du vrai. Dieu, selon le Coran, par ses signes guide à sa lumière qui Il veut. Le Coran se veut guidance, *huda*, pour orienter vers le vrai. Le terme *Ayat* est employé des centaines de fois dans le Coran. Il désigne à la fois les versets coraniques et les signes de Dieu dans la création. Le monde est présenté comme un langage divin, un livre à découvrir.

En langue arabe, le mot *'ilm* signifie le savoir au sens global, qui concerne le visible et l'invisible, le caché et l'apparent, la métaphysique et la physique, le religieux et les sciences, le sacré et le profane, tout ce qui participe à la compréhension de l'existence, à la connaissance du monde et de l'au-delà du monde et à l'élévation de la condition humaine. Ainsi *al ilm* signifie à la fois le savoir, la connaissance et la science.

En langue arabe, au cœur de l'*ilm* on trouve *al maârifâ*, qui concerne le rapport au mystère, à l'invisible et à l'au-delà. Dans la plus longue sourate, « Al-Baqara », dès le troisième verset, il est fait mention de ceux qui croient au mystère, à l'au-delà, à l'invisible. Il s'agit là d'adopter une attitude attentive, humble, patiente et confiante face au caractère infini du vrai qui nous échappe. *Al Ghayb* signifie en arabe tout à la fois l'inconnu, le mystère, l'invisible, l'au-delà, l'absent, le caché, le vrai.

L'*'ilm*, une notion plus large que la « connaissance »

Dans la théorie de la connaissance islamique, le terme utilisé pour la connaissance, *'ilm*, a une connotation plus large que ses synonymes dans toutes les autres langues. Ainsi, « connaissance » en français ou « *knowledge* » en anglais sont loin d'exprimer tous les aspects du mot *'ilm*. Dans le monde occidental actuel, la connaissance désigne une information, tandis que *'ilm* est un tout qui recouvre la théorie, la pratique, le visible et l'invisible, l'éducation et la recherche, la logique et le sens.

La révélation intervient pour responsabiliser en vue de ne perdre de vue aucun de ces aspects. Chaque individu sera jugé sur ce qu'il a fait d'*Al amana* (la raison), en vue d'être à la hauteur de sa mission, connaître et adorer Dieu et faire du bien pour soi-même et les autres. L'islam rend hommage aux savants et critique les ignorants :

« Dis : Sont-ils égaux ceux qui savent et les ignorants ? Les hommes doués d'intelligence sont les seuls qui réfléchissent. »

« Az-Zumar », 9.

Aucun texte ne met autant l'accent sur l'unité de Dieu, le savoir et la miséricorde, tant sur la forme que sur le fond. Les buts, les conditions et les formes du savoir sont abordés avec force et de diverses manières. La question est trai-

tée comme une question de vie ou de mort, de salut ou de perdition, de sagesse ou de folie, de lumière ou d'obscurité. Plus d'un tiers des versets appellent au savoir objectif, scientifique, à l'observation et au raisonnement :

« C'est Lui qui, pour vous, a édifié les étoiles afin que vous vous guidiez d'après elles dans les ténèbres de la terre et de la mer. Nous détaillons ainsi Nos signes pour ceux qui savent. »

« Al-Anaam », 97.

Al Ilm et ses dérivés sont utilisés dans le Coran plus de 700 fois ; le mot savant *Alim* est utilisé 140 fois, et le mot pour « livre » dans 230 versets, dont *al-kitab al-Qur'an* dans 81 versets. Les mots liés à la notion d'écriture sont cités dans 319 versets, et le mot *aql* (raison) 48 fois à la forme active : *ta'aqqul*, *tafaqqur*, *tadabbur*, *Yatafakaroune*, *yaakiloune*, *youdabiroune*.

Pour être un être humain digne de ce nom et un bon musulman, selon le Coran, il est obligatoire de réfléchir, d'observer, d'écouter, de remettre en cause ce qui vient entraver le rapport au vrai : il ne faut rien idolâtrer, à commencer par l'*ego*. Témoigner qu'il n'y a pas de dieux sauf Dieu, que tout est relatif sauf l'Absolu, que la vie a une cause première et une fin, libère, met fin aux illusions et oriente vers un savoir objectif et bénéfique. Dans cette trame, l'homme est mis à l'épreuve, doté du libre arbitre. D'où qu'il sera jugé sur chaque atome de bien et de mal accompli.

Le Coran précise que le Seigneur a appris à l'homme un peu de savoir, par la *Fitra*, la prime nature, l'innée, et qu'ensuite par l'effort assidu de la raison, *aql*, et de l'âme, *nafs*, il peut et doit acquérir du savoir, évoluer, étudier intelligemment en vue de s'accomplir comme être humain face à son destin. *Rab*, le mot « seigneur », est issu de la racine *Raba* qui signifie « éduquer ». Ainsi, le mot *rab* évoque l'idée d'un Dieu qui instruit, informe et éduque.

Si l'homme est désigné comme « lieutenant de Dieu sur terre », c'est grâce à la qualité octroyée à un être doué de raison. Ne pas raisonner, ni réfléchir, ni utiliser son intelligence, ne pas faire l'effort pour comprendre le monde, le transformer dans le bon sens et assumer ses responsabilités, c'est contredire le Coran. L'islam pose les questions et apporte ses réponses sur les fins dernières – d'où venons-nous ? où allons-nous ? –, la création, le but et le sens de la vie. Comment vivre en vérité ?, comment adorer Dieu ?

Tout croyant doit connaître les bases de la religion, le sens des cinq piliers, mais adorer Dieu ne se limite pas au culte, cela passe par le savoir spirituel et temporel, pour assumer la mission humaine. Pour le Coran, Dieu est le savant infini et absolu qui a fait don d'un peu de sa connaissance à l'homme afin qu'il surmonte l'épreuve de l'existence. Rien n'est donné d'avance.

Comprendre le sens, le secret et le mystère de la vie nécessite une intention sincère, une direction de vie, une attitude précise, une posture singulière, une attention particulière, des efforts, des exercices, de la patience, de la confiance,

un travail profond ; un savoir, un art et une sagesse tout à la fois ; le contraire du dogmatisme, de la ruse, de l'arrogance, de la prétention démesurée et de l'ignorance.

Le Coran, en tant que parole et écriture, oriente l'esprit humain afin qu'il se libère des illusions, des pièges, des prétentions et ambitions démesurées ou au contraire du désespoir et de l'immobilisme, de tout ce qui vient faire obstacle entre l'homme et le vrai. L'islam vise à éveiller, à libérer, à permettre à l'homme de dire, de répondre au monde, de se contrôler et d'assumer ses responsabilités, alors que les passions et les influences néfastes empêchent de discerner, de dire et d'agir. L'enjeu du savoir est de libérer en permanence l'humain face aux risques de se fourvoyer, de se tromper, aux tentations de s'idolâtrer, de se prendre pour un dieu, de multiplier les dieux, de nier les signes de Dieu, et de déchaîner ses passions.

C'est pourquoi, pour devenir musulman, par la profession de foi, la *chahada*, il faut faire table rase de l'*ego* et de tous les faux dieux, *la illaha illa Allah*, pour laisser place à Dieu seul, celui à qui rien ne ressemble. C'est un bouleversement dans les règles de la subjectivité, du rapport au réel et à l'au-delà du réel, selon de nouvelles modalités culturelles et une nouvelle façon de penser et de vivre – une révolution indépassable. Soyons clairs : le savoir doit avoir des buts nobles et précis.

Pour l'islam, réfléchir par soi-même a plusieurs buts, d'autant que nous sommes une communauté du juste milieu, à la fois religion et monde, et que l'on doit exercer notre responsabilité de khalife de Dieu sur terre:

- Le premier but du savoir est **la piété**, *taqwa*, qui signifie se prémunir, se préserver de tout ce qui vient empêcher l'être humain de rester lié à l'origine, de garder la mesure, d'être à la hauteur de sa mission qui est de saisir le sens, de s'approcher un peu de la connaissance du Créateur et de l'adorer véritablement.

Pour comprendre ce que Dieu veut en matière de religion et devenir pieux, il faut connaître le Coran et la sunna : « Voici le Livre béni que nous t'avons révélé afin que les hommes réfléchissent sur ses versets, et que s'y appliquent les intelligences » (« Sad », 29), et ce, sachant que cela restera toujours inachevé et insuffisant. D'où l'importance de comprendre évidemment que ce savoir, celui de tenter de connaître un peu l'infini, par sa parole et ses signes, afin de devenir un homme humain et pieux, est un travail infini.

- Le deuxième but du savoir est **la logique**, pour protéger la dignité humaine, la santé morale et physique de l'humain et la maîtrise et le respect de son environnement, lieu de vie, la terre et le cosmos. Il s'agit d'élever efficacement la condition humaine, dans toutes ses dimensions, en ne perdant pas de vue le sens de l'existence et l'éthique.

- Le troisième but du savoir est lié à la **justice**, *al Adl*, et l'**équité**, *qist*, pour réaliser le vivre-ensemble, la cité juste.

Sens, logique, justice, sont les trois buts du savoir. Dans la sourate « Al-Anaam », verset 38, il est précisé : « nous n'avons rien négligé ». À travers ces trois principaux objectifs du savoir selon l'islam, qui concernent le rapport à Dieu, le rapport à la nature et le rapport à autrui, on comprend que l'enjeu est capital. Pour vivre ces rapports dans un mouvement perpétuel de perfectibilité, de progrès et de civilisation, en somme pour rechercher le vrai, le beau et le juste et répondre à ce qui est attendu de l'être humain, le Coran et le Prophète demandent de se connaître soi-même, de vivre sous l'éclairage de la raison libre et responsable et de la foi réfléchie.

En conséquence, le savoir, tel que proposé par la révélation, qui est une *Rahma* du Créateur, vise à nous aider à surmonter l'épreuve de l'existence, en vue de se souvenir de l'origine, de se préparer au devenir, au salut pour l'au-delà, et de réaliser un tant soit peu le bonheur sur terre.

Face à la complexité, à la dureté du monde et à la difficulté de vivre, la révélation ne vient pas se limiter à offrir des explications techniques, ou des principes d'ordre général, mais donne une base et une direction, une méthode, une impulsion, une « guidance », une source d'inspiration inépuisables ainsi que des repères, parfois avec force détails, qui responsabilisent, éclairent la raison humaine et sèment des intuitions, des visions, une méthode et de la sérénité.

Avec le Coran, on est passé des miracles anciens au miracle de la parole révélée, logique et rationnelle du message qui s'adresse à la *Fitra* de l'humanité et à son intelligence, considérée comme ayant désormais atteint l'âge de la maturité et de la raison : pour toute étape, un Livre *li Koli ajl Kitab*. Le Coran exige de celui qui le reçoit, de lire, d'écouter, de réfléchir, de s'assumer, pour se construire une raison d'être qui lui permette de s'accepter comme à la fois être créé, fini et qui, grâce à l'accueil de la révélation, réactive ses capacités de raisonnement, réinvente la vie, sa vie.

Le Coran est la voix qui vise à réactiver l'intelligence, éclairer, informer, ordonner, éduquer et en même temps questionner ; il débat et interpelle. Sans cette possibilité donnée à l'humain de raisonner, de répondre, de prendre la parole, d'assumer ses responsabilités pour améliorer son sort, il ne peut advenir. À partir de cette possibilité de recevoir la parole, l'homme advient au monde de manière responsable.

Le musulman, en écoutant, en récitant et en méditant le Coran, se sent vibrer avec le monde, se sent exister de manière consciente et singulière.

Le Coran, message total et livre ouvert

L'une des données du Coran réside dans sa double caractéristique : message total, se suffisant à lui-même, transcendantal, surnaturel, infini, et en même temps livre ouvert, logique, rationnel, qui appelle à l'interprétation et à la responsabilité humaine.

La méthode de communication divine du Coran est édifiante ; en s'adressant au Prophète, premier récepteur humain et, partant, à toute l'humanité, elle débute les 114 sourates de dix manières répétitives, sous dix formes différentes selon le cas, pour, compte tenu de la diversité des conditions de l'existence, toucher les esprits et activer l'intelligence humaine :

- Par la louange, comme dans la première sourate « Al-Fatiha ».
- Par l'appel, comme dans la sourate « Al-Hujraat ».
- Par une information, comme dans la sourate « Al-Tawba ».
- Par le serment, comme dans la sourate « At-Tur ».
- Par une condition, comme dans la sourate « Al-Zalzala ».
- Par un ordre, comme dans la première sourate révélée.
- Par une interrogation, comme dans la sourate « Al-Ghashiya ».
- Par un argument, comme dans la sourate « Quraysh ».
- Par des lettres au sens mystérieux comme celles de la sourate « Al-Baqara » (A, L, M.).
- Par une prière, comme dans la sourate « Al-Mutaffifin ».

Le langage du Coran

Le langage du Coran s'adresse à la fois aux facultés raisonnables et au cœur de l'homme. Il est direct et indirect, logique et métaphorique, pédagogique et mystérieux, certains versets étant majoritairement clairs, et d'autres, plus rares, ambigus. Le sens est souvent à chercher dans l'interaction entre des mots, entre des versets, entre des sourates, dans la structure du discours à l'infini, et non pas seulement dans un verset isolé.

La science du Coran est une science inépuisable. On doit la recevoir comme si elle est révélée à chacun de nous en propre. Sur ces bases, l'homme doit assumer ses responsabilités par le travail de la raison éclairée par la foi.

Pour cela, il faut en premier lieu commencer à sortir à la fois du piège de la religion accommodée aux conditions et aux limites de la simple raison ou, au contraire, de la foi qui cherche à contourner la raison ou, pire, à la nier.

La foi en islam n'est pas un savoir indépendant du raisonnement. Elle est au contraire l'acte raisonnable par excellence, capable de porter et de dépasser les autres actes.

En islam, la raison, tout comme la foi, est incontournable, chacune étant capable de vérité mais ne se suffisant pas à elle-même. Elle est nécessaire mais non suffisante. La foi permet de prendre conscience avec clairvoyance que rien n'est donné d'avance, que l'homme est un tout, corps et esprit, et qu'il faut trouver la mesure : « Nous avons créé toute chose selon une mesure » (« Al-Qamar », 49).

La foi en islam porte en elle l'exigence de la raison et permet d'éclairer les limites d'une raison livrée à elle-même. Le dépassement est le travail requis par l'islam pour remettre sans cesse en question à la fois les prétentions et les aveuglements de la foi fermée et celles de la raison qui se croit suffisante. La Révélation s'adresse à la raison pour l'éclairer et non pour la contredire.

L'éclairer ne signifie pas l'aveugler de sa lumière, mais la réactiver pour lui permettre de discerner le permanent de l'évolutif, l'essentiel du secondaire, le licite de l'illicite, le clair de l'obscur, le juste de l'injuste, l'efficace de l'inefficace. Il ne s'agit pas de combler une insuffisance de la raison, mais de la responsabiliser et d'élargir son champ de vision.

En islam, foi et raison sont deux qualités qui ne se contredisent pas. Certes, la foi peut être au-dessus de la raison, mais jamais en opposition. La foi et la raison sont liées. La civilisation islamique a contribué à l'émergence de la civilisation humaine grâce à la priorité donnée à la connaissance. Elle a contribué à la propagation de la pensée universelle, l'a approfondie en lui associant la vision musulmane, en apportant des progrès décisifs, notamment en mathématiques, sciences de la raison par excellence.

La capacité à faire histoire, à orienter vers le vrai, à préparer une vie sous la forme du savoir, c'est ce que l'islam enseigne. Certes, des savants, comme Abdülhamid Ghazali dans *Al Munqidh min Al Dalel (La délivrance de l'erreur)*, parlent de sciences obligatoires, licites, souhaitables, acceptables, risquées, mais ils confirment que l'islam accueille toutes les sciences avec une seule condition : ce qui compte est le but, « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Les hadiths sur le rôle fondamental du savoir, des savants, de la raison et de la sagesse, rapportés par Muslim et Al-Bukhârî, représentent au moins un quart des paroles sélectionnées par les deux recueils authentiques, comme par exemple : « Toute personne qui accomplit un *ijtihâd* et réussit recevra deux récompenses mais celle qui se trompe recevra quand même une récompense pour l'effort fait ». Ce hadith représente la culture du savoir en islam.

Le respect des savants et l'amour de la science et du savoir sont tels qu'il est dit que « l'encre du savant est préférable au sang du martyr » et que « dans le cas où quelqu'un vient à vous dans le but d'étudier, traitez-le avec déférence et estime, car c'est mon invité ». Et : « Demandez la science du berceau jusqu'à la tombe ». Citons aussi le célèbre hadith qui marque le devoir de la recherche : « Cherchez la science serait-ce jusqu'en Chine, s'il le faut... ».

Sur le plan de la connaissance de Dieu, le Prophète priait ainsi :

« Gloire à Toi ! Nous ne te connaissons pas comme il conviendrait de te connaître. Aucune louange ne t'embrasse. Tu es tel que Tu t'es loué Toi-même et ce qui en Toi est hors d'atteinte. »

Muslim, salat 222.

Le Prophète a enseigné que le grand *djihad*, c'est la recherche de cette connaissance, la maîtrise des passions et de dire la vérité.

Par le Coran et la sunna, l'islam offre à l'homme un horizon de la connaissance, une culture du savoir, une boussole pour dialoguer, permettant de reconnaître et d'interpréter les multiples signes de Dieu, pour surmonter raisonnablement les épreuves de l'existence et assumer de manière responsable le vivre-ensemble jusqu'aux limites de l'impossible, en traçant sa route et en élevant la condition humaine.

16. La foi et le savoir mystique

Examinons le savoir de l'élite spirituelle donné, selon le Coran, par Dieu, savoir inné et révélé, car pour les croyants il guide à sa lumière qui il veut. Chacun des mystiques se met dans l'état d'*ummi*, vierge de tout savoir, pour polir le miroir de son cœur. L'adjectif *ummi* apparaît cinq fois dans le Coran, dont une fois au singulier à propos du Prophète (« Al-Araf », 157-158). L'*ummi* est celui qui est resté dans l'état où sa mère (*umm*) l'a enfanté. Cela renvoie à la *Fitra* primordiale, la pureté originelle, dont chaque âme est nantie.

Appliqué au Prophète, cela désigne une pureté et une virginité en matière de savoir sur Dieu, et en même temps une aptitude à recevoir le vrai, confirmée par le verset 48 de la sourate « Al-Ankaboot » : « Avant [la révélation du Coran], tu ne récitais aucun livre, ni n'en écrivais aucun de ta dextre ». Le plus grand miracle du Prophète consiste dans le fait que le savoir, le livre, lui ait été révélé, comme synthèse finale de la tradition primordiale. En conséquence, pour le mystique, il est le guide par excellence. Selon un hadith *qudsi*, le Prophète détient la synthèse des verbes, *jawamii el kalam*. Ibn Arabi et Ibn Khaldoun considèrent que la **virginité intellectuelle (l'*ummiyya*)** du Prophète signifie en conséquence sa perfection.

L'interprétation spirituelle de l'expression coranique « le Prophète vierge intellectuellement » (*al-nabî al-ummi*), telle que les maîtres spirituels l'ont formulée, détermine aussi le mystique *ummi* (qu'il soit réellement illettré ou non) : celui-ci reçoit la science émanant directement de Dieu, *al-'ilm al-ladunî*, à laquelle le Coran fait allusion au verset 65 de la sourate « Al-Khaf ». Chez les mystiques dotés de l'*ummiyya*, l'inspiration remplace – à un degré moindre – la Révélation (*Wahy*) qui concerne les seuls prophètes.

Les mystiques sont sur les pas des prophètes, dont les différents messages et visions proviennent de la science octroyée par la grâce divine : « Et ceux qui suivent le chemin droit, il les augmente en guidance et leur apporte la piété » (« Muhammad », 17). **Les mystiques et les savants sont ici les héritiers des prophètes.**

En islam, le savoir au sujet de Dieu, *al îifaan*, la gnose, aboutit à la sagesse, *hikma*. *'Ilm* ici n'est pas le savoir strictement rationnel, mais la connaissance, la gnose, *maârifa*.

La double dimension du *'Ilm*

'Ilm, le savoir, est considéré comme provenant de deux sources : la raison, *'aql*, et la connaissance gnostique, *maârifâ*, la première par la réflexion rationnelle et la seconde dans le sens de la connaissance acquise par l'expérience mystique.

Le cosmos est comme une théophanie, *Tajali*. Les questions relatives à Dieu et à la science sont liées. Le Coran contient des centaines de versets décrivant l'origine du cosmos et de la vie, il parle de l'invisible, *ghayb*, et du visible, *chahada*. Un lien indicible les relie.

Il y a **trois catégories de croyants** évoquées dans le verset 32 de la sourate « Fatir » :

- *Muslim*, celui qui témoigne par la *chahada*.
- *Mumim*, celui qui pratique la foi, au sens de prier, jeûner, donner de son bien.
- *Muhsin*, le bel agissant, qui se conduit pieusement, en recherchant la proximité du Divin.

Chacun de ces degrés est un niveau de connaissance. Les mystiques, amis de Dieu, *Wali Allah*, *Arif bi Allah*, salihines, sont les mohssinines qui ont reçu un savoir, des vérités que peu sont capables de comprendre : « Je vais t'apprendre l'interprétation de ce que tu n'as pu endurer avec patience » (« Al-Khaf », 79) ; il s'agit du savoir des savoirs, savoir en Dieu et par Dieu, qui appartient aux élus.

Le savoir mystique se compose de trois étapes :

- *Ilm al-Yaqin* (« Al-Takathur », 5), connaissances de bases, point de départ qui signifie la vision de la certitude qui a besoin d'une preuve et admet l'étonnement.
- *Ayn al-Yaqin*, la connaissance par la vue qui a besoin de preuves mais n'admet plus le doute.
 - *Haqq al-Yaqin*, la connaissance par *al fana*, l'extinction de la vérité de la certitude, qui n'a besoin ni de preuves ni de doute (réalisable par un petit nombre d'élus).

Ilm est synonyme de la « lumière » de Dieu. Cette lumière brille pour tous les croyants, selon des degrés différents. Les pieux suivent le chemin d'accès par un dévoilement sans fin, pour approcher la vérité ultime, par illumination. Ils obtiennent la connaissance, *maarifâ*, qui leur dévoile des sens cachés de ce que l'envoyé a reçu.

Il s'agit, comme le définit Ibn Arabi, de la connaissance de l'alchimie du bonheur et de la loi ! De se mettre en quête du savoir de la perfection divine en vue de laquelle Dieu a créé l'homme (« Al-E-Imran », 7). Certaines âmes ont reçu une prédisposition : « Dieu élèvera de plusieurs degrés ceux d'entre vous qui auront cru et qui auront reçu le savoir. » (« Al-Mujadila », 11).

Pour ceux qui se veulent les serviteurs de Dieu, cela consiste à savoir qu'il n'existe pas de réalité en dehors de la réalité absolue, qu'il n'y a rien d'autre en dehors de Dieu. Selon le Coran, les entités et créatures n'existent pas en elles-mêmes, elles obtiennent une existence grâce à la relation avec l'être absolu. La connaissance de la réalité est équivalente à la compréhension des différentes voies par lesquelles Dieu se révèle : « Seuls craignent Dieu, de toutes Ses créatures, les savants » (« Fatir », 28).

Ibn Arabi dit : « Ô toi qui cherches le chemin qui conduit au secret, reviens sur tes pas, car c'est en toi que se trouve le secret tout entier ». Mais le soi ne peut être libérateur que s'il s'installe dans l'ouvert : « L'idole de tout homme, c'est son *ego* ». Tout ce que le savant de ce monde obtient et apprend, l'adepte de la voie mystique peut l'obtenir. Pour tous, resteront insondables les secrets de l'Infini, le mystère du verbe existentiel, *Kun*, les âmes, le jour dernier...

Il faut entreprendre, sous la conduite de l'envoyé, une ascension (*Miraj*) comme le voyage nocturne, ici intérieur, pour apprendre à s'approcher de la vérité. Ibn Arabi cheikh El Akbar décrit deux pèlerins qui cherchent le vrai. L'un fait confiance et accepte de se laisser guider tandis que le second prétend se passer de guide. L'option de l'âme ici-bas qui détermine le futur dans l'au-delà.

Pour le premier, le dévoilement s'opère, avec la permission de Dieu. Pour le second sceptique, son penchant à douter l'écarte du vrai chemin. L'émir Abdelkader nous dit : « El Haq m'a dit sais-tu qui tu es ? Je répondis oui je suis le néant manifesté par Ta manifestation, je suis la ténèbre *khalq* qu'illumine Ta lumière ». Le Prophète demandait à « Dieu » : « Fais-moi lumière » ; « Ces symboles, nous les faisons pour les hommes, mais ne les comprennent que ceux qui savent » (« Al-Ankaboot », 43).

Ce qui augmente, c'est le degré de dévoilement. Selon ce savoir mystique, comme pour Ibn Arabi, Abû Hassan Schdhilly, Ibn Attalah Allah et l'émir Abdelkader, les savants, rendent visible l'invisible chaque fois qu'ils se dépassent : ils sont artistes universels quand ils expriment la beauté que Dieu aime, savants quand ils découvrent des vérités nouvelles, guides quand ils créent pour chacun les conditions de l'épanouissement : « Ô vous qui croyez, craignez Dieu, cherchez un moyen d'accès vers lui, et luttiez sur Sa voie, peut-être parviendrez-vous au succès » (« Al-Maeda », 35).

La science religieuse se veut la plus noble puisqu'elle prétend à une récompense éternelle. Elle ne nie pas *Aql*, qui signifie esprit, intellect, raison, intelligence, bon sens, jugement, mais le dépasse. Les mères des vertus, selon les mystiques, sont au nombre de quatre : le savoir, le courage, la tempérance et la justice. Les connaissances que peut recueillir l'esprit sont de deux ordres : les connaissances intellectuelles, et la connaissance de la loi divine transmise par les prophètes, qui s'acquière par l'étude des livres révélés et la recherche intérieure, celle du cœur.

Pour les mystiques, la connaissance de la loi divine n'est évidemment pas en contradiction avec les connaissances acquises par l'esprit seul. Bien au contraire, rien de ce qui a été transmis par les prophètes ne saurait être en désaccord avec le jugement des esprits bien constitué.

La prophétie est en quelque sorte un degré de connaissance ajouté au degré d'intelligence de l'esprit. Au-delà de ce seuil, le prophète chez qui s'est ouvert un autre œil, peut examiner ce qui se produira dans l'avenir d'une façon que l'esprit ne peut appréhender car qui qu'il soit, se produira hors de sa portée.

Les prophètes ne sont pas venus contester les philosophes, ni faire disparaître la science, bien au contraire. Comme le dit l'émir Abdelkader en 1861 : « Le tort que l'on a pu faire aux lois d'origine religieuse est hélas provoqué davantage par ceux qui veulent le triomphe de la religion par des moyens qui ne sont pas appropriés. »

Ceux qui sont parvenus à la connaissance de Dieu sans détour et ceux qui y sont parvenus sans accomplir le voyage initiatique sont selon le Coran les désirés par Dieu. Les savants sont décrits comme pareils à cet arbre excellent que mentionne le Coran : « un arbre dont la racine est ferme et la ramure s'élançant dans le ciel » (« Ibrahim », 23) l'homme total et sont honorés et choisis, car conduits : « Et vous saurez alors qui est sur le chemin droit et qui est conduit » (« Al-Shuara », 135). « Ô vous qui croyez, craignez Dieu, cherchez un moyen d'accès vers lui, et luttez sur Sa voie, peut-être parviendrez-vous au succès » (« Al-Ma'eda », 35). « Ces symboles, nous les faisons pour les hommes, mais ne les comprennent que ceux qui savent » (« Al-Ankaboot », 43) « Dis Seigneur augmente-moi en science » (« Ta-Ha », 114) *Basira, chakirin*. « Je vais t'apprendre l'interprétation de ce tu n'as pu endurer avec patience » (« Al-Khaf », 79).

17. L'islam, la science et le savoir aujourd'hui

Dialoguer, c'est échanger, partager, progresser. Les musulmans considèrent que la raison instrumentale, le *logos* moderne et les visions coupées du divin n'ont ni posé la question de Dieu, au sens où le monothéisme le fait, ni épuisé la question du sens, ni cerné le mystère, ni réduit l'inconnu, mais laissent béantes les questions que l'homme se pose. L'étude rationnelle et systématique du monde est un geste naturel que l'islam assume, mais ce qui compte ce sont les buts de la recherche.

L'histoire de tout peuple contemporain, s'il ne veut pas disparaître, consisterait désormais dans son occidentalisation. Le musulman éclairé résiste et appelle au dialogue. La préséance de la logique par le calcul à l'infini sur tous les savoirs et comme dispositif indéfini de domination pose de graves problèmes. Le modèle infiniste de la raison moderne depuis Descartes est en crise.

Pour le musulman, créer le dieu des philosophes et des savants pour fuir celui d'Abraham, c'est idolâtrer la raison et remplacer un principe ouvert par un fermé. Le problème de la science moderne réside dans le fait qu'elle prétend correspondre elle seule à la logique du développement, et se passe du besoin de la justification fondamentale : elle n'a plus besoin de sens. Aujourd'hui, sur le plan du sens de la vie, rien ne tient ; c'est la crise du savoir matérialiste qui s'abîme dans la contradiction et l'échec.

Une théorie ? Vérité aujourd'hui, erreur demain. Le paradigme de l'univers donné, ordonné, et animé, défini comme mythologie et fiction, est remplacé par celui de la science logique, la fonction dite logique se substituant à la fiction mythique. Elle déclare l'athéisme, qui est la négation du principe divin, cause première et fin dernière du monde. Ses principes deviennent contraignants ; un véritable désastre.

Il s'agit d'une machinerie indifférente au sort des humains, toute occupée à son propre développement, progression continue de la raison humaine et la volonté de puissance, qui ne s'interroge pas sur le devenir et le processus de décomposition du sens : le nihilisme. Le mêlé et le démêlé du judaïsme, du christianisme et de l'islam sont perdus de vue. Le monothéisme a engendré l'Occident. Moderne signifie « en attente de vérité » et qui veut se construire au-delà de toutes les catégories. Les problèmes sont si complexes que le dialogue s'avère incontournable.

La scientificité moderne conçue comme construction en cours d'un édifice explicatif a contaminé les cultures en perdant le sens pour le remplacer par des théories. Des experts qui ne sont que des caricatures de la compétence scientifique et théorique perdent tout sens du monde et du langage. Actuellement, le sens fuit.

Il n'y a pas de dernier mot de la vérité scientifique. Le problème, c'est que certains en déduisent que la science est invalidée, alors qu'elle est indispensable. Il s'agit d'ouvrir les yeux sur ce qui, dans la vie, nous échappe, dans ce qu'il a de plus intime, de plus singulier.

La pensée occidentale considère que ses normes au sujet de l'individu et de la société, du temps, de l'espace, de la loi, des rapports à l'autre, sont les seuls variables, alors qu'elles posent problème pour d'autres cultures. Dieu, pour l'islam, ne peut pas se réduire à une question philosophique, à une catégorie ; cela signifie aussi qu'il ne relève pas d'une affirmation qui règle d'avance la question de notre avenir. Il ne suffit pas de croire ou de raisonner pour être heureux et garantir son salut. La juste synergie entre foi et raison, piété et humanité est notre souci.

Il est donc légitime de rechercher l'humanisme et de prendre des distances avec la dictature de la raison instrumentale et positiviste, qui se pose comme maîtresse et propriétaire de la nature, refusant les valeurs absolues, le rapport au mystère et à l'au-delà du monde, excluant Dieu de la vie et de la cité, privant l'homme de critères humains indépassables.

Les paradigmes modernistes ne constituent pas obligatoirement la réponse souveraine aux malheurs du monde. Intégrer les progrès méthodologiques modernes proposés par la philosophie et la science est logique et compatible avec les valeurs abrahamiques, coraniques.

Il est légitime d'accueillir les conquêtes de la pensée moderne, en y reconnaissant les éléments qui confortent l'authenticité de la religion et participent à l'élévation de la condition humaine. Cependant, il est légitime d'avoir le droit à la critique et à la prise en compte de valeurs spécifiques.

La conception qui domine aujourd'hui en Occident, lequel se présente comme l'émancipateur du genre humain, mérite un nouvel examen. La raison instrumentale qui prétend, en se servant des progrès des sciences, donner des explications définitives et à sens unique de l'histoire humaine, de son expérience et de son savoir, a atteint ses limites.

Le récit moderne à propos de l'émancipation du citoyen, sur la seule base du progrès matériel, de la rationalité et du libéralisme, est contestable et contesté. Par-delà les prodigieux acquis, les risques de déshumanisation et la crise des

valeurs qui s'y rattachent et se mondialisent devraient amener les uns et les autres à accepter la déconstruction du regard que l'on porte sur l'humain, à réinventer et à faire jaillir de nouvelles approches.

Malgré toutes leurs promesses, des savoirs se révèlent trompeurs. La culture religieuse et mystique est prise comme cible, car elle a les moyens, à défaut de les résoudre, de répondre à la crise morale et du savoir et à la malaise dans la civilisation.

Encore faudrait-il que les croyants soient raisonnables et humbles et s'emploient mieux à faire entendre la culture religieuse. Raison de plus pour être attentifs à quelques pensées dignes qui, loin de rendre les armes devant la solitude du sujet contemporain égaré dans un amas de mensonges, leur ouvrent une voie où ils peuvent trouver un appui.

La nécessité pressante est de repenser le sens de la vie, car désormais tout est en suspens de signification. Il ne suffit pas de dire que Dieu est incommensurable. Il s'agit encore moins de placer un autre principe sur son trône – homme, raison, société – ou, pire encore, de définir le savoir objectif comme ce qui affirme de manière absurde que le monde ne repose sur rien.

Méditer l'origine de l'origine et les fins de l'homme reste une tâche inépuisable. Ce n'est pas seulement le progrès que l'islam vise mais à remettre sans cesse en jeu et en chantier toute la pensée de l'homme. Et c'est donc aussi toute la question du savoir et du langage, que le Coran pose comme la limite et la propriété de l'homme, qui se trouve convoquée dans l'adoration.

La pensée ne doit pas refuser d'approcher ce qui, n'étant qu'illusion au regard de tout ce que nous pouvons poser de réel, n'en dit pas moins quelque chose de vrai : que les rapports ne meurent pas. Nous nous devons les uns aux autres et qui nous lie tous, tous les existants, vivants et morts. Le savant occidental est perdu. Il doit savoir que la raison se prosterne devant ce qui la dépasse infiniment : l'origine et le devenir.

Nous croyons savoir, alors que la question de la révélation revient à attirer notre attention sur le fait que nous avons peu de connaissances, que rien n'est donné d'avance et qu'il faut rechercher le savoir avec humilité et persévérance. Ceux qui croyaient opposer d'un côté la religion et de l'autre la raison sont étonnés lorsqu'ils découvrent l'islam.

L'assurance que la raison est l'objectivité qu'il faut émanciper de tout pouvoir extérieur et dogmatique opposée à la religion définie comme subjective et aliénante, est excessif et problématique. L'islam n'est ni a-rationnel, ni une religion du simple culte. Il concerne la condition humaine qu'il faut élever et l'humain qu'il faut civiliser.

Le principal but de l'islam, selon le Coran, est de réactiver les capacités à adorer Dieu seul, et responsabiliser l'humain sur la base de la connaissance, afin que son destin soit assumé. Vivre en n'oubliant pas l'origine et le devenir de la vie dépend de la capacité à réfléchir, à raisonner, à discerner. L'émir Abdelkader disait : « Je ne vois rien, parmi les défauts des hommes, qui ne soit plus grave que l'imperfection chez ceux qui ont le pouvoir d'acquérir la perfection. »

Ce qui pose problème aujourd'hui, ce n'est pas la fascinante technoscience en tant que telle sinon la démission de l'homme devant ses propres créations. On dit souvent que la science et la technique ont conduit au désenchantement du monde, à une perte du sens, et pourtant l'homme, à travers la technoscience liée à l'éthique, à la foi, à la morale, peut réenchanter le monde.

La science moderne prétend qu'elle ne prend pas position par rapport à Dieu et qu'elle ne s'intéresse pas à la question du sens du monde. Il y a cependant des savants croyants et des savants athées : chacun fait comme il veut.

L'islam se veut une religion du savoir, de la vie, du désir. Ce sont d'autres religions qui ont coupé l'âme du corps. L'illusion d'une toute-puissance scientifique, celle de pouvoir nier le mystère, de pouvoir maîtriser toutes les contraintes et de pouvoir s'arracher au temps, sont en crise.

Des savoirs aveugles deviennent des armes de domination ou d'enfermement. L'histoire moderne a réalisé des progrès, mais a aussi parfois fabriqué des machines qui déshumanisent, empêchent de prendre du recul et oublient les censures intérieures. Qu'est-ce qui autorise l'Occident moderne à se voir comme la culture la plus avancée ? Dogmatique du scientisme. Ignorance de soi. Non-savoir, tout ce qu'on ne connaît pas, le mystère, structurent l'humain, et c'est ce que des Occidentaux nient. Mais d'autres savants occidentaux objectifs interrogent ces domaines essentiels. Sans le débat, la discussion, l'échange, on ne pourra pas préserver l'humanisme.

L'homme moderniste n'accepte qu'une part de lui-même, la part mesurable, quantifiable, calculable, qui envahit tous les domaines alors même que l'âme, l'esprit, la psyché ne sont pas mesurables. Ce rétrécissement du questionnement sur l'humain, qui pose les voies autorisées ou interdites, colporte un malaise. Le savoir coranique vise à nous arracher à la gravitation matérialiste. Le fantasme de la non-limite, du tout est permis, contredit et pervertit la vie et déshumanise.

En Occident, le terme de « savoir » provient du latin *sapere*, verbe qui employé intransitivement indiquait la spossession d'une saveur. Le fait de savoir fut considéré comme une attestation ou garantie de sagesse. Le savoir désigne une construction mentale individuelle. La connaissance s'applique à un domaine précis extérieur au sujet : connaissance d'une langue, d'une discipline.

La culture moderne considère que le savoir et la connaissance s'opposent au domaine de la croyance. La culture moderne profite du déclin de la civilisation musulmane et de l'absence de vrai dialogue.

Pourquoi le monde arabo-musulman a périclité à partir du XVIème siècle, après 1000 ans de grandeur ? Comment les cultures de l'islam, qui ont fait briller de mille feux les sciences et le savoir, contribué à élever la condition humaine et nourri la Renaissance européenne, ont ensuite succombé à la léthargie et au recul ? Que s'est-il passé ?

Il existe peu d'études sur ce sujet de la décadence temporelle d'un monde qui ne sait plus communiquer, alors qu'il avait réussi à produire des génies, des idées novatrices et une civilisation raffinée, lumineuse, équilibrée et humaniste, comme personne ne l'a fait ni avant ni après. Certes, les civilisations sont mortelles et un cycle est fondé sur la naissance, la grandeur et la décadence. Cependant, il est impérieux de connaître les causes, afin de penser au renouveau. Il y a au moins trois causes :

- Une cause **politique** : des pouvoirs despotiques et injustes monopolisaient la prise de décision, ce qui a démobilisé les masses et les élites.
- Une cause **culturelle** : sur le plan doctrinal et culturel, il y a eu rupture de liens fondamentaux. En islam, la notion de lien, productrice de civilisation, est décisive, comme c'est le cas du lien entre foi et raison, corps et esprit, individu et communauté, spécifique et universel, religion et monde. *L'Umma* se veut communauté médiane, lieu de l'harmonie. Après l'invasion mongole, les savants, faute de liberté, rompirent les équilibres qui symbolisent le modèle prophétique de l'homme total et de la tradition primordiale. Ils se réfugièrent dans des comportements défaitistes qui ont abouti à la fermeture des portes de *l'ijtihâd*.
- Une cause **économique** : les conditions de production du savoir-technique, des richesses et de leur circulation commencèrent à changer, à travers les transformations opérées par les nations pré-industrielles.

La conjonction de ces facteurs, associés à d'autres comme l'affaiblissement des relations entre l'état et la société, ou la science et les masses. Tout est encore possible, pour retrouver un progrès allié à l'authenticité. Et ce d'autant que, malgré de prodigieux acquis liés à la technoscience, le monde dit moderne est dans l'impasse, et la décadence du monde musulman est politique et économique et non pas spirituelle. L'islam, révélé pour la dernière phase de l'histoire de l'humanité, reste une religion logique et vivante, tandis que des musulmans ont certes perdu de vue la signification véritable du message révélé et la voie du Prophète.

Ibn Ruchd (Averroès) précise qu'une société sera libre et agréable à Dieu quand, sur la base du savoir, nul n'agira par crainte du prince ou de l'enfer ou par désir de récompense d'un courtisan ou du paradis. « La vérité ne saurait être contraire à la vérité ; elle s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur ». Une science fondée sur l'expérience et la logique pour découvrir les causes. Une sagesse qui réfléchit sur les buts de chaque recherche scientifique pour qu'elle serve à rendre notre vie plus belle. Le chemin passe par la belle lumière du dialogue et du travail, car une vérité n'est jamais disponible d'emblée.

Le temps est venu non plus d'endurer cette impossibilité historique de la modernité à former un monde, mais à prendre la parole. Comme disait René Guénon : « Le règne de la quantité », qui ne supporte ni secret, ni mystère, ni sens, est incapable de tenir la tension absence-présence du monde. Le dialogue constitue un enjeu de pouvoir, de devenir et de vie.

Bibliographie

Islam : traduction et commentaire du Coran

Berque, Jacques (1995, éd. revue et corrigée). *Essai de traduction du Coran*. Paris : Albin Michel.

Christianisme et judaïsme

La Bible (Ancien et Nouveau Testaments). Éd. Tob.

Pascal, Blaise. *Pensées*, in *Œuvres Complètes*. Paris : Gallimard, « La Bibliothèque de la Pléiade ».

Sciences et philosophie

Alexander, John (1994). *La Genèse de l'univers et la foi*. Éd. La Maison de la Bible.

Aviezer, Nathan (1993). *Au commencement..., création, la Bible et la science*. Genève : Éd. MJR.

Bucaille, Maurice. *La Bible, le Coran et la science*. Paris : Pocket.

Einstein, Albert (2009). *Comment je vois le monde*. Paris : Flammarion, coll. « Champs sciences ».

Einstein, Albert ; Infeld, Léopold (2009). *L'évolution des idées en physique*. Paris : Flammarion, coll. « Champs sciences ».

Gold-Aubert, Philippe (1990). *Création et Évolution*. Genève : Éd. de l'Unicorne.

Guessoum, Nidhal (2009). *Réconcilier l'islam et la science moderne*. Éd. Presses de la Renaissance.

Hawking, Stephen (2008). *Une brève histoire du temps*. Paris : Flammarion, coll. « Champs sciences ».

Monod, Jacques (1970). *Le hasard et la nécessité*. Paris : Le Seuil.

Nancy, Jean-Luc (2001). *Le Sens du monde*. Éd. Galilée.

Pury (de), Albert (1986). *Le chant de la création. L'homme et l'univers selon le récit de Genèse 1*. Aubonne : Éd. Moulin.

Reclus, Elisée. *L'homme et la Terre*. Paris : Stock.

Reeves, Hubert (1981). *Patience dans l'azur. L'évolution cosmique*. Paris : Le Seuil.

Xuan Thuan, Trinh (1988). *La mélodie secrète*. Paris : Fayard.

Sunna (hadiths)

al-Bukhârî (2005). *Sahih al Boukhârî*, trad. et commentaires de Mokhtar Chakroun. Paris : al Qalam (2 vol.).

al-Bukhârî (2000, en arabe et français). Beyrouth : Al-Maktaba al-Asriyya (8 vol.).

Muslim (1992, en arabe et français). *Sommaire du Sahih Muslim*. Beyrouth : Dar El Fikr.

al Nawawî, Yahya Ibn Charaf Ed-Edine (2005, en arabe et français). *Les quarante hadiths*. Beyrouth : al Bouraq.

Ouvrages généraux

Abdelkader (1977, trad. intégrale à partir des manuscrits originaux, par René R. Khawam). *Lettre aux Français : notes brèves destinées à ceux qui comprennent, pour attirer l'attention sur des problèmes essentiels*. Paris : Phébus.

Abdou, Mohammed (1925). *Rissala al Tawhid. Exposé de la religion musulmane*. Traduit de l'arabe avec une introduction sur la vie et les idées du Cheikh Mohammed Abdou par B. Michel et Moustapha Abdel Razik. Paris : Éd. Geuthner.

ben Achour, Yadh (1992). *Politique, religion, et droit dans le monde arabe*. Tunis : Cérès.

Afghani, Jamal al-Din (1942, trad. fr. A. M. Goichon). *La réfutation des matérialistes*. Paris : Geuthner.

Arkoun, Mohammed (1984). *Pour une critique de la raison islamique*. Paris : Maisonneuve et Larose.

Arkoun, Mohammed ; Gardet, Louis (1978). *L'Islam, hier, demain*. Paris : Buchet-Chastel.

Asad, Muhammad (2004, trad. fr.). *L'Islam à la croisée des chemins [Islam at the Crossroads, 1934]*. Bruxelles : éd. Renaissance.

Asad, Muhammad (1976). *Le chemin de La Mecque [The Road to Mecca, 1954]* Paris : Fayard.

al Ayed, Saleh Ben Hussein (2005). *Les droits des non-musulmans en terre d'Islam*, traduit de l'arabe. Riyad : Dar Kounouz Eshbelia.

Bâ, Amadou Hampâté (1975, 1994). *Jésus vu par un musulman*. Dakar : NEAS / Paris : Stock.

Bennabi, Malek (1954, 2006). *Vocation de l'islam*. Paris : Le Seuil / Beyrouth : al Bouraq.

Bennabi, Malek (1960, 2006). *Le problème des idées dans le monde musulman*. Beyrouth : al Bouraq.

Bennabi, Malek (2004). *Problèmes de la civilisation*. Textes traduits de l'arabe et préfacés par N. Khendoudi. Alger : Éd. Alem El-Afkar.

Bennabi, Malek (2005). *Le musulman dans le monde de l'économie*, trad. en français [1972]. Alger : Éd. Alem el Afkar.

Benzine, Rachid (2004). *Les nouveaux penseurs de l'islam*. Paris : Albin Michel.

Berque, Jacques (1973). *Les Arabes*. Paris : Sindbad.

Berque, Jacques (1980). *L'Islam au défi*. Paris : Gallimard.

Berque, Jacques (1990, éd. revue et corrigée 1995). *Le Coran, essai de traduction de l'arabe annoté et suivi d'une exégétique*. Paris : Albin Michel.

Berque, Jacques (2003). *Quel islam ?* Paris : Actes Sud-Sindbad, 2003 (texte paru précédemment dans *Le Temps stratégique*, Genève, juin 1995, n° 64).

Blachère, Régis (2002, 13^e éd.). *Le Coran*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? ».

Boisard, Marcel (1979). *L'humanisme de l'Islam*. Paris : Albin Michel.

Bormans, Maurice (1987, 1^{re} éd. 1981). *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*. Paris : Le Cerf.

Boubakeur, Si Hamza (1993). *Traité moderne de théologie islamique*. Paris : Maisonneuve et Larose.

Boulainvilliers (de), Henri (1730). *La Vie de Mahomed*. Londres.

Bucaille, Maurice (1976). *La Bible, le Coran et la Science*. Paris: Seghers.

Burgat, François (2002). *L'islamisme en face*. Paris : La Découverte.

Chafik, Mounir (1995). *L'Islam et les défis du monde contemporain*, traduit de l'arabe. Beyrouth : Dar al Bouraq.

Chafi'i (1997). *Al-Rissâla, fondements du droit musulman*. Paris : Sindbad-Actes Sud.

Charnay, Jean-Paul (2001). *La Chariâ et l'Occident*. Paris : L'Herne.

Chérif, Mustapha (1991). *L'Islam à l'épreuve du temps*. Paris : Publisud.

- Cherif, Mustapha** (2000). *Islam et modernité*. Alger : Enag.
- Cherif, Mustapha** (2006). *L'Islam. Tolérant ou intolérant ?* Paris : Odile Jacob.
- Chérif, Mustapha** (2005). *Sur Jean : Orient Occident, Jacques Berque*. Alger : Anep.
- Cherif, Mustapha** (2006). *L'Islam et l'Occident. Rencontre avec Jacques Derrida*. Paris : Odile Jacob.
- Corbin, Henry** (1978). *En Islam iranien : aspects spirituels et philosophiques*. Paris : Gallimard (4 vol.).
- Deltombe, Thomas**. *L'islam imaginaire : La construction médiatique de*
- Du Pasquier, Roger** (1988). *Le réveil de l'Islam*. Paris : Le Cerf.
- Étienne, Bruno** (1994). *Abdelkader*. Paris : Hachette Littérature.
- Filali-Ansary, Abdou** (2002). *Réformer l'Islam ?* Paris : La Découverte.
- Gardet, Louis** (1954). *La Cité musulmane*. Paris : Vrin.
- Gardet, Louis** (1967). *L'Islam, religion et communauté*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Gaudefroy-Demombynes Maurice** (1921). *Les institutions musulmanes*. Paris : Flammarion.
- Hamidullah, Muhammad** (1959). *Le prophète de l'Islam. I- Sa vie. II- Son œuvre*. Paris : Vrin (2 vol.).
- Hamidullah, Muhammad** (1965). « Les liens entre la religion et le droit en Islam », *Recherches et Débats du Centre Catholique des Intellectuels Français*, cahier 51. Paris.
- Hamidullah, Muhammad** (1970). *Initiation à l'islam*. Paris.
- Hunke, Sigrid** (1963). *Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident*, trad. française. Paris : Albin Michel.
- Iqbal, Mohammed** (1955). *Reconstruire la pensée religieuse en Islam*, trad. française par Eva de Meyerovich. Paris : Adrien Maisonneuve.
- Jomier, Jacques** (1959). *Bible et Coran*. Paris : Le Cerf.
- Jomier, Jacques** (1954). *Le commentaire coranique du Manar : Tendances modernes de l'exégèse coranique en Égypte*. Paris : G.-P. Maisonneuve.
- ibn Khaldoun** (1978). *Al Muqaddima, 1377 (Discours sur l'Histoire universelle)*, trad. et préface de Vincent Monteil. Paris : Sindbad.
- Latouche, Serge** (1989). *L'Occidentalisation du monde. Essai sur la signification, la portée*. Paris : La Découverte.
- Lelong, Michel** (1975). *J'ai rencontré l'Islam*. Paris : Le Cerf.
- Lelong, Michel** (1982). *L'Islam et l'Occident*. Paris : Albin Michel.
- Maalouf, Amin** (1983). *Les croisades vues par les Arabes*. Paris : Jean-Claude Lattès.
- Maritain, Jacques** (1936). *Humanisme intégral*. Paris : Aubier.
- Massignon, Louis** (1962). *Parole donnée*. Paris : Julliard.
- Mérad, Ali** (1984, 7^e édition 2005). *L'Islam contemporain*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- Mérad, Ali** (2001). *La tradition musulmane*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- Miquel, André** (1968, rééd. 2002). *L'Islam et sa civilisation (VII^e-XX^e siècle)*. Paris : Armand Colin.
- Miquel, André** (1976, 2^e éd.). *La Littérature arabe*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? ».

- Molé, Marijan** (1965). *Les mystiques musulmans*. Paris : PUF.
- Monteil, Vincent** (1974). *La pensée arabe*. Paris : Seghers.
- Monteil, Vincent** (1989). *Aux cinq couleurs de l'Islam*. Paris : Maisonneuve et Larose.
- Morabia, Alfred** (1993). *Le Jihad dans l'Islam médiéval*. Paris : Albin Michel.
- Moubarak Youakim et Saleh Soubhi** (1965). « Le dialogue islamo-chrétien au Liban ». *Christianisme et Islam*. Beyrouth : Les Conférences du Cénacle (n°12).
- Roy, Olivier** (1992). *L'Échec de l'Islam politique*. Paris : Le Seuil.
- Said, Edward W.** (1980). *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident* [trad. de *Orientalism*, 1978]. Paris : Le Seuil.
- Saleh, cheikh Soubhi** (1971). *La vie future selon le Coran*. Paris : Vrin.
- Saleh, cheikh Soubhi** (1979). *Réponse de l'Islam aux défis de notre temps*. Beyrouth : Arabelle.
- Sauvaget, Jean** (1961). *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman*. Paris : Adrien Maisonneuve.
- Schuon, Frithjof** (1976). *Comprendre l'Islam*. Paris : Le Seuil.
- Shariati, Ali** (1982). *Histoire et destinée*. Textes choisis et traduits du persan. Paris : Sindbad.
- Tabari** (1980, trad. fr.). *Les quatre premiers califes*. Paris : Sindbad.
- Tabari** (1980). *Les Omayyades. L'âge d'or des Abbassides*. Paris : Sindbad.